

L’Hermaphrodite (Le Nismois)

Alphonse Momas

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

tome 1 · 01

Dans un boudoir satin bleu et jaune, noyé sous les tentures délicates, sur une coucheuse, une fillette d'une quinzaine d'années, mollement étendue, les coudes sur un coussin, écoutait d'une oreille distraite les discours que lui débitait la jeune et jolie sœur requéreuse du Couvent des Bleuets, sœur Félicia.

Vêtue d'une blouse et de pantalons bouffants de soie noire, la fillette, une brunette aux yeux éveillés, la lèvre

légèrement moqueuse, ne répondait que par monosyllabes à sa compagne, qui finit par lui dire :

— Ma chère enfant, vous ne paraissez pas bien vous rendre compte de l'affection que vous porte notre chère abbesse, en me déléguant, moi personnellement, au soin d'achever votre instruction. On vous a retirée de classe pour vous créer une vie de délices, soyez-en reconnaissante en prouvant de la bonne volonté.

— Sœur Félicia, y a-t-il de ma faute dans les distractions qui m'emportent ? Et puisque je suis décidée à entrer dans votre Ordre, que ma famille y consent devant la piété que j'affiche ; puisque l'abbesse, puisque Josépha, dois-je dire, m'a trouvée assez grande fille pour me remarquer, comment voulez-vous que je ne pense pas tout le temps aux plaisirs qu'elle me procure.

— Marthe, toutes les sœurs des Bleuets ont une instruction soignée et complète ; vous seriez vous-même blessée, si, plus tard, lorsque vous revêtirez notre robe, vous ne compreniez pas

les hautes envolées qui attirent l'esprit de vos compagnes. Je m'applique à vous faciliter l'étude, aidez-moi à la pousser vigoureusement, vous serez plus vite délivrée.

— Je vous le promets, ma gentille sœur, et vous ne vous plaindrez pas de moi. Laissez-moi m'accoutumer à la nouvelle vie que je mène, à toutes les belles choses qu'on me conte, et vous verrez. Vous savez que Josépha a décidé que nous échangerions un anneau béni par l'aumônier, et que, par cet échange, je serais son petit mari devant la communauté. À quoi bon apprendre beaucoup, je vous assure que je m'arrangerai très bien pour remplir l'office d'un homme. Vous vous rappelez ce que vous m'avez dit à ce sujet : « La femme a entre les cuisses le détroit, et ce détroit on le bouche avec l'isthme que l'homme conserve sous la culotte ; l'homme et la femme unissant le détroit et l'isthme forment deux continents distincts. » La petite isthme que j'ai au-dessus de mon détroit, travaillera volontiers pour le plaisir de Josépha et de celles aussi qui se montreront aimables à mon égard.

— Ne parlez pas de votre petite isthme, Marthe, où j'oublierai mon rôle de professeur, et vous m'exposerez à la colère de l'abbesse.

— Si, si, parlons-en au contraire, et je vais vous la présenter pour que vous lui donniez une caresse et remettiez à demain la suite de la leçon.

Marthe soulevait sa blouse, s'apprêtait à dénouer le cordon qui retenait le pantalon bouffant, un timbre qui annonçait l'approche de quelqu'un l'arrêta, et Félicia, se levant, dit avec un soupir :

— La leçon est finie, mon enfant, et on ne me laisse pas cueillir la caresse que vous m'offriez, ce sera pour une autre fois.

— Si vous aviez été moins rigide, ma jolie sœur, vous l'auriez volée sur la part de Josépha.

— Chut, taisez-vous, mignonne, voici Bottelionne.

Une soubrette, costumée d'une jupe courte rouge avec corsage assez échancré, belle et solide fille d'une vingtaine d'années, pénétra dans le boudoir et dit :

— Sœur Félicia, madame l'abbesse vous prie de l'accompagner chez monsieur l'aumônier, relativement à la fête qu'elle projette pour honorer mademoiselle Marthe. Elle vous attend dans l'antichambre.

— Merci, Bottelionne, j'y vais.

Marthe, restée seule avec la soubrette, quitta la coucheuse et, toute gamine, se jeta à son cou en lui disant :

— Il t'a donné un billet, eh ?

— Cherchez-le, petit mauvais sujet, vous m'en faites courir des risques !

Sans se gêner, Marthe fourra la main dans le corsage de la belle fille, lui pelota les seins, les lui sortit, tout en s'emparant d'une lettre qu'elle enferma dans sa blouse. Baisant les nénés, elle reprit :

— Tu en as de la chair, Bottelionne, un peu plus que l'abbesse ; elle ne se défie pas de toi comme des sœurs, et je suis bien heu-

reuse de te tripoter, de m'amuser avec toi ! Dis, je voudrais que tu apportasses ma réponse à Antioche !

— Vous l'avez déjà écrite ?

— La voilà.

Elle la prit dans une poche, et Bottelionne acceptant le billet, l'enferma avec ses seins en disant :

— Je le lui porte de suite. Lisez votre poulet, je suis sûre que l'heure est venue, si vous répondez dans le sens qu'il désire.

— Oh oui, j'y réponds ! Depuis que ses lettres m'arrivent, grâce à toi, je m'ennuie moins et je pense constamment à lui. Cours vite lui donner ma réponse.

tome 1 · 02

Marthe de Lottencourt, l'hermaphrodite, enlevée à ses classes la nuit même où Izaline comptait la livrer à maître Dollemphe, avait été conduite chez l'abbesse Josépha qui la garda, fort éprise de la double sexualité qu'elle réunissait dans sa personne.

Ce fut pendant quelques semaines un enchantement perpétuel pour l'enfant se faisant jeune fille, et qui, très intelligente, s'habitua vite à dominer la puissante maîtresse du Couvent des Bleuets, au point de lui inspirer toutes sortes de folies plus osées les unes que les autres.

Elle devint indispensable à ses moindres fantaisies de volupté, et Josépha, usant de l'autorité illimitée que lui conféraient les rè-

glements de l'Ordre, résolut de l'attacher à sa dignité, à ses prérogatives, en simulant une union maritale que l'aumônier consentirait à consacrer.

Quelques mois s'étaient écoulés, et la fillette, circonvenue par l'abbesse, éblouie de l'avenir qu'elle entrevoyait dans la communauté, se prêta de très adroite manière à la comédie de vocation religieuse qu'on lui indiquait de jouer pour sa famille. Elle n'avait pas voulu sortir pour les vacances, elle accompagna l'abbesse en voyage, se voyant déjà une personne importante devant les soins et les tendresses qu'elle lui témoignait.

Peu à peu, elle entra en contact avec les hautes dignitaires du couvent, aperçut quelquefois l'aumônier des abbés, le frère Antioche, chargé de la direction des frères des Bleuets, homme de trente-cinq ans, assez rond et assez jovial, qui l'amusa de ses plaisanteries, et un matin, la soubrette remplissant les fonctions de fille de chambre auprès de l'abbesse, lui passa un billet du frère où il lui déclarait son amour et son désir de lui plaire.

Marthe fut flattée de la déclaration ; intriguée du jeu qui s'ensuivit et les lettres se succédant, elle finit par répondre, nouant ainsi un roman secret qui la réjouissait fort.

Bottelionne partie, elle se hâta de lire la nouvelle épître d'Antioche, tressaillant à chaque phrase.

« Ma petite mignonne, écrivait-il, tes lettres comblent mon cœur d'une joie extrême, je t'y vois partager la flamme qui me consume et aspirer comme moi après l'instant où il nous sera permis de goûter des ivresses dont tu te fais une faible idée. À quinze ans, une fille peut être femme, et il faut que tu sois femme, bien femme, pour comprendre tout ce qui t'incombera

dans ton rôle d'épouse-mari de Josépha. Et voilà que je pense à ton joli et jeune corps se pelotonnant dans mes bras, et me demandant la clef du divin mystère. Si tu le veux, ce mystère n'en sera plus un d'ici quelques heures. Ta dernière lettre me montre que tu es toute disposée à m'écouter, à me suivre jusqu'au bout. Jusqu'au bout, Marthe, c'est ta nudité s'approchant de la mienne, c'est la réalité de ma masculinité caressant l'image virile que tu as pour ensuite te saluer dans tes cuisses, s'enivrer devant ce cher tabernacle, coffret fermé que j'ouvrirai. Ne retardons plus notre bonheur. Je sais, je sens que tu m'écris de te dicter ta conduite. Mignonne, ma lettre lue, comme tu seras seule un long moment, sonne Bottelionne après t'être entièrement dévêtue, et je serai vite, vite sur toi, pour la suprême félicité. Mais ne l'oublie pas, silence à toutes sur ce qui se passera entre nous. L'abbesse pourrait vouloir réserver ta virginité, et ta virginité, je la veux, je l'attends.

Ton amant. »

Marthe laissa tomber la lettre, et toute émue, murmura :

— Ma virginité, il la veut, il l'attend, oui, oui, qu'il me la prenne.

En un clin d'œil, les faibles voiles qui la recouvraient roulèrent sur le tapis, elle se considéra toute nue dans une superbe glace, s'aperçut maigrelette, se bomba sur les reins et dit :

— Il aimera aussi ma machinette, et si mes tétés ne sont pas encore bien sortis, j'ai autre chose.

Elle sourit, se caressa les poils follets du bas-ventre.

Derrière la porte, Antioche épiait l'appel à Bottelionne ; celle-ci éprouvait grande difficulté à le contenir et lui disait :

— Qu'elle vous appelle, gros frère, sinon je ne risque pas le coup.

— Elle consent, tu as lu sa lettre ?

— Je l'ai lue, je l'ai lue ! Les filles changent si vite d'idée !

— Vois ce qu'elle m'écrit.

— Elle ne cache pas son jeu, la mâtine !

Pour la troisième fois, elle relut la lettre de Marthe à Antioche.

« Mon frère bien-aimé, je suis folle, folle, à mesure que je lis ce que tu m'écris, surtout depuis que nous nous tutoyons. J'ai des vertiges qui me saisissent lorsque tu me parles de ce que tu as dans les jambes, et qui ressemble au doigt que j'ai sous les jupes, et avec quoi tu me dépucelleras. Quand, quand ? J'y rêve, et j'ai peine à me figurer que ce bonheur puisse jamais m'arriver ! Non, je n'ai rien à te refuser, et dès que tu m'indiqueras le moyen, je l'emploierai. Pourvu que ce soit bientôt ! Il me semble que j'aurai encore plus de force pour commander à Josépha, et cette force, c'est toi qui me la donneras. Viens, viens vite, je t'en supplie sur les deux genoux, je ne veux plus être pucelle.

Ta Marthe. »

Un souffle apporta l'appel de la fillette ; la robe du moine, sous laquelle il était nu, glissa à terre, il se précipita dans le boudoir, et Bottelionne s'écroula sur cette robe, les jupes troussées, se gratta le bouton en murmurant :

— Quel régal ils vont se fourrer, ne les dérangeons pas, marche, mon petit doigt, chatouille-moi pendant que je veille sur leurs amours.

tome 1 · 03

Dans les bras d'Antioche, Marthe courut se jeter, et son corps à demi-enfantin se fondit devant la robustesse du moine. Heureusement que s'il était très vigoureux, sa queue, plutôt mince et pointue, n'offrait pas d'exagération dans ses proportions.

Elle la saisit avec passion dans sa main et murmura :

— Oh, ça ne se compare pas à ce que j'ai, et cependant, vois, ma machinette durcit.

Elle possédait l'apparence du membre viril d'une longueur d'un pouce, et Antioche l'examina avec curiosité.

— Tu ne dissimuleras pas ta jouissance, toi, ma chérie ? dit-il.

— Je suis garçon et fille, Antioche, rends-moi vite femme.

Il la poussa vers le tapis, se plaça entre ses cuisses, commença à l'attaquer, riant du chatouillement que lui causait le signe hermaphrodite.

— Quel plaisir, s'écria-t-il, de manœuvrer un garçon et une fille dans la même personne ! Écarte bien les cuisses que je ne te fasse pas mal.

— N'aie pas peur, j'en ai si envie que je nage dans la joie.

Néanmoins l'hermaphrodisme le contrariait dans ses mouvements, il la fit étendre sur le côté pour la prendre à la paresseuse.

Lui pelotant les fesses, la poitrine, il lui lécha les épaules, le cou, et elle tressaillit, donnant des coups de cul à son ventre, disant :

— Oui, oui, Antioche, embrasse-moi, lèche-moi, ça me fait froid dans tout le dos de plaisir, oui, pousse, je sens ta chose qui enfonce dans mes cuisses, ne la retiens pas.

Juché par-dessus elle, il dardait droit au but la queue, et il commença à mordre sur les chairs, à déchirer la fragile porte.

Elle se pelotonna tout à fait comme elle le rêvait, s'offrant dans toute sa féminité, et jouissant déjà.

Bottelionne n'avait pu résister ; la porte ouverte, elle assistait à ce dépucelage, jupes troussées, l'index sur son clitoris.

Antioche l'aperçut et lui dit :

— Apporte-lui ton cul à lécher, afin qu'elle ne se démène pas comme une anguille, elle me désarçonne.

— Tu veux que je lui fourre mon cul sous la langue ?

— Va donc ! Tes grosses fesses sont du stimulant.

Bottelionne s'étendit sur le tapis, ramena ses jupes vers le dos, Antioche dirigea le visage de Marthe sur les belles rotondités, qu'elle happa sur le champ.

Les caresses se multiplièrent et la joute reprit, cette fois la queue s'enfournant dans le con qui bâillait sous les secousses.

Les trois voluptueux se trémoussèrent, chacun emporté par son goût différent, Antioche acharné sur le corps gracile de la fillette, sachant le comprendre dans l'assaut dont il poursuivait son pucelage, se posant de son mieux, d'instinct, pour favoriser la prise de son con, Bottelionne arrondissant le cul que Marthe lui pétrissait de ses mains, pour le fêter ensuite d'ardentes lippées.

On soupirait, on râlait même, et si on ne parlait plus, des mots entrecoupés avivaient les désirs.

— Je te dépucelle, te dépucelle, dit enfin Antioche possédant entièrement l'hermaphrodite et pelotant par-dessus elle le cul de Bottelionne.

— Oh oui, répliqua presque sans souffle Marthe, il me semble que tu es tout dans mon corps et que ta machine…

— Ma pine, cochonnette.

— Ça s'appelle pine ?

— Une pine, une queue, ce que tu voudras.

— Il me semble que ta pine gonfle ma machinette et qu'elle se soulève.

— Voyons, voyons ça ! C'est ma foi vrai, ma salopiette, tu es plus qu'une fille, tu es un demi-garçon, tu bandouilles, fais-en goûter le nectar au cul de Bottelionne.

— Je l'ai fait goûter à Josépha et à d'autres.

— Tu le leur a mis dans le trou ?

— Dans le trou.

— Coquinette, marche sus au cul de Bottelionne.

Ils parlaient par saccades, tout en manœuvrant, et la jouissance d'Antioche survint, qui plaqua Marthe la tête en plein sur le cul de Bottelionne ; celle-ci en plein pays des extases, sous le pelotage, les feuilles de roses, et aussi le branlage de son bouton, dont ne cessaient de la régaler les deux amants.

Cette ondée masculine, qui jaillit dans son ventre, secoua la fillette d'un long tressaillement ; elle mordit d'un coup de dent les fesses de Bottelionne, laquelle poussa un cri, puis elle se redressa en disant :

— Gueusarde, tu me mords dans ton plaisir, je vas te le compléter par une volée.

— Pas de ça, commanda Antioche, la queue encore dans le con de Marthe, et attrapant la soubrette par la jambe, de façon assez rude pour la faire ployer.

Elle s'était déjà ressaisie et répondit en riant :

— Ne vous effrayez pas, frère Antioche, je sais bien qu'elle est sacrée, qu'à cette heure elle est la vraie reine du couvent, et qu'il y a tout à gagner à la traiter gentiment. Santa Maria, qu'elle est jolie avec votre queue dans le trou !

— Hélas, séraphins du ciel, c'est fini et je recommencerais bien, murmura Antioche, retirant son outil du délicat réduit féminin qu'il venait de créer.

— Vous êtes homme à récidiver, mais pour l'instant il s'agit de se rajuster vivement et de voiler votre bel ouvrage de dépucelage,

afin que sœur Josépha ne s'aperçoive de rien. Levez-vous, ma petite et suivez-moi que je vous lave.

— Je suis si bien, couchée là dans ses bras ; attends quelques secondes. Bottelionne, et tu goûteras de ma petite pine.

Je me souviens de ce qu'on m'apprend, frère Antioche.

— Ma mounette, je demande à demeurer ton préféré dans le divin service d'amour.

— Tu le seras, mon bien-aimé amant.

Elle lui passa les bras autour du cou, et Bottelionne s'attendrissait à la vue de leurs baisers, lorsque la porte s'ouvrit et qu'apparut l'abbesse Josépha.

tome 1 · 04

La stupeur fut générale.

L'abbesse portait la robe rouge avec la croix bleue entourée d'or, sur la poitrine, et une coiffe élégante de dentelles, formant comme deux ailes sur les côtés de la tête.

D'une très grande beauté, ressortant sous la pâleur qui avait envahi son visage, elle ne disait rien, contemplait, avec des yeux durs, Marthe qui se cachait dans les bras d'Antioche. Elle se tourna vers Bottelionne, et d'une voix sèche lui dit :

— C'est toi la coupable.

— De coupable, il n'y en a point, répliqua Antioche en se levant, il y a l'amour et la volupté, protégés derrière les murs des Bleuets, et que ton autorité n'a nul droit de limiter.

— Cette enfant est à moi, interrompit Josépha étendant la main, et il n'appartient à personne ici de violer ce qui est sous ma loi directe.

— Tu as droit de domination, Josépha, non droit d'appropriation d'une créature, non le droit de t'adjuger à titre personnel cette fleur rare.

Josépha eut un rire sardonique, se croisa les bras et répliqua :

— Fleur rare ! Que t'importe à toi, un homme ! Tu as, dans ce couvent, pour baiser, plus de cent cinquante femmes de tous les genres de beauté et douées de toutes les sciences de luxure ; tu n'as pas besoin d'enseigner à une fille-garçon le coup de fesse par lequel elle répondra à l'attaque d'un galant. Je la veux pucelle et je n'entends pas qu'on me la dispute.

— Pucelle ! Tu ne l'auras plus ainsi, et si c'est ce qui t'enchaînait à elle, tu peux me la passer.

— Tu l'as dépucelée ?

Il hocha la tête avec un signe narquois, un signe d'assentiment. Elle se précipita sur lui, le saisit par le bras et s'écria :

— Tu as fait cela, toi, Antioche, toi que j'ai protégé et élevé dans cette maison ! Tu l'as laissé faire, toi, Bottelionne, dont j'assurais l'avenir pour le jour où tu quitterais ce couvent ! Vous allez voir ce qu'il en coûte de s'attaquer à l'abbesse des Bleuets.

Elle lâcha le bras d'Antioche et se dirigea vers la porte, mais là, comme elle se disposait à sortir, elle se trouva face à face avec le moine qui lui dit :

— Pas de bêtise, Josépha, restons amis, la paix entre nous vaut mieux.

— Hors de ma route, Judas.

— Non, tu ne passeras que la paix conclue.

— Te révolterais-tu ? Il n'est pas besoin que je sorte pour qu'on te mette à la raison. À ma voix on accourra et tu seras châtié.

— Pardonne et entendons-nous.

— Quitte cette porte ou j'appelle.

— Tu n'appelleras pas.

Avant qu'elle n'eût ouvert la bouche, Antioche lui posait une main sur les lèvres, et de l'autre main lui enveloppait la tête de la blouse de Marthe.

— Frère Antioche, faites attention, essaya d'intervenir Bottelionne.

— Ne t'inquiète pas et aide-moi plutôt, tout s'arrangera quand nous nous serons expliqués.

— L'abbesse, y pensez-vous ?

— Aide-moi et hâtons-nous. Je te réponds qu'il n'y aura pas de mal et qu'il ne lui en arrivera pas.

La tête enserrée sous l'étoffe, étouffée par la surprise et la colère, Josépha avait perdu connaissance.

Antioche le sentit à la mollesse du corps, il en profita pour lui attacher les bras et les jambes que lui passait Bottelionne, comprenant qu'il importait de se fier à lui ; assisté aussi par Marthe, encore enfant et curieuse, et attirée davantage vers l'homme qui la créa femme que vers la femme dont elle fut la poupée de volupté.

— Voici le plan, dit Antioche : je vais l'emporter dans une cave où je la garderai prisonnière jusqu'à ce qu'elle me donne des garanties d'oubli. Ici, vous assurerez que l'abbesse est partie en voyage ; je remettrai à mon retour, l'anneau abbétial à Marthe qui, avec les intentions nourries à son égard par Josépha, s'en servira pour affirmer les instructions laissées par elle à son départ, instructions que je lui dicterai.

— Emportez-la vite, on peut entrer.

— Ne t'alarme pas, Bottelionne, tu n'aurais qu'à empêcher d'entrer en disant que l'abbesse désire la solitude avec Marthe.

Il repassa sa robe, abandonnée sur le seuil du boudoir, et de la petite pièce qui le précédait, descendit par un escalier dérobé qui conduisait directement aux sous-sols pour les communications de l'abbesse, lorsqu'elle voulait circuler de façon occulte à travers les dépendances du couvent.

Malgré sa taille plutôt élancée, l'abbesse ne pesait pas lourd dans les bras d'Antioche qui, parvenu dans une galerie souterraine, fit entendre un léger sifflement.

Àce signal une voix cria dans un demi-lointain :

— Silence et mystère.

— Ami des frères, répondit Antioche qui avait déposé le corps de l'abbesse, toujours évanouie, sur la dernière marche de l'escalier, pour attendre qu'un moine, la tête enveloppée d'une capuche, arrivât jusqu'à lui.

tome 1 · 05

Tu as appelé, Antioche, dit le moine s'arrêtant, qu'y a-t-il, frère ?

— La justice se dresse pour qui a la foi, frère Victor-Étienne, ton bras m'est promis pour l'heure du triomphe, puis-je compter sur toi ?

— Parle sans crainte.

— Tu as toujours les clefs des caveaux ?

— Ne suis-je pas le gardien des mystères ?

— En voici un, vois.

— Un corps de femme, dit Victor-Étienne, remarquant les formes de l'abbesse, étendue sur la marche de l'escalier.

— L'abbesse Josépha est en mon pouvoir, il me faut le silence autour d'elle.

— Malheureux, à qui t'attaques-tu ?

— Le talon des femmes t'écrase-t-il assez le crâne pour que tu recules à t'associer à qui cherche à te sauver de l'ombre.

— Les femmes dans cette maison sont les maîtresses et elles ont su assurer leur empire.

— Sur la lâcheté des moines luxurieux et gourmands.

— Par l'aide des Lunaires.

— Fadaise, mon frère. Pour le moment, je suis le maître et je te le démontrerai. Ce soir, tu seras retiré de ta solitude et on ne te rendra pas responsable de ce qui suivra.

— Le corps a remué.

— Il ne parlera pas et il n'entendra pas, j'ai pris mes précautions. Conduis-moi à la loge de l'ermite.

— Tu veux l'enfermer là ?

— Ne s'y trouvera-t-elle pas très bien ?

— L'abbesse des Bleuets dans ce caveau !

— Meublé, richement meublé, et où rien ne lui manquera, grâce à ma sollicitude. Là, nul ne l'y soupçonnera.

— Tu joues gros jeu.

— Je ne redoute rien, demain je commanderai en maître.

— Tu es fou, Antioche, renonce à ton projet.

Antioche recula, et tout pâle, s'écria :

— Ai-je eu tort de compter sur ton concours ? Je ne reculerai que devant la mort, et ce n'est pas une femme, fût-elle l'abbesse des Bleuets, qui me la donnera.

— Soit, et à ton aise. Faut-il que je t'aide à porter l'abbesse ?

— Non, j'ai repris haleine.

Les deux moines s'engagèrent dans une longue galerie, franchirent d'immenses caves remplies de barriques de vin, traversèrent un palier au bas d'un escalier faiblement éclairé par des lanternes, Victor-Étienne ouvrit une porte en fer, et par un couloir en pente, ils s'enfoncèrent encore davantage sous terre à la lueur de quelques lampions placés de distance en distance.

Au bout de deux cents pas, à l'entrée d'une galerie dallée, par une porte massive en bois, ils pénétrèrent dans une pièce carrée, merveilleusement agencée par d'épaisses boiseries entourant les murs, des tentures, des tapis, un nid capitonné, muni de son lit, de ses fauteuils, d'une bibliothèque, d'une magnifique paire de lampes qu'on alluma, et Antioche déposa l'abbesse sur un sopha.

— Sors un instant, Victor-Étienne, je vais la débarrasser de ses liens et je ne veux pas qu'elle te soupçonne de complicité. Remets-moi les clefs de cette loge et de la porte de fer, désormais c'est moi qui me rendrai ici.

— Tu es le supérieur des frères, Antioche, je me soumets et je t'attends dans le couloir.

Les clefs en sa possession, Antioche respira avec satisfaction, puis s'approcha de l'abbesse, saisit une de ses mains qu'elle voulut en vain refermer, et lui retira l'anneau abbétial. Lui dégrafant ensuite la robe sous le menton, il découvrit le cou et dénoua un collier de petites croix d'or, au bout duquel pendait un phallus incrusté de pierreries. Anneau et collier transféraient le pouvoir ab-

bétial à la personne à qui Josépha les confiait durant ses absences.

Les deux bijoux enfouis dans sa poche, il dégagea les bras de l'abbesse qui, mue comme par un ressort, se dressa et dit :

— Judas, Judas, je l'emporterai quand même et malgré tout.

— Je ne demande qu'à demeurer ton humble serviteur, ma mère, paix et pardon, et tu remontes au grand jour.

— Guerre et châtiment.

— À demain donc, madame l'abbesse.

tome 1 · 06

Antioche sorti avec l'abbesse, Bottelionne obligée de s'associer à son œuvre, intelligente comme toutes les filles et les femmes employées au service du couvent, envisagea nettement la situation et adopta le parti le plus sage, celui de se concilier les bonnes grâces de Marthe, certaine qu'elle ne l'abandonnerait pas. Elle connaissait assez Josépha pour se rendre compte que ce n'était pas la perte du pucelage de la fillette qui lui enlèverait le caprice qu'elle nourrissait à son égard.

Sur son conseil, Marthe se réfugia dans la chambre de l'abbesse, de manière à bien établir qu'elle répondait en cet instant à sa passion, et Bottelionne fit le vide tout autour.

Assurée de la tranquillité, elle rejoignit la fillette et lui dit :

— Personne pour nous embêter ; quand Antioche sera de retour, nous jugerons ce qu'il convient de décider. Si vous m'en croyez, ne l'encouragez pas dans sa révolte ; il ne faut pas que ce soit long, sans quoi on s'étonnera, et nous autres, nous paierions les pots cassés.

— Il ne maltraitera pas l'abbesse et c'est une si drôle d'histoire, Bottelionne !

— Elle vous amuse, moi aussi, mais les bonnes choses ne doivent pas durer trop longtemps.

— Pourquoi est-elle venue si tôt et sans crier gare ? Nous en avions tant envie !

— Il ne vous fatigue pas, votre dépucelage ?

— Cela cuit un peu, mais tout me chatouille, et si tu veux, je te frotterais bien le cul avec ma petite pine.

— La garcette, elle ne pense plus qu'à ça ! Attendez Antioche, qu'il nous préserve de tout ennui.

— Viens par ici, sur ce sopha, je peux bien essayer de mettre mon ventre contre tes fesses, j'ai le feu dans le corps.

— Petit démon, petit démon !

Bottelionne, cédant à l'impulsion de la fillette, s'allongea sur le ventre, et les jupes troussées, présenta le cul dans la fente duquel Marthe appuya son hermaphrodisme, se délectant à l'approche du trou.

— La vicieuse que vous êtes, s'écria la soubrette, vous voulez donc m'enculer ?

— Au dortoir, mes amies me demandaient quelquefois de les picoter au trou avec ma machinette. Tu n'es pas comme l'abbesse, tu préférerais que je te l'enfonce !

— Ça ne plaisait pas à madame l'abbesse que vous le lui enfonciez ?

— Des fois ! Ah, Bottelionne, que tu as le cul brûlant !

— Vous me faites pisser de bonheur ! Je voudrais vous manger de caresses.

— Viens les donner où tu voudras, tu remues trop le cul pour que je pousse.

Bottelionne se jeta en bas du sopha, et la tête dans les cuisses de Marthe, la dévora de minettes et même de suçons, disant :

— Elle vous faisait ça, l'abbesse ?

— Oui, oui, puis elle aimait beaucoup quand nous étions toutes nues, de me coucher sur elle, de me tenir les bras autour de la taille, de me sucer les lèvres, et de garder ma chose contre son bouton pour s'en chatouiller.

— Les grandes cochonnes !

— Ne parle pas tant, Bottelionne, et suce mieux.

Le jeu fut interrompu par l'arrivée d'Antioche qui se glissa droit vers la chambre, ayant deviné le plan de la soubrette.

— Bonne inspiration, dit-il, mais ce n'est pas l'instant du plaisir, il faut parer à l'affaire.

Les deux femmes debout demandèrent en même temps :

— Et l'abbesse ?

— Sous clef.

Sortant le collier et l'anneau, il les passa à Marthe, en la priant de les mettre, et en lui disant que par ces bijoux, elle était de fait la maîtresse du couvent, en se couvrant, bien entendu, des ordres donnés par l'abbesse à son départ.

— Écoute bien ma leçon, ma petite, continua-t-il : dans le courrier de ce soir, madame l'abbesse a trouvé une lettre l'obligeant à une absence de quelques jours, et a voulu que tu en fusses la seule confidente officielle. Elle dicte ses ordres par ton entremise pour juger de quelle façon tu entreras dans ton rôle de petit mari. Pour ce soir, tu ordonneras la visite des femmes chez nos frères, visite que depuis longtemps Josépha n'accordait plus, et toutes, comme tous, te béniront. Pour que cet ordre soit transmis par une de nos sœurs, désigne-moi celle que tu as le plus remarquée, pour qu'elle soit ta porte-parole, et que tu la gagnes à nos intérêts.

— Izaline.

— Impossible, elle n'est que sœur novice, et de plus peu en odeur de sainteté auprès de l'abbesse. Bannis de ton cœur tes souvenirs de petite fille au couvent.

— Alors, sœur Espérandie.

— À la bonne heure, celle-là est des mieux dans la place et on acceptera tout ce qu'elle dira.

— Et nous, Antioche, que ferons-nous ?

— Nous, ma belle chérie, nous recommencerons cette nuit, et je te jure que l'on s'en fourrera dans le lit de l'abbesse ! Tâche d'y amener Espérandie, elle a des ressources dans l'esprit et le cœur qui ne gâteront rien à notre duo.

— Et moi ? intervint Bottelionne.

— Toi, ma fille, tu es obligée de rentrer dans l'ombre, tu comprends, et si tu désirais un congé de huit à dix jours, Marthe te l'accorderait.

— Un congé ! Pour me mettre à la porte !

— Que tu es bête ! Pour te sauvegarder dans la suite, saisis-tu ?

— Vous avez raison, frère Antioche, et je m'en irai pour une dizaine de jours dans ma famille à Versailles. On se retrouvera ensuite, n'est-ce pas ?

— As-tu bien tout retenu, Marthe ?

— Oui.

— Habille-la du costume qu'avait commandé pour elle l'abbesse, et tu iras prier sœur Espérandie de venir dîner en sa compagnie pour qu'elle ne s'ennuie pas. De ce repas, ma douce amie, partiront tes ordres. Conquiers Espérandie, je resterai dans l'ombre jusqu'à l'arrivée de nos premières sœurs chez nous.

Heureuse du rôle important qu'elle se voyait appelée à jouer, Marthe revêtit une jupette de satin rouge sous une tunique de même étoffe et de même nuance, ornée de la croix bleue des sœurs des Bleuets, toilette dégageant le bas des jambes, enfermées dans des bas noirs à points d'or, et l'anneau abbétial au doigt, attendit qu'on la prévint de l'arrivée de sœur Espérandie qu'était allée chercher Bottelionne.

L'embrassant sur les cheveux lorsqu'elle franchit le seuil de la chambre pour la rejoindre dans la salle à manger, Antioche lui dit :

— Du calme, ma mignonne, garde-toi surtout pour mes désirs, que je parachève ce que j'ai commencé ; mignardise pour entraîner Espérandie, c'est une coquette qui ne se découvrira que suivant tes propres avances. Souviens-toi bien de ce que nous avons convenu, tu es la maîtresse, et tes ordres doivent planer sur la communauté des Bleuets.

— Mes ordres ! murmura Marthe, les yeux agrandis par la joie.

Une blonde dorée d'une vingtaine d'années, aux yeux bleus et tendres, au visage joli, clair et souriant, la sœur Espérandie, accueillit Marthe dans la salle à manger, où deux couverts étaient mis.

— Vous m'invitez, ma chère enfant, et en tête-à-tête ! Qu'a donc notre chère abbesse ?

— Elle me cède ses pouvoirs, ma chère sœur, pour juger si j'ai de la raison, de la volonté ; le premier emploi que j'en fais, c'est

de vous appeler.

— Vous me comblez, ma charmante.

Selon la règle, Espérandie apercevant l'anneau abbétial, tendu pour affirmer la parole de Marthe, s'agenouilla, le baisa, et embrassa la main de la fillette.

Celle-ci, enfantine, lui tapota les joues et dit :

— Relevez-vous, vous êtes belle, beaucoup trop belle, pour rester à mes genoux.

Espérandie obéit en riant et répliqua :

— Pouvez-vous le trouver, ma minette, quand vous voyez se pâmer à vos pieds l'abbesse Josépha !

Bottelionne faisait le service, quoique elle ne fût pas désignée pour cette fonction ; elle le faisait pour parer aux oublis et aux négligences que le jeune âge de Marthe risquait de commettre. Elle n'eut rien à corriger.

Marthe mangeait de très bon appétit, remplissant son rôle avec une conscience parfaite, et peu à peu, très à propos, elle confia à Espérandie le départ de l'abbesse, son désir de la voir diriger le couvent sous le couvert d'une sœur qu'elle chérissait, montra le collier à son cou, dissipa tous les doutes chez Espérandie, déjà séduite par la perspective de demi-domination que la fillette lui offrait à travers ses discours.

Une certaine admiration la gagnait pour cette passion de l'abbesse, hier encore une enfant attachée à l'étude, aujourd'hui une voluptueuse tendant avec art ses petits pièges pour l'attirer. Elle se laissa entraîner et dit enfin :

— Ma mignonne, si je comprends bien ce que tu me racontes, il y a un projet de tendresse qui te pousse à me considérer dans ma personne, et tu m'honorerais de la faveur que t'accorde Josépha.

— Tu devines, Espérandie, je vis chaque jour de nouveaux plaisirs, et il me semble que je voudrais être déesse pour qu'on m'adorât et que je comble de félicités tout ce qui m'entoure.

— Tu veux régner sur notre couvent pendant l'absence de l'abbesse, et tu as besoin de ma qualité de sœur cloîtrée pour qu'on accepte tes volontés.

— C'est cela, régner et t'aimer.

— M'aimer ! Je le veux bien aussi nous aimer ; toi, une fillette, peux-tu me faire croire à ton énergie ?

Marthe, un verre à la main, se leva, vint se mettre près de sa compagne, lui présenta le verre pour qu'elle bût une gorgée de son vin, le vida ensuite, et se penchant sur elle, lui saisit une main qu'elle dirigea vers son hermaphrodisme.

— Les hommes sont-ils autrement, Espérandie ?

— Es-tu garçon, es-tu fille, étrange enfant ?

— Je suis l'un et l'autre pour l'ivresse des deux sexes, et depuis tantôt je ne suis plus pucelle.

— Qui t'a dépucelée ?

— Frère Antioche.

— Tu l'aimes ?

— Comme tu l'aimeras.

— Alors parle, que désires-tu pour cette soirée ?

— Que tu annonces ma volonté de voir les sœurs des Bleuets rendre visite à leurs frères.

— L'homme se trahit derrière ton ordre. L'homme est utile dans la situation qui se crée ; les sœurs des Bleuets iront chez leurs frères.

Marthe s'agenouilla devant Espérandie qui venait de retirer la main de son hermaphrodisme pour se tourner vers elle, et sans qu'elle s'y opposât, souleva ses jupes, glissa la tête entre ses cuisses, les baisa ainsi que ses poils et dit :

— Je fais ce que je veux, et je veux vouloir.

— Tu peux tout, Marthe, moi te couvrant ; si demain il te plaisait de convoquer la saturnale des Bleuets, nul ne protesterait.

— La saturnale !

— Reviens à table, ma chérie, finissons le repas, et songeons à l'ivresse des autres.

tome 1 · 08

Dans le couvent des Bleuets, les sœurs converses coururent et proclamèrent la liberté pour les sœurs d'aller coucher chez les frères, et ce fut un bourdonnement de voix humaines qui se répandit de galerie à galerie, gagnant les salons ; ce fut un entre-

croisement de femmes sortant de leurs cellules pour échanger leurs idées, leurs espérances.

Chose simple que cette visite entre sœurs et frères de la même communauté, mais qui entraînait toutes sortes de conséquences, telles que l'orgie assemblant les groupes mâles pour se repaître des groupes femelles, l'autorisation pour les amants d'élite de se consacrer une série de journées et de nuits, l'interdiction à l'abbesse et à ses conseils de sévir contre les retardataires réintégrant leur cellule.

Fête de cœur et fête des sens, elle répondait à tout, et les jolies sœurs se serraient les mains avec joie, se confiaient leurs desseins, accouraient dans des toilettes plus que sommaires dans les salles où des communications discrètes mettaient en contact avec les bâtiments des frères.

Une chemise, une jupe de surah rouge, ou verte, ou jaune, ou bleue, tombant à peine à mi-mollets, une petite cornette pointue sur la tête, des mules, composaient l'accoutrement de ces jeunes femmes, à puissant tempérament, destinées à la luxure, la recherchant dans toutes ses phases.

Plus d'une soixantaine se réunirent ainsi dans une superbe galerie-salon, précédant l'escalier par lequel on se rendait chez les frères, et y attendirent les explications complémentaires que la monitrice apporterait, et qui donneraient les raisons du changement de service pour la soirée, où l'on croyait assister à une cérémonie tout à fait intéressante, l'union de l'abbesse et de sa petite amie Marthe.

Tout en guettant l'arrivée de la monitrice, les rires, les interpellations, les plaisanteries, les jeux les excitaient, la sensualité

commençait à se déchaîner par des attaques saphites, par des fièvres subites allumant les regards, fouettant le sang.

Rassemblées en divers groupes, peu distincts les uns des autres, se complimentant sur leur tenue débraillée, on entendit tout à coup une voix crier :

— Oh la la, ne pince pas si fort mes fesses, et si tu veux les voir, tiens, les voilà, fourres-y le museau.

Un remous s'opéra dans ce groupe, une femme se troussait, une autre s'accroupissait contre son cul et lui faisait feuilles de roses.

Il y en avait qui s'amusaient à se défier, et qui, courant par le salon, bousculant celle-ci, repoussant celle-là, leurs atours dressés, appelaient :

— Qui me veut, soit pour donner minettes, soit pour les recevoir !

Comme des bacchantes affamées de rut, on se précipitait à plusieurs pour saisir l'interpellatrice, et un tourbillonnement général en résultait, où des claques sur le cul retentissaient d'un côté, tandis que d'un autre, des baisers gloutons s'ouïssaient.

Puis, les exclamations se multiplièrent :

— À moi, Micheline !

— Non, je suis retenue, l'Anguillette me lisse les poils avec sa salive.

— Dis, Ambroisine, je parie que tu ne devines pas le plus gros cul de la bande.

— Ton tour de putain que si, Alida, c'est le cul de Georgette.

Troussant une belle brune qui causait devant elle avec une idéale et sentimentale blonde, Ambroisine étalait à plus de dix paires d'yeux deux magnifiques fesses bien plantées et plantureuses, sur lesquelles elle déposait une grosse caresse, et la foule féminine s'écriait :

— Elle a gagné, Ambroisine, tu n'iras pas en Luxarie la semaine prochaine.

— Avais-je accepté ?

— Tu as défié, cela suffit.

On en voyait qui, vautrées sur des sophas, les cuisses découvertes, se grattaient le bouton et chantaient :

« Viens, viens pas, la monitrice,
À qui la veut ma matrice. »

Sur ces cuisses s'aplatissait promptement un visage féminin, et les minettes le disputaient au branlage solitaire.

Soudain, une clameur jeta toutes les sœurs debout, en groupe compact dans le milieu de la galerie : une dizaine de jeunes garçons de quatorze à seize ans, vêtus d'une seule blouse, bondissaient, se ruaient sur les femmes qui riaient, essayaient une résistance plutôt platonique ; la troupe s'aplatissait à quatre pattes, se faufilait entre les jambes, attrapait les cuisses et les culs, et hurlait :

— Vive la noce, vive l'abbesse !

La sœur saisie s'écroulait sur le garçonnet, l'empoignait par la queue, le masturbait et disait :

— Petit salop, quand on s'attaque à une femme, on bande.

— Suce, pute, et je banderai. Ça ne te fait-il pas plaisir que je mange ta moniche ?

La sœur flanquait un coup de cul sur la tête du garçon, à l'écraser ; il lâchait la jambe par laquelle il la tenait, elle se relevait et s'échappait tandis qu'il en poursuivait une autre.

Àces jeux, ceux qui ne bandaient pas finirent par le faire, rapidement une croupe féminine s'offrait, les premiers coups de queue se donnèrent, les femmes crièrent :

— Vivat, les pupilles de l'abbesse.

Sur la porte, un seul de ces garçons, un peu plus âgé, marquant près de dix-huit ans, était resté méditatif, assistant impassible au spectacle.

Il était le chef de l'équipe, se nommait Maillouchet, il était le chef et le plus ancien, le plus robuste, chargé de les surveiller, de les conduire, de les arrêter s'ils dépassaient certaines bornes ; il s'occupait de sa fonction avec zèle, avec d'autant plus de dévouement que ce n'était pas chose toujours facile, vu l'origine du petit monde enrégimenté sous l'étiquette de pupilles de l'abbesse.

Une institution encore bizarre et telle que seule la ville de Paris, avec l'infinité des mystères qui s'y dérobent, peut en avoir.

tome 1 · 09

L'abbesse qui précéda Josépha, après avoir voltigé du saphisme à l'amour des forts mâles, sur ses dernières années de pouvoir, peu avant la cinquantaine, s'éprit de fruits tendres qu'elle façonnerait à sa guise. L'aumônier devint son infatigable pourvoyeur, moyennant la promesse de dépuceler les jeunes novices et même les jeunes élèves qu'il endoctrinerait.

Sitôt que dans les écoles, avec les directeurs desquelles il était lié, on lui signalait quelque précoce vicieux, il se le faisait adresser, s'enquérait des parents, et suivant leur position plus ou moins précaire, paraissait s'intéresser au jeune diable qu'il catéchisait avec habileté, en lui confiant qu'une noble et riche dame ne demandait qu'à faire son bonheur ; dès qu'il était chauffé à point, il le menait chez l'abbesse.

Grâce à l'obligeance de l'aumônier, cette abbesse eut toujours deux ou trois galopins sous la main dont elle se servait à tour de rôle, qu'elle épuisait en quelques mois, et qu'elle renvoyait alors avec un peu d'argent à leurs parents.

L'aumônier ne risquait rien ; les parents, renseignés sur les vices de leur progéniture, les considéraient comme incorrigibles.

Josépha, succédant à cette abbesse, sans user à son exemple des vauriens, en conserva le recrutement qu'elle développa, sous prétexte de philanthropie !!!

Elle créa les pupilles de l'abbesse, composés des vicieux impénitents signalés par les maîtres d'école comme appartenant à des familles pauvres, désireuses de s'en débarrasser, et de jeunes drôles ramassés errants à travers les rues.

Qui pouvait s'intéresser à ces épaves !

Un agent de la communauté s'en occupait de façon spéciale, dès qu'on demandait de nouvelles recrues.

De douze à dix-sept ans, le couvent accueillait le déguenillé qu'on amenait, et à qui on avait fait miroiter un avenir de fêtes et de plaisirs ininterrompus.

Abordé par l'agent des Bleuets, le jeune garçon invité à s'asseoir dans un estaminet quelconque, s'entendait dire, après la confidence facile à obtenir de ses tares :

— Mon petit ami, quel dommage que vous ne soyez pas d'une famille riche vous feriez un bon noceur.

— La noce, la liberté, il n'y a que ça.

— Noce et liberté ne riment pas trop ensemble.

— Pourquoi ça ?

— Supposons que je vous emmène dans un palais où vous boirez toutes sortes de bons vins à votre volonté, avec des camarades qui tueront le temps à jouer avec vous, et où vous rencontrerez de belles femmes qui se laisseront faire tout ce qu'il vous plaira, à la seule condition de ne pas sortir du palais, hein, vous refuseriez ?

— Boire, manger, jouer, des femmes, tout ce que je voudrais, pas travailler ! Ah, ce que je m'en foutrais de courir ou non par la rue !

— Oh, on vous accorderait bien quelques sorties de temps en temps avec des écus dans la poche.

— Dites donc, Monsieur, y a-t-il un bordel pareil dans Paris, ou est-ce un conte ?

— Ça vous irait donc mon clampin ?

— Des fois ! Des femmes, du vin, le jeu, ah, bon Dieu de bon Dieu, qu'est-ce qu'on peut bien souhaiter de plus !

Qu'ils eussent douze ans, qu'ils en eussent dix-sept, la conversation ne variait jamais.

L'agent machinait alors l'imagination du petit, le nourrissait quelques jours comme on gave une oie, le guidait dans les soins de propreté du corps, lui enseignait quelques égards à avoir pour le monde avec qui il se trouverait en contact, des règles très simples de conduite à observer, se condensant dans le moins de soucis personnels à prendre, à la condition d'éviter tout tapage, toute insubordination qui coûteraient punition, et livrait enfin au couvent un petit coq très ardent, très à point, qu'on entretenait dans une sage fainéantise pour la luxure avec les femmes à ses éveils de rut.

La vie qu'ils menaient dans le couvent était des plus douces ; comme travail, aucun, sinon le devoir de fournir deux pages à l'abbesse dans les grandes réunions. Le reste du temps, plantureusement servis, mais scientifiquement, sous la direction du directeur, ils passaient la journée à jouer aux cartes, à boire et à courir les sœurs, quand l'envie leur naissait, à moins qu'on ne les saoûlât, pour les obliger au repos.

Ils ne vieillissaient pas dans la maison ; les excès charnels auxquels on les attirait, malgré la réparation des forces qu'on essayait d'entreprendre, les tuaient en quelques mois, d'où la né-

cessité de recruter. On avait élevé leur nombre à quatorze, et on leur avait donné pour chef Maillouchet, que des circonstances exceptionnelles sauvèrent, ainsi du reste que quelques autres.

tome 1 · 10

Il y avait deux ans que Maillouchet, par un soir d'orage, fut amené au couvent. L'agent des Bleuets le rencontra dans un cabaret de banlieue, où, à moitié ivre, avec un copain, ils venaient d'assommer une fille pour la violer et la voler.

Il paya la saoûlerie complète, les ramena à Paris dans un fiacre, lâcha le copain, une brute de vingt ans, garda Maillouchet, à qui le lendemain il causa une terreur folle en faisant luire à ses yeux le danger qui planait sur sa tête, pour son viol et sa violence.

Effrayé, le garçon, qui finissait ses quinze ans, accepta avec empressement, comme le salut, en dehors des belles orgies qu'on lui promettait, la résidence mystérieuse proposée par l'agent, et entra aux Bleuets.

Maillouchet était un enfant trouvé, ni meilleur ni pire que les autres ; les instincts de la bête dominaient, ayant roulé sur le pavé de Paris depuis plus de quinze mois avec toutes sortes de vagabonds ; il ignorait ce que pouvait être un paradis, il en eut l'intuition chez les sœurs des Bleuets, et intelligent, plus intelligent que beaucoup de ses pareils, sachant lire, écrire, se souvenant des premières notions apprises dans l'enfance, il observa bientôt une juste moyenne dans les excès qu'on lui tolérait, émit des curiosités, excita l'étonnement des nonnes, fut signalé à José-

pha, qui ne jetait jamais les yeux sur ses pages que pour constater le temps plus ou moins long qu'ils mettaient à être remplacés.

Joséphа l'étudia, fut surprise de ses aptitudes, et le voyant désireux de s'instruire, ne sollicitant jamais de sortir, le confia à une des sœurs-professeurs pour tâcher de l'éduquer.

Maillouchet, de ce jour, tout en ne renonçant pas aux plaisirs, au lieu de se consacrer, en dehors des félicités charnelles, au jeu et à la boisson, se voua à l'étude. Il se forma.

Formé, il ne courut plus sus aux femmes comme ses compagnons, commença à distinguer celle-ci, celle-là, sut courtiser, et acquit une certaine nature.

Ce qui devait arriver arriva. Il porta enfin ses regards sur l'abbesse qui, impeccable dans son rôle de grande directrice, planant au-dessus de tout, lui en imposa, au point qu'il se serait désespéré si elle l'eût deviné, de peur qu'elle ne le chassât du couvent.

L'amour de l'abbesse se développa dans son cœur, dans son esprit, et peu à peu il devint triste, rêveur, taciturne, fuyant les occasions d'ivresse sensuelle.

Intriguée, Joséphа supposa qu'il se blessait d'être maintenu dans un demi-interdit, et pour le réconforter, le nomma chef de ses pupilles, lui laissant espérer que si la vocation religieuse lui naissait, on l'accepterait parmi les frères des Bleuets. Pour cette œuvre, elle chargea un de ses moines de compléter son instruction.

L'attitude humble et soumise de Maillouchet en sa présence, ne lui permettait pas de soupçonner l'amour qu'il lui vouait ; elle y prit d'autant moins garde qu'en ce moment sa passion pour

Marthe s'éveillait et la conduisait déjà à l'idée de la faire reconnaître pour son petit mari.

Sous les yeux de Maillouchet, les jeunes pupilles se vautraient dans l'orgie de la chair féminine ; les sœurs répondaient à leurs désirs, les muscles des enfants se tordaient sous l'intensité du plaisir, la monitrice, sœur Suzanne, accompagnée de la sœur converse Eulalie, apparut, frappa des mains, les baisages commencés s'achevèrent promptement, on se retrouva debout, la sœur disait :

— Joie et licence, mes sœurs, allez et venez des mâles aux femelles ; l'union de notre mère est renvoyée à une date ultérieure. L'abbesse Josépha, obligée de s'absenter, a remis l'anneau et le collier à son élue Marthe, qui, d'accord avec sœur Espérandie, acceptant de la couvrir, vous accorde fête et félicités. Allez, et que la chair se satisfasse.

— Hosannah à notre mère et à Marthe, la volupté soit sur ses filles et ses fils.

On courut vers l'escalier conduisant à la galerie, mettant en communication les établissements des frères et des sœurs, Maillouchet cria :

— Camarades, faites ce que vous voudrez, il reste des femmes dans ce salon, il en reste dans les cellules, il y a des vins à table, je vous souhaite bonne nuit.

Une quarantaine de femmes étaient parties, les autres hésitaient, se guignant entre elles ou attirant des garçonnets. Sœur Suzanne et sœur Eulalie s'approchèrent de Maillouchet et lui dirent :

— Et toi, Maillouchet, que vas-tu faire ?

— Méditer sur la leçon du frère Bonafoi.

— Suis-nous, Eulalie a à te parler.

Il s'inclina et marcha derrière les deux sœurs.

tome 1 · 11

Elles l'emmenèrent dans les appartements de l'abbesse, près de qui Eulalie exerçait la direction de tous ses services personnels, et se retirèrent dans le cabinet de travail où nul bruit ne parvenait.

Là, Suzanne posant la main sur l'épaule de Maillouchet, lui dit :

— Enfant, notre sœur Eulalie prétend que tu donnerais ta vie pour notre mère.

— Ma vie, tout mon sang.

— Tu l'aimes ?

Il rougit, pâlit, hésita, tomba sur les deux genoux et murmura :

— Je la vénère, je l'adore.

Suzanne sourit et lui toucha la tête.

— On ne vénère pas la femme dans notre communauté, Maillouchet, pas plus l'abbesse que les sœurs novices ; la vénérer

dans le sens que tu entends, c'est presque l'outrager. Je comprends cependant la nuance de tes paroles et je ne t'en fais pas crime. Tu adores l'abbesse. Eh bien, nous voulons appeler cette adoration à notre aide pour démêler une énigme qui nous inquiète. L'abbesse est partie alors que rien ne permettait de supposer ce voyage, et elle est partie dans sa tenue d'abbesse, alors que la règle l'interdit. Eulalie, qui s'occupe de ses robes et de sa lingerie, l'a constaté.

— Dans ce cas, l'abbesse ne s'est pas absentée. Je connais les règlements qui régissent la communauté aussi bien que les sœurs, peut-être mieux. L'abbesse ne va en ville que sous ses noms et qualités du monde.

— Nous le savons. Néanmoins, elle a investi Marthe et Espérandie de ses pouvoirs, et nous ne pouvons douter ni de l'une ni de l'autre.

— Il y a une énigme comme vous le dites.

— Tu adores l'abbesse, cette énigme, Maillouchet, ne trouble-t-elle pas ton cœur ?

— Pourquoi mon cœur se troublerait-il ? L'abbesse peut avoir des desseins qu'elle prépare, elle peut se cacher, elle se montrera quand il lui plaira. Marthe est sa créature, la sœur Espérandie l'aime.

Eulalie, qui était très pâle, sortit de son corsage un mouchoir déchiré, et le présentant à Maillouchet, intervint :

— L'abbesse avait pris ce mouchoir cet après-midi, je l'ai retrouvé ainsi, déchiré, fripé par les doigts, ça se reconnaît, dans le

boudoir où elle garde Marthe, où elle est entrée et d'où personne ne l'a vue sortir.

— N'y a-t-il pas des portes dérobées dans le boudoir ?

— Non, mais il y a un escalier secret dans une pièce qui le précède, et la porte qui y donne accès, je n'ai pu l'ouvrir, elle était fermée à clef, ce qui n'est pas l'habitude.

Àson tour Maillouchet s'émut, puis se rasséréna et dit :

— Que signifie le mouchoir ? Que signifie la disparition de l'abbesse ? L'abbesse n'est pas partie, elle se cache, et Marthe et Espérandie savent pourquoi.

Eulalie s'empara de la main du jeune homme, et insistant, murmura :

— L'abbesse aurait fini par jeter un regard de ton côté, Maillouchet, et j'aurais aidé à ce regard ; j'y aiderai, entends-moi bien. L'abbesse est en danger, moi j'en suis certaine, je le jure, et je te rappellerai que la haute autorité dont elle est investie sur tout ce qui vit derrière ces murs, l'oblige à laisser une lettre écrite, quand elle part ou se cache, de façon à éviter le désarroi dans les services, lettre où elle révèle la sœur assumant sa pensée et ses volontés.

— Elle a remplacé la lettre par l'anneau et le collier.

— Oh, tu ne vois pas, Maillouchet, me serais-je trompée sur tes sentiments !

— J'aime l'abbesse, ma sœur, mais jamais l'abbesse ne regardera de mon côté. Je te remercie de tes bonnes intentions, je ne suis pas assez fou pour aspirer à plus que je ne vaux. L'abbesse,

du reste, affiche assez ce qu'elle aime, ce qu'elle veut, pour que je ne m'illusionne pas sur le sort de mes rêves. Ne t'irrite pas. Je penserai à vos craintes et j'agirai comme si je les croyais possibles. Je chercherai à me renseigner.

— On n'en exige pas davantage. Tu as accès par toutes les dépendances de nos établissements, grâce à la confiance de l'abbesse et du frère Antioche, apprends ce qui se passe, rassure-nous et sauve l'abbesse, si nos pressentiments ne nous abusent pas.

— Je vais courir les plaisirs cette nuit et je saurai ainsi.

Il s'apprêtait à sortir, lorsque survinrent l'aumônier et une jeune fille.

tome 1 · 12

L'aumônier, l'abbé Hermal, menant par la main la jeune fille, s'écria dès son entrée :

— Quelle charade jouons-nous, mes sœurs, j'avais rendez-vous avec votre mère pour cette heure-ci, je pensais le mouvement concentré dans ses appartements, j'y rencontre la solitude, et on me dit sur ma route que la fête de ce soir est supprimée pour donner l'aumône d'amour à nos gloutons de moines, quelle raison existe-t-il de ce changement de programme ?

— Une cause fortuite a obligé l'abbesse à s'absenter et elle est représentée.

— C'est fort bien, mais ma mission n'est point contremandée, et je suis fort aise, sœur Suzanne, de me trouver en votre présence, j'avais justement l'intention de vous demander un entretien.

Suzanne s'inclina et répondit en souriant :

— Vous savez, mon père, que vos demandes sont toujours des mieux accueillies. Quelle est votre mission ?

— Bien simple. Depuis plusieurs mois, notre chère Josépha m'a constitué l'éducateur et le professeur de cette enfant, Raymonde de Socziane, retirée des classes en même temps que Marthe.

— Marthe aussi ! s'écria Raymonde.

— Vous apprendrez peu à peu, si l'abbesse le juge utile, mon enfant. Cette éducation est terminée. Raymonde a travaillé avec volonté, courage et persévérance, a consenti avec résignation à une réelle claustration, dans l'espoir que, la science acquise, on la rapprocherait de la sœur Izaline. La promesse a été faite ; l'abbesse devait la tenir ce soir. Que décide-t-on à l'égard de cette enfant, qui ne s'est pas départie une seconde de la sagesse qu'on lui recommanda ?

— Monitrice du couvent, je puis prononcer sur le cas, dit Suzanne. Maillouchet, tu es en excellents termes avec notre sœur Izaline, l'as-tu aperçue se rendant à la fête ?

— Non, ma sœur, je suis sûr qu'elle lit et médite. La sœur Izaline est en demi-retraite par ordre de l'abbesse qui l'a punie.

— En effet, et à cause de toi, je me souviens. Eh bien, mon ami, tu vas faire une bonne action en lui conduisant mademoiselle Raymonde de Socziane, tu t'en trouveras bien. Mais, respect sur tout ton chemin.

— Soyez sans crainte. Venez, Mademoiselle.

Raymonde regarda l'aumônier qui lui dit :

— Votre instruction est achevée, mon enfant ; suivant ce que vous ferez avec la sœur Izaline, vous déciderez vous-même de la voie que vous prendrez. Quoique bien jeune encore, vous êtes développée d'esprit et de corps, vous prononcerez en toute indépendance.

— Je vous remercie, mon père, de tous vos bons soins, je ne les oublierai jamais.

Elle salua les deux sœurs et partit avec Maillouchet.

Sitôt qu'il fut seul avec les sœurs, l'aumônier, dont les yeux pétillaient en contemplant Suzanne, s'en approcha, la prit par la taille sans qu'elle se défendît, et lui posa un gros baiser sur la bouche en disant :

— Vous avez l'air de deux conspiratrices avec la sœur Eulalie, quittez-le et accompagnez-moi, il y a mieux à faire, si j'en juge par la chaleur de ce gentil cul.

— Oui, oui, au diable les vilaines pensées, Eulalie, accompagnons-le, et ne songeons plus qu'au plaisir.

— Eulalie sérieuse, ça la changerait trop, reprit l'abbé, vite, ma fille, souris et montre tes cuissettes, qu'elles nous servent de piment.

— L'abbé, tiens, regarde-les et qu'elles t'inspirent ; étourdissons-nous dans la volupté.

— L'outil, ô mes charmantes, est-il digne de vos magnifiques appas, répliqua-t-il en exhibant sa queue.

— Mazette, elle roucoule, la chérie, aurait-elle besoin d'un acompte avant la fuite de chez notre abbesse ?

— Elle patientera jusqu'à notre retour dans mon paradis ; néanmoins un petit suçon, Suzanne, et de toi aussi, Eulalie, la disposera à la route.

Les deux sœurs, secouées de leurs inquiétudes sur l'abbesse, baisèrent l'une après l'autre la queue de l'aumônier, et le suivirent dans l'appartement qu'on lui réservait au couvent.

Marthe pouvait agir en maîtresse.

tome 1 · 13

Depuis son retrait des classes, Raymonde avait gagné en grâce et en épanouissement ; déjà fille accusée comme corps, à treize ans, maintenant qu'elle marchait sur ses quinze, elle marquait l'adolescence en fleur. Le saphisme, qu'elle pratiqua avec ses anciennes sous-maîtresses, activa la féminité ; la passion qu'elle conçut pour Izaline lui créa un tempérament ; elle sut, pendant dix mois de solitude, se consacrer à ses soins moraux et physiques, pour parvenir plus tôt à l'heure de la réunion.

Il y a de ces éclairs de volupté qui illuminent l'être jusqu'aux plus lointaines périodes de l'enfance.

Raymonde était jeune fille de fait et de volonté.

En l'enlevant à ses classes, l'abbesse lui avait dit :

— Mademoiselle de Socziane, vous avouez votre grand amour pour notre sœur Izaline ; on ne nous aime qu'en religion ! Voulez-vous devenir sœur des Bleuets, quand vous aurez l'âge et la raison de le faire ?

— Je le deviendrai pour aimer la sœur Izaline.

— Et pour aimer Dieu aussi, mon enfant, l'aimer dans les merveilles de la création et dans sa bonté.

— J'aimerai Dieu, j'aimerai le couvent des Bleuets, j'aimerai aussi son abbesse.

— Pour atteindre ce but, qui est le droit d'aimer, il vous faut acquérir une perfection relative de corps et d'esprit, il faut finir votre instruction, il faut préparer vos parents, il faut observer une sagesse absolue pendant le temps de vos études, afin que votre corps et votre esprit mûrissent.

— Être sage ! murmura-t-elle.

— Ce n'est point si difficile que vous l'imaginez, Mademoiselle, lorsqu'on veut sincèrement, réellement, obtenir le prix de ses efforts. Ce prix est la satisfaction de votre passion, cette passion qui vous serait fatale dans votre période actuelle de croissance, cette passion qui éclairera votre route par la joie de la conquérir pour l'heure où vous l'assouvirez sans péril. Vous devez me comprendre. Instruisez-vous, formez-vous, il dépend de votre volonté de raccourcir les étapes que vous avez à franchir.

— Je m'instruirai, je me formerai, je serai sage, ma mère.

— Bien, mon enfant. Toute grande espérance se paie par des souffrances préventives ou postérieures. Pour vous garder pendant vos vacances, pour vous détacher de vos parents, je vous accuserai d'inconduite, d'indiscipline et de fourberie.

— Que votre volonté soit faite, ma mère.

— Il suffit.

Raymonde se soumit au travail, sous la direction morale et matérielle de l'abbé Hermal.

Comment l'aumônier respecta-t-il cette virginité ? Parce qu'il aimait la femme dans la richesse de ses formes et de ses beautés, et non dans ses promesses si prêtes d'aboutir qu'elles s'annonçassent.

L'œuvre avait été consommée en près de dix mois, Raymonde conservant dans le cœur l'image de sa chère Izaline. Enfin Maillouchet la menait auprès d'elle.

Vêtue d'une toilette blanche avec ceinture rouge, les cheveux pendant en deux nattes sur le dos, elle marchait près du jeune homme, qui ne pouvait s'empêcher de l'examiner avec une certaine émotion.

Cette jolie fillette, cette demoiselle, lui rappelait par une étrange ressemblance, celle qu'il viola et qu'il assomma avant d'être amené aux Bleuets, épave destinée à mourir de la luxure des sœurs.

Préoccupée de sa réunion avec Izaline, les traits presque immobilisés sous la pensée qui la dominait, elle marchait plus en

somnambule qu'en personne éveillée. Maillouchet s'arrêta, la ressemblance s'accentuait de plus en plus, il murmura :

— Vous avez toujours été au couvent des Bleuets, Mademoiselle ?

— Depuis le commencement de mes études, il y a six ans, oui, Monsieur.

Elle le vit si effaré qu'elle lui sourit et ajouta :

— Et vous ? Je ne savais pas qu'on élevait les garçons chez les sœurs cloîtrées, car nous sommes chez les sœurs cloîtrées ?

— Nous sommes chez les sœurs cloîtrées, oui, Mademoiselle, et je suis chargé de vous accompagner chez la sœur Izaline.

— Vous la connaissez ?

— Beaucoup.

— Ah !

Ils avaient repris leur marche, elle s'arrêta à son tour, réfléchit, puis demanda :

— Les sœurs vous faisaient-elles aussi l'étude ?

— Non, Mademoiselle, on n'élève pas les garçons au couvent des Bleuets.

— Comment y êtes-vous donc, et comment connaissez-vous la sœur Izaline ?

Il allait répondre qu'il la connaissait comme les autres sœurs des Bleuets pour avoir fait l'amour avec elle et s'être rassasié de

ses voluptés, il fut retenu par l'arôme de virginité qui s'accusait dans la personne de Raymonde ; il dit cependant :

— Et vous, Mademoiselle, pourquoi avez-vous tant désir de vous trouver avec la sœur Izaline, qu'on y pressent un rêve d'amour ?

— Un rêve d'amour, oh oui, un joli rêve d'amour !

Elle demeura immobile, les yeux en extase, son visage s'éclaira d'une expression radieuse, Maillouchet ému, lui prit la main qu'elle ne retira pas et dit :

— Un rêve d'amour ! La sœur Izaline vaut, en effet, qu'en elle et par elle on rêve à l'amour, à toutes les joies de l'amour.

La main du jeune homme était chaude et pénétrait la sienne ; Raymonde, encore enfant sous la jeune fille, pressa doucement la main de Maillouchet et murmura :

— Votre chaleur est douce et me produit un effet des plus agréables.

Ils traversaient des parties désertes de l'immense couvent, ils avaient tout leur temps pour se rendre chez la sœur Izaline, Raymonde n'oubliait pas sa passion pas plus que Maillouchet n'oubliait la recommandation du respect sur tout le chemin, donnée par Suzanne ; cependant, cette douce pression de leurs mains les fit se regarder, leurs yeux se sourirent, il dit :

— Oui, vous ressemblez à une fille que j'ai connue hors de ce couvent.

— Une fille !

— Pardonnez, Mademoiselle, elle n'était pas une demoiselle comme vous ! Dites, ne me refusez pas, permettez-moi de vous embrasser.

— Je ne le puis pas. J'ai juré que mon premier baiser serait pour la sœur Izaline.

— En vous embrassant, ce sera comme si elle vous embrassait, elle est la dernière que j'ai embrassée.

— Vous avez embrassé la sœur Izaline !

— Elle est si bonne… qu'elle n'a pas voulu me causer du chagrin ! Et vous, le voudrez-vous ?

— Elle ressemblait aussi à une fille que vous avez connue ?

— Non, elle a aidé à me la faire oublier.

— Reprenons notre route, Monsieur. Vous m'embrasserez et je vous embrasserai si sœur Izaline m'y autorise.

tome 1 · 14

Il y avait du chemin à faire pour se rendre de chez l'abbesse à la cellule de la sœur Izaline. Cette cellule, chambre luxueuse, où elle passa la première nuit de sa claustration au couvent des Bleuets, dans l'inquiète attente des mystères qu'elle pressentait !

Aucune parole ne sortit des lèvres des deux enfants durant un long couloir qu'ils suivaient.

Comme ils allaient franchir une antichambre, Raymonde s'accrocha au bras de son compagnon et lui montra au bas d'une tenture une masse qui s'agitait et d'où s'échappaient des exclamations.

Maillouchet comprit vite ce qu'il en était ; si l'épaisseur des tapis étouffait le bruit des pas, la lumière, pour si adoucie qu'elle fût, n'empêchait pas de reconnaître deux corps nus en train d'évoluer dans les suprêmes spasmes de l'amour.

Àson tour Raymonde distinguait. Sous une paire de fesses rebondies, s'étendaient deux jambes qui se soulevaient pour enfoncer, dans les cuisses appartenant aux fesses, un engin mâle.

La jouteuse se tenait au-dessus du jouteur, et leurs deux têtes glissées sous les plis de la tenture ne pouvaient remarquer qu'un couple étranger assistait à leurs ébats.

La queue entrait dans le con, la femme par malice, se dressait pour la laisser échapper, un cri aigu de voix jeune disait :

— Merde, pute, si ça t'amuse de m'empêcher de jouir, je finirai bien par être le plus fort.

Deux mains saisissaient les fesses, tapaient, mais sans grand effet, la femme devant appuyer sur les bras ; une courte lutte s'engageait, le cul qui s'était relevé obéissait à l'impulsion des mains, s'abaissait, s'abaissait, la queue enfournait de nouveau le con, la femme serrait cette fois dans ses cuisses celles de son jouteur, il poussait comme un cri étouffé et on entendait un chant de victoire féminine, disant :

— Petit crottin de rue, je te permets de me baiser et tu m'appelles pute ! Tu y es dans mon con, tu n'en sors plus ; je te mords

l'épaule et je puis t'étrangler si ça me plaît, toi, plus fort que moi, il ne faudrait pas que tu te saoûles ! Allons, gigote, cochon !

— Ah, ah, ah, tu es gentille, ah, ah, ah, ton petit, petit con tout chaud caresse ma pine !

Les secousses parurent se succéder ; puis la femme rehaussa le cul, la queue s'échappa, le garçon poussa un cri rauque, essaya de se dégager les jambes qu'enserraient celles de la femme ; elle s'aplatit lourdement sur lui comme si elle allait l'écraser de tout son poids.

Spectacle absorbant ! Les attributs mâles et femelles cherchaient et poursuivaient l'accouplement, la femme l'emportait sur l'adolescent, sur le pupille de l'abbesse qu'elle avait accaparé, l'épuisant dans ses désirs et ses élans.

La main de Raymonde tremblait sur le bras de Maillouchet, ses yeux, grandement ouverts, se rendaient compte de l'acte d'amour ; elle admirait la blanche croupe féminine se jouant de la vigueur du mâle, elle ne ressentait pas le dégoût que nos modernes pudibonds affectent pour les rapports sexuels.

Le jeu continuait ; Maillouchet l'entraîna hors de l'antichambre en disant :

— Nous avons à nous rendre chez sœur Izaline.

— Oui, oui, murmura-t-elle, la main sur son bras.

Ils approchaient enfin de l'escalier qui conduisait à la galerie sur laquelle donnait la cellule de sœur Izaline ; elle marchait inconsciente de plus en plus pressée contre son bras. Tout à coup il se tourna face à face avec elle, la queue hors de la blouse soule-

vée, et non plus suppliant, mais presque aussi voyou qu'à son arrivée au couvent des Bleuets, lui dit :

— Tiens, petite, puisque tu ne veux pas que je t'embrasse, touche au moins ça.

Elle ne recula pas à toucher, mais répondit :

— Pourquoi me tutoyez-vous sans me connaître, et après vous être bien conduit jusqu'à présent ? Je le dirai à la sœur Izaline.

Il l'enlaça, elle ne retirait pas la main de la queue, il murmura :

— Vous me pardonnerez, vous ne direz rien ; la faute en est à ce que nous avons vu ; la sœur Izaline vous apprendra que je suis un bon garçon.

— Je n'en doute pas, mais vous n'aviez pas l'air aimable en me disant de toucher ça.

— Et vous êtes gentille en la gardant dans votre main. Ce que ça m'excite.

— Tiens, moi aussi.

— Oh, que vous me faites plaisir !

Dans un souffle elle répondit :

— Toi aussi, tu me fais plaisir.

Àce tutoiement il n'y tint plus, se jeta sur le sol, glissa la tête sous les jupes, arriva promptement au conin qu'il baisa, et elle l'arrêta alors en disant :

— Tu as embrassé, je n'avais pas juré que je refuserais le baiser là, viens, viens, mène-moi vite chez la sœur Izaline, je veux la voir.

Elle s'esquiva très adroitement, il se soumit, et comme ils grimpaient l'escalier, il lui dit :

— Ah, si elle voulait me recevoir avec toi !

— Elle le peut ?

— Rien ne s'y oppose.

— Essaie, moi je ne dirai rien.

Ils étaient à l'entrée de la galerie, elle ne sourcilla pas quand il voulut lui toucher le cul avant de frapper à la porte, elle se laissa faire, il envoya une grosse caresse, elle heurta à la porte, il se releva.

tome 1 · 15

Le silence répondit au coup frappé par Raymonde ; Maillouchet lui dit tout bas :

— Il y a un signal, Izaline n'aime pas qu'on la dérange mal à propos, je ne puis la trahir sans sa permission, éloigne-toi de quelques pas.

— Devant moi tu peux donner le signal.

— Elle ne m'a pas autorisé.

Elle pressa sur son bras, d'elle-même porta la main à sa culotte sur sa queue.

— Tu le peux, te dis-je, fais-le.

Il bandait ferme, et cette jeune virginité, qu'il sentait à sa portée, ravivait tous ses instincts de brute ; il se modérait à grand'peine par l'image des plaisirs qu'il espérait, si Izaline consentait à ce qu'il se joignît à la réunion avec sa petite amie. Oui, mais Izaline était autoritaire, et à certaines heures, rien ne la faisait plier dans ses idées. Si elle refusait le trio, il perdrait cette occasion unique de dépuceler une vierge qu'il jugeait un morceau de roi.

— Reviens à l'escalier, murmura-t-il.

Elle n'hésita pas et l'accompagna jusque près d'une fenêtre.

— Si nous nous placions comme eux là-bas, proposa-t-il, comme eux là-bas, veux-tu ?

Elle s'éloigna sur le champ et répondit :

— Tu es fou. Maintenant je veux Izaline, et plus tu me rappellerais le tableau de là-bas, et plus je le voudrais ; s'il ne te convient pas de céder pour le signal, je trouverai bien moyen qu'elle m'entende, et elle m'ouvrira.

— Encore une caresse dessous.

— Non, tu m'effraies trop en ce moment.

Elle courut vers la galerie, comprenant d'instinct le danger qui planait sur sa tête, il s'élança, mais la porte d'Izaline s'ouvrait, celle-ci apparaissait et demandait :

— Qu'y a-t-il ?

Raymonde était déjà dans ses bras.

— Izaline, Izaline, c'est moi.

— Toi, toi, ma petite Raymonde, toi, je te croyais hors du couvent, toi ici, par quel miracle, raconte vite.

Elle vit Maillouchet debout, tout penaud.

— Et toi, mon ami, pourquoi n'as-tu pas fait le signal, puisque tu me la menais ?

— Il allait le faire, intervint Raymonde, lorsque je lui ai demandé une explication.

— Entre, ma chérie, nous causerons du passé.

— Et nous le revivrons, murmura Raymonde.

Elles pénétrèrent dans la chambre, Izaline s'apprêtait à refermer la porte, lorsque ses yeux rencontrèrent les regards suppliants de Maillouchet. Elle lui fit signe de suivre et dit :

— Tu ne nous gêneras pas dans nos douces confidences, mon petit chien, viens donc.

Par une impulsion inconsciente, Raymonde qui tenait une de ses mains, la porta à ses lèvres et l'embrassa.

— Bon, dit Izaline, cela est ton consentement, seriez-vous d'accord, petits amours ?

— Je la connais de ce soir, Izaline, dit Maillouchet, et la sœur Suzanne en m'ordonnant de te la mener, m'a recommandé : respect sur tout le chemin. Cela a été dur en la circonstance.

Izaline le prit par le cou, l'embrassa et lui dit :

— Tu as un cœur d'or sous ta primitive nature, mon ami aimé, et voilà pourquoi, t'appréciant, je sais le mérite que tu as à avoir rempli ta mission. Lis pendant quelques instants ce livre que j'étudiais, nous avons une lacune de dix mois à combler avec ma petite Raymonde.

S'empressant d'accéder à ce désir, Maillouchet ainsi invité à la fête qui se préparait, s'assit sur le fauteuil qu'occupait Izaline devant sa table, et fixa ses regards sur le livre qu'elle lui désignait. Il contempla une gravure représentant une superbe femme nue, avec sur les épaules, largement déployé, un riche manteau de velours rouge, révélée par l'exergue au-dessous : La Cardinale Amazonienne Germaine, Règne de Régina. Il fut captivé par la lecture.

Izaline et Raymonde, debout, face à face, les mains dans les mains, se dévoraient des yeux, se souriant, aspirant leur souffle, la sœur murmura :

— Viens sur ce sopha me raconter ta vie, ma mignonne, ma mignotte.

tome 1 · 16

Ah, quel enchantement pour Izaline à ce récit de l'enfant, se transformant en jeune fille instruite, sur la promesse de lui être rendue ; quelle délectable impression dans son âme à ce souvenir de ses premières débauches lesbiennes sous le charme de sa jeune élève ; quelle enivrante extase dans ses sens à cette espé-

rance d'une véritable amoureuse, éprise de ses attraits et ne voyant que par sa passion.

De son côté, elle avait maintes fois pensé à cette mignotte de l'étude qu'elle dirigea, en châtiment de sa chute à ses débuts aux Bleuets. Elle ne faillit pas à la doctrine du couvent qui voulait les plaisirs de tous avant les plaisirs de l'individualité. Elle fut accessible aux prières et aux sollicitations charnelles, elle pria et sollicita elle-même, courut l'orgie avec les frères, risqua les folles équipées avec les alliés de la Communauté, mais se créa une nature caractérisée, lutta avec les autorités de l'Ordre pour ne pas condescendre à des effacements personnels qu'elle jugeait inutiles, encourut la disgrâce, vécut une ère de punitions, aima la retraite où elle étudia cette haute question de la volupté civilisatrice du monde, s'intéressa à Maillouchet, aida à son perfectionnement, devina aussi son amour pour l'abbesse, sut s'attirer ses désirs sexuels par son jeu habile à devancer ses secrètes tentations.

Raymonde et Izaline ne se lassaient pas de s'admirer et de s'embrasser tout en causant. L'ancienne maîtresse d'étude et l'ancienne élève se retrouvaient en pleine émotion sentimentale et physique, se vantaient leur beauté développée pendant leur séparation, quoique le costume monacal de la sœur ne révélât encore rien de ces charmes qui enchantèrent l'enfant. Elles oubliaient peu à peu la présence de Maillouchet. Plongées dans une demi-obscurité par l'abat-jour de la lampe, par l'ombre même du garçon qui s'allongeait sur elles, petit à petit elles s'enlacèrent, la tête près de la tête, et enfin la main de Raymonde froissa la robe de la sœur novice, qui comprit l'éveil de la sexualité, et dit dans l'oreille de la fillette :

— Va, ma chérie, revoir ce que tu aimais et juger combien ça t'aime.

Raymonde plia sur les genoux, avec dévotion ramena les jupes d'Izaline sur les jambes, lui écarta les cuisses, et accroupie devant le conin, devant les poils, murmura :

— Mon âme était restée là, je l'y retrouve.

Une longue et lente sucée coula sur les lèvres du conin, la bouche de la fillette se fondit dans la chaleur féminine de son amie, Izaline lui jeta les jambes autour du cou et demanda :

— Est-ce bien moi, ma minette ?

— C'est bien toi, mon adorée maîtresse, toi dans ta beauté parfaite, dans ton parfum, dans ton exquise tendresse !

Maillouchet ôta les yeux du livre, tourna la tête vers le couple, et vit Raymonde dévorant Izaline de minettes.

Il n'osait remuer ; Izaline lui fit signe de se dévêtir, et il ne fut pas long à lui obéir.

Raymonde se mourait sous l'extase des caresses avec lesquelles elle encensait cette bien-aimée, dont elle rêva durant ses mois d'étude. À ses lèvres s'abandonnaient ces chairs satinées dont elle conserva la si affolante vision. Elle ne cessait de lécher, de sucer ce conin, frais bijou qui mollement bâillait à ses ardeurs, s'humidifiait ; elle appuyait son visage sur les jambes, remontait vers le nombril, redescendait sous les cuisses pour se délecter de la vue des rondeurs des fesses et leur adresser de chauds baisers. Sa pénétrante tendresse alanguissait Izaline comme dans le passé, la sœur se prêtait de toute son âme à la fantaisie de sa petite

amie, avançait le corps en avant pour bien enfouir entre ses cuisses cette tête qui se collait sur ses parties secrètes, renversait le buste en arrière, les yeux dans le vague, se reportant par instants sur Maillouchet, tout nu, sa blouse, son seul vêtement, déjà ôtée.

L'adolescence du jeune garçon s'accusait fine et correcte, ne trahissant en rien l'enfant trouvé qu'il fût, rappelant même peut-être une origine aristocratique, brisée par des parents inhumains ; il avait la peau blanche, il se soignait depuis qu'on l'avait retiré du clan ordinaire des pupilles ; plutôt maigre que gras, il était d'une bonne virilité, la queue moyenne, très droite, très en érection, devant le tableau qui se déroulait sous ses regards.

Izaline l'appela près d'elle, il s'assit à son côté, en prenant bien garde de ne pas déranger la fillette, qui, du reste, ne s'occupait uniquement que de son plaisir personnel, s'absorbant dans son adoration.

Il enlaça Izaline qui se pencha vers lui, tendit la bouche sur laquelle il posa ses lèvres avec un long tressaillement, et elle lui dit :

— Ne te retiens pas, chéri, déshabille-moi, pelote-moi, mais c'est elle que tu baiseras, je ne veux pas qu'elle me quitte pucelle, ainsi elle sera forcée de nous rester au couvent.

Maillouchet se hâta de dégrafer le corsage de la jeune sœur, s'empara des seins, les suça, et, caressée par le haut, caressée par le bas, Izaline s'affolant sous la sensualité, lança les jambes pardessus Raymonde, qui, apercevant le cul dans toute sa majestueuse rotondité, s'y jeta dessus et le dévora d'ardentes lippées.

D'un preste mouvement, Izaline vira sur le ventre, présenta les fesses à sa jeune amoureuse, et, la tête sur les cuisses de Maillouchet, elle le suça avec passion.

Il n'osait remuer, le pauvre garçon, de peur de troubler les extases de l'une et de l'autre, il mourait du désir de la possession.

Izaline le devina, se recula, dégagea avec peine Raymonde de dessous sa robe, la fit se dresser, la soutint dans ses bras, car, toute chavirée sous la sensation des caresses qu'elle prodiguait, elle tremblait sur les jambes, la baisa sur les yeux, sur la bouche, et lui montrant Maillouchet, murmura :

— Tu le récompenseras d'avoir été ton guide.

En le voyant nu, elle rougit, mais répondit :

— Je ferai tout ce que tu voudras.

Déjà la main d'Izaline la dévêtissait et la dévoilait peu à peu, petite perfection enfantine par les petites proportions harmonisées des seins pointant mignonnement, des hanches rondelettes, des jambes bien dessinées, jeune fille prête à se transformer en femme par les poils ornant le bas-ventre, par la blancheur des chairs, annonçant la maturité précoce du fruit.

D'un long regard, Izaline l'embrassa dans toute sa structure, lui passa la main sur tout le corps et dit :

— Ah, ma Raymonde, tu es fille, tu seras femme, tu es digne de l'amour voluptueux poursuivi derrière ces murs.

Raymonde à son tour s'accrochait à la jolie sœur et achevait de la déshabiller. Les trois amants se trouvèrent nus et il y eut une longue frénésie de regards, de baisers rapides lancés et échangés,

de pelotages, habituant la fillette à l'approche du mâle, enflammant Izaline de lascivités, désireuse qu'elle était de s'associer à la félicité de l'acte final du dépucelage.

Cet acte, on ne pouvait l'attarder indéfiniment ; la queue de Maillouchet, toutes les fois qu'elle frôlait le con ou le cul d'une des deux femmes, supportait de plus en plus difficilement qu'on la repoussât. Elle agissait sur tout le corps mâle ; les bras et les jambes se durcissaient pour s'imposer aux lenteurs féminines qui s'amusaient encore à des suçons et à des baisers ; par deux fois, Izaline s'affolant elle-même, à demi-enconnée, avait failli tomber dans les soubresauts de la possession, elle entraîna Raymonde vers son lit, elles y grimpèrent, et plaça la queue de Maillouchet entre les cuisses de la fillette en disant à celle-ci :

— Mon adorée mignonne, laisse-le faire, je suis près de toi, ma tête près de la vôtre, mes lèvres à votre service pour vous donner énergie et force.

En était-il bien besoin !

Raymonde avait les nerfs vibrants sous la volupté, les chairs en feu par les excitations sensuelles de cette soirée bénie, elle ouvrait les cuisses, répondait du ventre à l'attaque du mâle, et son dépucelage ne coûta pas plus de tourment que celui de Marthe par Antioche.

Ah, le doux égarement que tous les trois savourèrent dans un tendre repos, après toilette faite, repos de quelques minutes, avant que Maillouchet ne se retirât ! Les deux amantes entendaient se consacrer toute la nuit, puisque aucun ordre n'était donné à ce sujet, et s'en remettaient à Maillouchet du soin de les prévenir des événements.

Celui-ci avait appris à Izaline l'absence de l'abbesse, au moment des ablutions, et lui avait communiqué les craintes de Suzanne et d'Eulalie.

Un fait avait frappé Izaline : l'abbesse ordonnant de lui amener ce soir même Raymonde, ne laissait pas d'ordres subséquents à son sujet à son mandataire.

Raymonde, renseignée sur le caprice qui saluait les débuts de son ancienne camarade, s'écria :

— Marthe aussi dans le couvent, ah, quelle drôle de chose !

Ce manque d'indications pour Raymonde, éveilla enfin les soupçons de Maillouchet, qui quitta ses deux maîtresses pour voir si le calme régnait dans le couvent et s'il pouvait surprendre quelque nouvelle.

tome 1 · 17

Les pupilles de l'abbesse étaient installés dans un local du rez-de-chaussée, dépendant de la partie du couvent laissée à la disposition de cette haute autorité, de façon à lui servir sur le champ un service d'honneur pour certaines cérémonies.

Ils couchaient en dortoir sous la surveillance de Maillouchet, et à côté du dortoir se trouvait le réfectoire où ils prenaient leurs repas, y passant les trois quarts de leur temps à jouer aux cartes, à boire, avec faculté de se promener dans un enclos, séparant officiellement les bâtiments des sœurs de ceux des frères. On leur avait aussi aménagé dans cet enclos, un kiosque, où ils pouvaient

continuer leurs parties et fumer. De demi-heure en demi-heure, une sœur venait constater ce qu'ils faisaient, d'une manière assez discrète, se montrant juste suffisamment pour déterminer, chez ceux que le besoin de la femme commençait à émoustiller, le désir de lui parler. Alors elle répondait soit seule, soit en appelant un renfort féminin, et sonnait une cloche prévenant les frères de se tenir prêts à envoyer du secours en cas de danger.

Lancés dans le couvent, comme ce soir, la luxure les apaisait vite, et ils étaient en général les premiers à se retirer et à se coucher, sauf quelques exceptions.

Traversant les galeries et les salles, Maillouchet ne remarqua rien de suspect ramassa quelques jupes de surah abandonnées par des femmes trop en rut, pour les déposer sur des meubles où, au matin, on les enlèverait, se remémora la scène de baisage en repassant dans la pièce qu'il parcourut avec Raymonde, et ce ne fut que peu avant d'arriver aux appartements de l'abbesse, qu'il entendit des voix fredonner des chansons dans un salon de conférences.

Les portes étaient ouvertes, les tentures soulevées, il eut le loisir d'apercevoir deux femmes nues et quatre pupilles, assis à une table au milieu, mangeant et buvant, chantant et batifolant.

Chacune des femmes, installée entre deux garçons, les cajolait, les excitait successivement, les bourrait de chatteries et les enivrait de lascivités.

Il reconnut les pupilles, pour être parmi les robustes, de ceux qui atteignaient les seize ans. Leur conversation lui fit oublier les informations sur l'abbesse qu'il comptait recueillir cette nuit

même, et, caché derrière un rideau, il assista à une partie des débauches qui se vivaient dans ce coin du couvent.

Les deux femmes possédaient une splendeur d'épaules et de reins à attiser la flamme des plus récalcitrants. Hardies et folles bacchantes, elles jouissaient d'une haute réputation d'amoureuses intrépides. Les sœurs Georgette et Bianca, qui s'amusaient avec les pupilles, ne doutaient pas de leurs moyens de séduction, et pour s'être arrêtées à cette petite fête, il fallait qu'elles se fussent jetées quelque défi extravagant.

Quel défi, sinon celui d'esquinter ces jeunes audacieux, à qui y parviendrait le plus vite. Maillouchet le comprit et frissonna.

Georgette, celle qui lui tournait le dos, avait attrapé par le cou son voisin de gauche, l'entourant des blanches rondeurs de son bras dodu, l'attirait vers sa gorge, et la pointe de ses seins humectée de crème, les lui présentait à sucer, tout en lui patouillant la queue et murmurant :

— Elle gonfle encore ta quiquine, mon petit chéri, et c'est toi qui l'emportera sur le miché de Bianca ; il ne l'a chichitée que trois fois, tu monteras à quatre et je serai bien cochonne ; je te larderai les couilles avec ma languette et il poussera du jus, toujours du jus. Que veux-tu, mon chienchien, que veux-tu, toi ?

Elle se tourna vers son voisin de droite qui, profitant de ce qu'elle se penchait vers son voisin de gauche, apercevant la cambrure des fesses, s'approcha et y colla la bouche dessus. Elle continua :

— Tu veux t'inscrire sur le compte, petit cochon, mais tu n'as plus de queue, tu l'as essoufflée dès le premier coup, et tu n'au-

rais pas grand mérite, après t'être reposé, de disputer à Ribourdin. Tiens, tiens, il a tellement liché la crème sur mes nénés, qu'il bande et qu'il va me le foutre.

— Tu ne gagneras pas, cria Bianca se levant et soulevant dans ses bras son voisin de droite, plus petit qu'elle, mais d'une malice de singe, et qui, depuis un moment assis sur ses genoux, se faisait sucer le bout des doigts qu'il trempait dans un verre de vin, après s'en être touché le bout de la queue. Tu ne gagneras pas, Aldour bande davantage et va me piquer. Où veux-tu le mettre, cochon d'amour, dans le cul ou dans le con ?

Aldour, continuant à se faire sucer les doigts par la sœur, très séduisante, lui dit :

— Tu es une rude salope tout de même, mais tu sais faire bander et jouir, et tes trous savent ce qu'ils veulent ! Quel chameau tu ferais hors de ce couvent, tu me donnerais de l'argent et je serais ton maque ; ouvre ta boîte, mes doigts ne sentent pas assez tes bécots et tes dents ! Oui, oui, allons-y, je puis encore. Oh, cette gueule de Tappasse, il commence à concurrencer le père Noé.

Combat de poupées, où les deux pupilles, asticotés l'un dans les bras de Georgette, l'autre dans ceux de Bianca, les grimpèrent avec des cassements de reins, des efforts fébriles, pour ne pas se maintenir dans le con qui les narguait, pour ne pas éjaculer, mais pour être quand même proclamés arrivant ex-æquo dans la lutte à qui baiserait le plus.

Vautrée sous les cuisses de Ribourdin, Georgette tenant sa promesse, lardait la langue dans les couilles, les soulevait, revenait à la queue, arrachait de petits cris au garçonnet, à qui elle lé-

cha ensuite toute l'arête de l'épine dorsale, le cul, lui secouant la queue de la main, la faisant se redurcir, elle murmura :

— Ça vient, ça vient encore, chéri, tu enfourneras une cinquième fois et tu auras la couronne des bons fouteurs. Je t'amènerai dans ma chambre, dans mon lit, pour que tu dormes dans mes bras, ton cigare dans ma blague.

— Tu te laisserais battre, petit Aldour ! s'écria Bianca, petit amour, tu n'inventes plus rien, je ne sais pas moi ! Eh, Tappasse, tu bandes, prends la suite.

— Ce n'est pas de jeu, répliqua Georgette, de nouveau à demi-enconnée par Ribourdin, il a lâché pied comme Hilaire, il ne peut plus concourir. Qu'il baise pour la gloire, c'est différent, mais pas pour la victoire.

— La victoire, la victoire, qui sait où elle est à cette heure-ci dans le couvent !

— Pour sûr, pas chez l'abbesse, puisqu'elle est partie.

— Qui te le dit ! Elle se cache derrière la petite Marthe pour juger comment marchera la gamine lorsqu'elle sera son Mossieu.

— Tu le crois, Bianca ; moi, on m'a ressassé une histoire.

— Raconte, Georgette.

— Pas de farce, ma belle, ce serait pour donner le temps à ton Aldour de reprendre haleine. Ce singe, malgré son nez dans ton cul, n'arrivera pas. Ribourdin sort pour la cinquième fois de ma frange.

— Je veux baiser, dit Aldour, quittant le cul de Bianca et entendant disputer la palme de baiseur à son camarade.

— Baise, répondit Bianca, patouille, si Ribourdin a le prix, la fête n'est pas finie et on continuera à rigoler. Qui boit à ma bouche !

— Moi ! cria Tappasse.

— Moi, à ton cul, dit Aldour, dans quelques secondes.

— Quand tu voudras, mon mignon, cette garce de Georgette, elle prend encore ses deux peloteurs sur ses genoux !

— Je les mènerai tous les deux dans mon lit, ils l'auront mérité.

— Je mènerai les miens.

— Ils dormiront mieux que l'abbesse.

— Qu'est-ce que tu sais sur l'abbesse ?

— On peut bien le conter. On m'a dit qu'il y avait eu une querelle terrible avec un frère, au sujet de Marthe, et que le frère a fichu une telle raclée à l'abbesse qu'elle en est malade.

— C'est abominable de raconter ces choses ! Si c'était vrai, on n'aurait pas accordé cette nuit, l'amour aux hommes.

— Ma belle, n'en parlons plus ; Antioche en sait long là-dessus… et un pupille qui m'a roulée, comme je courais chez les frères.

Une crise de désirs, plutôt nerveux, s'empara de nouveau des garçonnets, et sur le tapis les chairs se convulsèrent en contor-

sions érotiques, les deux femmes s'entendant à qui mieux mieux pour provoquer des élans de virilité chez leurs pauvres comparses.

tome 1 · 18

Comme si le Destin eût voulu fournir à Maillouchet une indication, il aperçut descendant l'escalier de l'abbesse, non loin duquel il se trouvait, le frère Antioche, dont on venait de prononcer le nom, et la sœur Espérandie, paraissant lui faire les honneurs du lieu.

D'instinct, il se dissimula dans l'ombre, et passant derrière des draperies, parvint jusqu'au couple arrêté au bas de l'escalier, pour échanger un dernier adieu. Il entendit ces quelques paroles :

— De la prudence, Antioche, le vin est tiré, j'accepte de le boire en ta compagnie. Marthe garantira notre salut.

— Demain les obscurités seront éclaircies, les frères se rangeront à tes côtés, qui sait, qui sait !

— Chut ! Apporte des nouvelles demain à trois heures dans ma chambre.

— Je te les apporterai.

Leurs bouches se réunirent et ils se séparèrent, le moine pour retourner dans le bâtiment des frères, la sœur pour remonter dans l'appartement de l'abbesse.

Maillouchet eut la tentation de s'élancer à la suite d'Antioche ; il pensa qu'il se retirait pour se coucher, il prit le parti de faire de même pour réfléchir à ce qui se passait.

Il commit là une sottise ; s'il avait suivi Antioche, il aurait su ce qu'il importait tant de savoir.

Antioche avait laissé Marthe dîner en tête-à-tête avec Espérandie, il voulait se ressaisir. L'événement qu'il venait d'aider à s'accomplir, il ne s'illusionnait pas, l'exposait à toutes sortes de dangers, de représailles.

S'emparer de l'abbesse des Bleuets, la séquestrer, c'était comme si on décapitait l'institution.

La chose eût été à refaire qu'elle ne se fût pas exécutée.

L'exaltation sensuelle calmée par la possession, la colère dissipée par les diverses mesures adoptées pour assurer sa sécurité du présent, il fallait agir en continuation de l'acte violent perpétré, et, l'abbesse étant sa prisonnière, songer à la garder jusqu'à ce qu'elle cédât pour pardonner, avec garantie que rien ne transpirerait de l'attentat dont elle fut victime. Connaissant l'abbesse, il se rendait compte de la difficulté de sa tâche.

Pour les premiers ennuis, il devait se préoccuper de sa nourriture, et pour se procurer cette nourriture, de même qu'il tenait la complicité de Victor-Étienne, il y avait à acquérir celle du frère, chef des cuisines des moines.

Il inventa pour ce soir-là une histoire qui fut très bien reçue, grâce à sa qualité de directeur de Couvent mâle, obtint un bon panier de provisions et redescendit dans les caves pour le porter

à l'abbesse, quoique il lui eut dit qu'il ne la verrait que le lendemain.

Il allait se retrouver en sa présence, et malgré que la femme fut jeune, jolie, amoureuse et voluptueuse, il éprouva de l'appréhension en ouvrant la porte de la loge.

Joséphа, très calme, assise sur un fauteuil près d'une table, la tête sur un coude, méditait. Elle ne fit pas un mouvement quand il apparut, plissa les lèvres avec dédain quand, ayant refermé la porte, il posa dans un coin le panier.

— Me pardonnes-tu, Joséphа ? demanda-t-il.

— Jamais.

— Tu es en mon pouvoir.

— En celui de Dieu. L'abbesse des Bleuets est maîtresse d'âme et de corps de toutes les sœurs de la Communauté, voilà pour les sœurs. L'abbesse des Bleuets est souveraine des biens et des personnes des frères de l'Ordre, voilà pour les frères. En portant la main sur moi, tu as porté atteinte au contrat qui lie les frères et les sœurs en moi ; demain, dans un mois, dans un an, je déclarerai l'Ordre en suspens, en appellerai au légat du pape, et il en sortira la dispersion d'abord, ensuite la reconstitution de ma maison.

— Tu ne feras pas cela, Joséphа !

— À moins que cette loge ne devienne mon tombeau, j'exécuterai ma volonté.

— Tu écoutes ton irritation, alors qu'il serait si facile, en recourant à l'indulgence, de remettre les choses en leur état !

— Remettre les choses en leur état, homme égoïste ! Rendras-tu à Marthe la virginité que tu as volée, elle dont la personne t'était interdite de par mon choix de souveraine, de souveraine aux pieds de qui tu as juré abnégation de toute volonté individuelle ? Effaceras-tu l'outrage fait à ma personne par ta violence ? Répareras-tu le mal que ta rébellion va occasionner à la Communauté par les actes que tu es obligé de commettre ? Tu es entré dans l'erreur. Quand on ne respecte pas la hiérarchie, sauvegarde des intérêts généraux d'une collectivité, on livre cette collectivité au chaos et à l'anarchie. La volupté devient maudite et fatale en s'exerçant par toi et ceux et celles qui s'engageront dans ta voie.

Elle s'était dressée, et debout, lui montrait la porte.

Il s'inclina et désignant le panier, dit :

— Je veillerai sur ta vie matérielle puisque je ne puis rien pour ta vie morale.

— Faiblesse d'homme, tu te briseras contre le regard de la femme.

tome 1 · 19

De cette première entrevue, Antioche sortit de nouveau l'âme irritée et avec la résolution de broyer cet entêtement féminin, qu'il ne voulait pas analyser. Puis, il songea à mettre quelques-uns de ses moines dans ses intérêts, et comme il avait des amitiés sérieuses, il lui fut aisé de réunir un parti de mécontents d'une quinzaine de frères, auxquels il vanta sa grande influence sur

Marthe, dont il userait durant l'absence de l'abbesse, pour la satisfaction des fiévreuses joies des bons mâles.

Il n'avouait pas encore la séquestration de Josépha, il se réservait pour le jour où, dominant les frères et les sœurs par les folles ivresses qu'il décrèterait, il aurait tellement limé le souvenir de l'abbesse, qu'elle semblerait une étrangère dans l'Ordre.

La visite des sœurs aux frères qui s'annonçait en ce moment, appuya ses paroles auprès des moines qu'il embauchait, il jouissait déjà d'une certaine notoriété, par cela qu'il occupait pour la seconde fois la charge de directeur, ses amis l'exultèrent, on lui fit escorte jusqu'à la galerie de séparation, lorsqu'il s'éloigna pour rejoindre Marthe et Espérandie.

Leur repas terminé, celles-ci avaient communiqué au personnel de l'abbesse leurs instructions pour la nuit, accordant des permissions à peu près générales pour prendre part à l'orgie sexuelle, et se retrouvant enfin seules, purent causer à leur aise en attendant le retour d'Antioche.

Espérandie avait accepté avec joie la nuit à trois, pressentant qu'il y avait plus qu'une absence de l'abbesse dans ce qui se passait ; elle guettait avec impatience ce moment de solitude pour amener Marthe aux confidences.

Assises près l'une de l'autre sur un sopha, elle l'enlaça, lui becqueta l'oreille et l'attaqua habilement.

— Ma jolie mignonne, l'abbesse te voulait pour elle seule ; elle se disposait à te conférer par un titre peu banal une certaine autorité sur l'Ordre, comment se fait-il qu'elle soit ainsi partie sans laisser la lettre qui mentionne ses volontés ?

— Elle l'a laissée, Antioche la garde.

— Vraiment ! Il me la soumettra dans ce cas ; j'en ai besoin pour n'être pas en désaccord avec les ordonnances formelles qui nous régissent. J'ai eu confiance en toi, je t'aimais déjà, et j'ai été bien heureuse de ton appel.

Minaudant, penchant la tête sur la poitrine de la fillette, la magnétisant de ses œillades, Espérandie l'enveloppait de la chaleur de son corps, attisait le désir qu'elle sentait poindre dans l'âme de l'hermaphrodite, et le provoquait par les savantes invites des gestes câlins.

Marthe qui soupirait et approchait les lèvres pour baiser les yeux, les oreilles, la bouche d'Espérandie, profitait de l'abandon de son buste contre le sien pour la peloter d'abord par-dessus la robe, ensuite par-dessous.

— Tu m'aimais, Espérandie, moi aussi ! Je t'ai embrassé les cuisses, permets que maintenant je te caresse à ma faim.

— Ne nous pressons pas, ma chérie, patientons pour qu'Antioche nous serve selon nos désirs, et causons en tendres amies, ne le veux-tu pas, dis ?

— Si, si, je suis ton amie, mais je veux te toucher, te voir.

— Me toucher, me voir, oh, l'enflammée amoureuse, et comme Josépha doit t'aimer si tu es ainsi avec elle !

— Oui, Josépha m'aime, mais elle aime surtout mon petit bout de chair.

— Le petit bout de chair d'homme que tu as, voyons-le.

— Tiens, regarde, je ne suis pas méchante, je ne refuse pas de me montrer ! Tu es une vilaine amie.

— Petit, petit bout, tu serais bien gentil si tu me contais tous tes secrets, et je ne refuserais pas alors de tout te montrer, de tout te laisser toucher.

— Mes secrets, Espérandie, je n'en ai pas.

Lentement la sœur suçota l'hermaphrodisme, pelotant Marthe, et répondit :

— Si c'était à moi comme cela est à l'abbesse, je ne m'en irais pas en voyage, et je ne m'absenterais pas le jour où j'aurais promis grande ivresse et grand triomphe. Elle ne t'aime pas comme je t'aime, Josépha !

— Tu m'aimes, bien vrai, Espérandie ?

— Ne le sens-tu donc pas, ma mignonne ?

— Laisse-moi, laisse-moi te faire.

— Quoi, me faire ? Que veux tu me faire ?

— Te lécher entre les cuisses, embrasser tes fesses, puis, puis, te toucher avec ça, tu verras comme ça te rendra heureuse !

— L'abbesse ne te défend pas de le faire avec les autres ?

— Si, si, mais l'abbesse n'est pas là.

— Où est-elle ?

— Je ne sais pas.

— Comment tu ne sais pas ?

Marthe, toute saisie de la faute qu'elle venait de commettre, demeurait interdite. Espérandie se troussa, et avec des mouvements précipités et adroits de femme en délire, attira la tête de Marthe sur ses cuisses, lui dirigea la bouche sur son conin, plaça un doigt entre les lèvres de la fillette et celles du joyau et dit :

— Lèche, lèche, ma chérie, là où j'ai le doigt, vite, vite, fais-moi minettes, et jouissons, je sais que tu es très ardente, j'ai causé de toi avec ton ancienne amie, Izaline, tu t'en souviens bien ?

— Oh oui ! je l'ai aperçue de loin. L'abbesse me défendait de la voir, de lui parler ! Ton petit trou il frétille sous ma langue.

— Il frétille de bonheur ! L'abbesse est égoïste, elle te veut pour elle seule ! Tu t'amuserais bien davantage si tu pouvais courir avec nous toutes.

— L'abbesse se fâcherait.

Espérandie avait appuyé les talons sur le divan, près de ses fesses, et Marthe avait bien en face toutes les parties sexuelles, qu'elle brûlait de minettes et de pelotages.

Le plaisir s'accentuait, Espérandie y prenait goût, et, léchée par devant, elle soulevait tout d'un coup une de ses jambes, bien haut, découvrait la raie de ses fesses et murmurait :

— Envoie vite un coup de langue par là pour que ça ne soit pas jaloux.

Marthe rampait de la tête sous les chairs, glissait sous les rotondités, agrippait le cul, lançait la langue et les mains, et Espé-

randie se trémoussait sur les reins, écrasait de ses fesses le visage de sa petite amie, au risque de l'abîmer, la jouissance amenant la douce rosée.

Elle s'étendit sur le sopha, l'appela sur elle, posa l'hermaphrodisme à la porte du conin, et dit, cette fois avec une autorité très nette :

— Ma Marthe, je sais la vérité. Tu as joui avec Antioche, qui t'a dépucelée ; l'abbesse vous a surpris et vous vous êtes débarrassés de l'abbesse.

— Tu le sais ? s'écria Marthe, la bouche dans celle de l'astucieuse sœur.

Espérandie observa un court silence, pendant lequel elle chatouilla la fillette, tout en l'abreuvant de tendres caresses, de lascifs attouchements, lui grattouillant le cul d'un doigt expert, la pressa sur son ventre pour qu'elle exécutât un simulacre de possession, sinon plus, et dans un murmure, reprit :

— Antioche l'a emportée ?

— Oui.

— Il la garde prisonnière ?

— Oui.

— Eh bien, cela me fait beaucoup de plaisir !

— Tu m'aimes donc ?

— Plus qu'elle ne t'aime, et cette histoire me venge d'une injustice qu'elle me fit.

— Tu l'aimais ?

— Nous nous aimons toutes aux Bleuets, mais, mais, la volonté de l'abbesse est sur toutes. Tu as bien agi en ne pas me mentant, je saurai mieux ce qu'il conviendra de décider. Nous l'examinerons avec Antioche.

Elles ne suspendaient pas leurs ébats, il fallait reprendre des forces pour le retour du frère ; Bottelionne servait des liqueurs, Espérandie lui dit :

— Tu ne prendras pas de congé, ma fille, je suis au courant de ce qui s'est passé, tu nous protégera contre les indiscrétions, comprends-tu ?

— Je resterai près de vous comme un chien fidèle.

— Tu seras fille de sérail, ne t'en plains pas.

Espérandie acceptant la situation, Antioche, sur le moment déconcerté, lorsque Marthe lui apprit qu'elle n'ignorait rien de l'enlèvement, ne dissimula pas sa joie de cette précieuse recrue.

Espérandie pouvait certifier détenir la lettre d'instructions de l'abbesse, et de plus, pour des raisons spéciales, refuser de la communiquer.

Dans son ravissement, il la saisit à bras-le-corps, l'embrassa fortement et dit :

— Nous jouons gros jeu, Espérandie, nous sommes unis jusqu'à la défaite.

— Défaite pour toi sans mon concours, victoire avec mon aide. Je connais les règlements dans leurs plus mystérieux alinéas, je

puis te guider. Retiens ceci l'abbesse s'absentant un mois durant, sans donner signe de vie, malgré ses instructions laissées, est déclarée le trente-deuxième jour suivant son départ, en suspension, avec déchéance au trente-cinquième, qu'elle reparaisse ou non, qu'elle justifie ou non son absence. Elle ne peut rester dehors qu'avec l'autorisation ecclésiastique, et ce n'est pas le cas.

— L'abbesse Josépha n'est plus l'abbesse.

— Cela irait si loin ? s'écria Marthe.

— Ma petite, dit Antioche, je suis allé la revoir après vous avoir quittées ; si Josépha sort de sa prison, elle ne t'épargnera pas plus toi que nous, et notre intérêt nous commande de nous entendre comme les cinq doigts de la main.

— Marthe le saisira. Et d'ailleurs, à partir de demain, elle fera toutes ses volontés dans le couvent ; quand elle jugera de son pouvoir, elle n'y renoncera plus.

— Vous ne lui ferez pas de mal ?

— Ne t'en occupe pas et ne crains rien.

tome 1 · 21

La violence qui se déchaînait dans le couvent des Bleuets, loin de calmer les appétits de la chair chez ceux qui la suscitaient, les exaspéra au contraire.

Antioche avait Marthe et Espérandie pour cette nuit, il y joignit Bottelionne, dont la forte charpente charnelle s'harmonisa à

merveille à la gracilité mi-masculine de Marthe, à l'élégance fine et aristocratique d'Espérandie.

Oublier une telle nuit, Marthe le déclarait impossible.

Elle aimait la femme comme elle croyait aimer l'homme, et avec des partenaires comme Espérandie et Bottelionne, elle ne manqua pas d'attraits féminins à encenser.

Antioche la posséda une seule fois, et possédée par lui, elle s'amusa, tandis qu'il la tenait enconnée dans ses bras, à le souffleter de petites gifles en murmurant :

— Le chien, le chien, il empale les cuisses de la pauvre Marthe.

Les bruits des combats amoureux qui se livraient dans le couvent, ne parvenaient pas jusqu'à la chambre de l'abbesse Josépha, où s'accomplissait cette douce orgie.

Marthe et Espérandie se roulèrent sur le tapis, Bottelionne étendue sur le lit de sa maîtresse, se délectait de la vue de leurs exploits, sans négliger pour cela de courir s'y associer à son idée. Puis, de nouveau réinstallée, elle s'offrait aux deux femmes et au moine, qui se succédaient dans les délices de ses charmes, s'y vautrant parfois dessus tous les trois à la fois ; elle organisait alors des postures où chacun trouvait son compte.

— Un coq pour trois poules, s'exclamait-elle, ne le tuons pas.

— Il y a un demi-coq, ripostait Marthe.

— Un demi-coq qui vaudrait deux poules s'il y avait d'autres cavaliers, ajoutait Espérandie.

Mais si des pupilles pouvaient aller jusqu'à cinq fois dans le con d'une femme, Antioche, avec trois femmes, ne pouvait faire moins que de se surpasser. Il avait la bonne fortune de posséder un de ces organismes qui dépensent peu à la secousse et reviennent souvent à la charge. La détente se ressentait certes de la brièveté de l'opération, seulement comme il récupérait vite les forces et agissait en conséquence, on finissait par proclamer sa supériorité sur bien de fougueux fouteurs.

Marthe était en soixante-neuf avec Bottelionne, il pressait Espérandie comme il l'eût fait pour une nouvelle conquête, quoique ils n'en fussent pas à leurs débuts ensemble, l'esprit de révolte leur inspirait l'un pour l'autre une passion qu'ils ne ressentirent pas jusqu'à cette heure ; il lui dit en montrant Marthe perdue entre les cuisses de Bottelionne :

— Notre amour naît par elles !

— Par elles et par nous.

— Le penses-tu, Espérandie ?

— Par nos actes, par l'assistance que je t'apporterai.

— Parle.

— Elles n'entendent pas ; baise-moi pour que mes paroles entrent dans ton cœur et dans ton âme, et n'aillent pas jusqu'à leurs oreilles, ou plutôt, viens, viens sur le lit qu'elles ont quitté et tu sauras.

Il la porta sur le lit de l'abbesse qu'avaient abandonné Marthe et Bottelionne pour s'ébattre par la chambre en bonds serpentins, se mangeant de suçons, se laissant, se ressaisissant, et sur le lit,

l'enconnage se poursuivit, leurs lèvres s'agrippèrent, elle murmura :

— Demain, sous la robe noire et masquée, je t'accompagnerai à la loge de l'Ermite, et tu remettras à l'abbesse le libellé de la lettre que j'aurai préparée.

— Tu imposeras une lettre ?

— Je veux la retraite de Joséphа ; je serai nommée au vote pour la remplacer.

— Ce serait notre triomphe.

— Oui, car tu aurais l'amour de l'abbesse.

Les transports les emportèrent dans les sublimes extases, où il ne devrait subsister aucune mauvaise pensée ; les lois de ce monde sont ainsi faites, qu'on outrage tout ce qui est noble et grand, qu'on honore tout ce qui est vil et odieux.

tome 1 · 22

La bataille d'amour était terminée dans la chambre de l'abbesse ; le frère Antioche allait se retirer pour regagner sa cellule, afin de préparer son plan de campagne ; il devait, avant de se coucher, voir si l'abbesse Joséphа dormait, et lui apporter du linge.

Pour ces femmes d'amour et de luxe, la privation en eût été un réel supplice, un supplice inutile dans les projets d'Antioche et d'Espérandie.

L'objectif de la claustration de Josépha se déplaçait : Marthe cessait d'en être la cause principale, Espérandie en devenait l'âme même.

Elle accompagna Antioche à travers l'appartement abbétial, la main dans la main, jusqu'au bas de l'escalier, où elle lui donna rendez-vous pour trois heures de l'après-midi.

Comme Maillouchet, Antioche s'arrêta quelques secondes devant le spectacle de l'orgie des sœurs Georgette et Bianca, qui se poursuivait, et il revint à la loge de l'Ermite.

L'abbesse s'était couchée, mais ne dormait pas.

ÀL'ouverture de la porte, elle ramena les draps sur son corps, interdisant ainsi la vue de sa nudité à l'homme, qu'elle considérait à juste titre comme son ennemi, et ne remua pas.

Il se débarrassa du panier au linge, s'approcha pour la regarder, leurs yeux se croisèrent, il murmura :

— Ta folie te perd, Josépha.

— La folie est en toi, Judas.

Il haussa les épaules et repartit.

Dans les bâtiments des moines, le calme régnait, et si des sœurs s'y trouvaient encore, elles reposaient chez leurs amants.

Comme il entrait dans sa cellule, sa chambre plutôt, une ombre qu'il n'avait pas remarquée, vint à lui et dit :

— Frère Antioche, persévères-tu dans ton dessein ?

— Plus que jamais, frère Victor-Étienne.

— La lumière cesse d'éclairer ton esprit.

— Je ne le crois pas. Entre et causons.

Le frère Victor-Étienne s'inclina et suivit Antioche ; tous les deux installés sur des sièges, Antioche reprit :

— Qu'appelles-tu la lumière, mon frère ?

— La paix de l'âme dans le bonheur des corps.

— Nous avons le bonheur du corps, c'est vrai ; quant à la paix, elle est illusoire, nous sommes sous la dépendance des femmes.

— Rien ne nous oblige à accepter cette vie.

— Le penses-tu ? N'as-tu point jugé que tout était comédie dans ce qui s'accomplissait aux Bleuets ? N'as-tu point voulu le faire entendre à l'abbesse, et ne t'a-t-elle pas exilé dans la garde des caveaux, te traitant de vilain rat d'égout, incapable d'apprécier les joies paradisiaques des voluptés sexuelles ?

— J'ai réfléchi et j'ai compris. La société, au dehors de ce couvent, est échafaudée par l'homme ; elle est méchante et arbitraire sans profit pour personne, même pour ceux qui détiennent la puissance et la richesse. Ici, elle est créée par des femmes, elles pouvaient se passer des hommes, elles les ont admis. Elles proclament l'amour et ses plaisirs, cléments essentiels de l'existence et de la civilisation, et elles organisent la discipline pour le bon fonctionnement des voluptés. On s'aime comme on l'entend ; les caprices, fantaisies, passions, sont libres, et de l'abbesse au plus humble serviteur, le festin est servi par tous, suivant des principes de propreté, d'ordre et de condescendance, que seul un esprit pût concevoir. On a, derrière ces murs, tout le bonheur sus-

ceptible d'être éprouvé sur cette terre ; dehors, c'est l'abîme, c'est le néant. Frère Antioche, tu frappes à la tête de l'institution, tout risque de s'effondrer.

— Je frappe une autorité despotique, je remets en équilibre les droits de l'homme et ceux de la femme.

— Que vois-tu des droits dans les joies de l'amour ? L'homme n'en parle que pour s'en attribuer le monopole ; la femme s'en sert pour convier le plus d'hommes possible à la communion des sexes. L'autorité despotique de l'abbesse a été voulue par les anciennes fondatrices de l'Ordre ! Elle est temporaire, puisqu'elle ne se confère que pour vingt ans, et elle est plus maternelle que malfaisante.

— À la condition que la volonté de personne ne contrarie celle de l'abbesse.

— Je ne te rappellerai pas le serment, frère, tu le parjures. Que comptes-tu faire ?

— Il faut, ou que Josépha cède, ou que je sois condamné, et avec moi, ceux, celles qui, actuellement, embrassent ma cause. Il y a deux partis en présence. Tu ne pouvais me refuser les clefs ; si tu veux sortir de la neutralité à laquelle t'engage la confiance que je t'ai témoignée, préviens-m'en loyalement, et je dégage ta responsabilité en t'envoyant à Lyon.

— Non, frère, je ne partirai pas ; j'observerai la neutralité, même en te désapprouvant. Il me plaira de juger de la sottise de l'homme.

— Va donc coucher avec la sœur Izaline, frère Victor-Étienne, cela te vaudra mieux.

Coucher avec Izaline, qu'il avait dépucelée à son arrivée au couvent, Victor-Étienne s'y fût peut-être hasardé ; mais il n'ignorait pas qu'elle s'était enfermée avec Raymonde, après la pollution de Maillouchet.

Puis, des tristesses l'envahissaient : il désapprouvait l'acte d'Antioche, il ne se résignait à la neutralité que pour ne pas soulever une intervention qui pousserait les choses au pire.

Il se décida à aller faire une courte prière dans la chapelle, avant de se retirer pour reposer. La nuit approchait de son déclin.

Réconforté par cet élan vers le grand Créateur, il sortit et se heurta sur le seuil de la porte à une femme, le haut du corps enveloppé de sa jupe de surah, la chemise sur les bras.

— Sœur Laurette ! s'écria-t-il.

— Victor-Étienne ! répondit la jeune femme. Tu vis donc toujours terré, qu'on ne t'aperçois plus aux fêtes ! À toi comme aux autres, la sœur Izaline n'a pas porté chance !

— L'en accuses-tu, Laurette ?

— Je serais une niaise si je le faisais. Le réel me prouve la faute d'une hypothèse. Tu pries, toi, et moi, je me livre avec rage, pour me rappeler à l'attention d'en haut, cela ne sert à rien.

— De chez qui viens-tu ?

— De chez Ananka. Il m'a parlé du passé, ce vieux passé de quelques mois… Mais, j'y songe, tu es seul, je ne t'ai pas aperçu,

veux-tu faire, je ne suis pas fatiguée, et… tes regards brillent.

— Je voulais dormir, Laurette.

— Dormir, Victor-Étienne, quand on a sous la main une femme comme celle que je t'abandonne !

— Ananka est gourmand !

— Je le suis davantage ; mène-moi dans ta chambre, j'y reste toute la journée, si ça te va ; tu sais, je suis des plus cochonnes.

— Quoi, après une séance avec Ananka, tu es encore prête à recommencer avec moi !

— À recommencer tout, pour toi surtout ! N'ai-je pas toujours été gentille lorsque tu me courais après… il y a deux ans.

— Je ne t'ai pas oubliée.

— Donc, ne parlons pas davantage dans le couloir ! Vite, vite, à ta chambre, et je te satisferai. Tiens, touche-moi, vois, je brûle déjà, et si cette petite Izaline s'était trouvée sur notre route, hein, le trio complet.

— Izaline ! Elle est avec la petite Raymonde.

— Raymonde ! L'abbesse la lui a envoyée ?

— À ce qu'il paraît. Viens, viens, Laurette, de te peloter j'ai le feu dans les mains, et je n'ai pas baisé depuis plus de quinze jours.

— Toi !

— Presque un pucelage que je te porte.

— Tu me rendras celui que je t'ai livré par mes séductions sur Izaline. Oh, la jolie, la jolie queue, plus belle et plus satinée que celle d'Ananka, et qu'elle jouira bien dans ma petite bonbonnière !

— Ma garcette de Laurette, puisque tu n'es pas fatiguée, nous nous en paierons !

— J'avais frais aux épaules et me voilà toute incendiée ! Ah, cochon, si on s'arrête à chaque pas, on le fera en chemin.

— Pourquoi montres-tu tes insolents nénés ?

— Insolents, salop, ils t'excitent ! Mon cul aussi, dis, tu le pelotes, fourre une lippée, Ananka m'a enculée.

— Tu veux que je te le baise ?

— Ta langue chatouille agréablement.

— C'est toi qui nous arrête.

— Oui, pour que tu me baises de suite, par devant et par derrière, tu m'as enragée.

Il lui bondit sur la croupe après d'ardentes feuilles de roses, et il l'enfila en levrette, avec force rapidité.

Ils se roulèrent, sautant, s'attaquant, s'extravaguant à de folles étreintes, où elle rampait sur les tapis qui recouvraient les moindres coins des établissements, glissant comme une couleuvre pour l'émoustiller, le faisant entrer et sortir, l'entraînant jusqu'à la porte de sa chambre, enfournée plus de dix fois sur la route, lui, commençant à sentir l'approche de la décharge, la retenant à grand'peine.

Sur le seuil de la porte qu'il ouvrit en se redressant brusquement, puis pour tomber à cheval sur son dos, il l'encula prestement, elle, s'abandonnant enfin, tous les deux jouirent et délirèrent, murmurant :

— Ce n'est qu'un acompte, ce n'est qu'un acompte, ah, chéri, ah, adoré, ah, amour, tout, tout, tout, encore.

— Tout, tout, ma langue pour t'essuyer, Laurette.

L'orgie de la chair dominait bien partout dans le Couvent des Bleuets, et cette nuit voyait les sexes s'accoupler dans une folie luxurieuse qui exigerait des chapitres et des chapitres pour être narrée dans tous ses détails. Les sœurs et les moines combattaient dans les doux assauts de l'amour, on ne songeait pas à l'abbesse, qui, cependant, avait annoncé pour ce soir, une fête toute autre que celle vécue.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

Tome 2 · 01

La porte de la loge de l'Ermite refermée sur elle, Josépha demeura quelques instants dans un grand effarement. Elle avait tenu tête à l'homme qui violait la loi des Bleuets, cette loi dans laquelle, elle et ses devancières crurent sincèrement à l'harmonie des sexes, à la vie exempte d'appréhensions et de terreurs.

Sur sa tête, l'orage s'abattait d'une façon inattendue, et tel le cyclone ravageant subitement une contrée prospère, tel l'acte

d'Antioche bouleversait son esprit, éparpillant ses idées et ses rêves.

Le dépucelage de Marthe disparaissait devant la violence commise sur sa personne ; elle considérait la Communauté des Bleuets en péril par cette atteinte à sa suprématie.

Longtemps prostrée, elle ne se ressaisit que lorsqu'Antioche reparut, lui apportant des aliments ; elle lui témoigna le froid dédain dans lequel elle le tenait.

De nouveau seule, dînant, car femme d'action et de tempérament, elle ne boudait pas à table, elle envisagea avec plus de justesse sa position.

Elle était prisonnière d'un de ses subordonnés, avec la complicité de tout ce qui aurait intérêt à sa claustration, et même à sa suppression.

Elle examina cette éventualité. Elle ne pouvait être supprimée. Le cas était prévu dans la discipline du Couvent. Les absences non justifiées entraînaient la déchéance de l'abbesse. Cette déchéance provoquait l'interdit sur la Communauté, avec rappel de l'abbesse précédente. La suppression de l'abbesse se révélant dans le manque de nouvelles, dans le défaut de sa signature au bas des actes administratifs et sociaux chez M Dollempt, dans le sceau du Couvent non remis à une mandataire, la déchéance ne se prononçait pas.

Or, si on lui avait pris l'anneau et le collier, on avait oublié ce sceau qu'elle gardait sur elle, et qu'elle cacha pour qu'on ne le lui enlevât pas dans la nuit.

Elle rejeta donc tout d'abord l'idée de sa suppression, mais dans les heures qui suivirent son repas, et dès qu'elle se fut couchée, elle aperçut la clause d'absence d'un mois de l'abbesse, sur laquelle, avec une complice intelligente, Antioche s'appuierait pour essayer d'obtenir sa déchéance, et en conçut de l'inquiétude. Elle se rasséréna ; là encore, une rebellion aussi bien organisée qu'elle fût, se heurtait à des clauses secrètes du manuel régissant les hauts pouvoirs de la Communauté et ses rapports avec les laïcs.

Le sommeil la fuyait, la solitude lui pesa ; elle eut une crise d'abattement après la visite nocturne d'Antioche. Elle envisagea avec tristesse le revers immérité qu'elle subissait après six ans d'une autorité, exercée avec plus de douceur et de mansuétude que de sévérité et d'autocratie.

Six ans déjà qu'elle était abbesse, six ans que sa beauté triomphante et universellement acclamée, lui fit réunir les suffrages pour succéder à une abbesse de cinquante-et-un ans, ne partageant déjà plus depuis près de quatre ans la vie de ses nonnes et de ses moines, restreignant de mois en mois les fêtes générales, sans oser proscrire ouvertement la liberté individuelle des plaisirs, ne pratiquant plus que ses débauches avec les galvaudeux qu'on lui ramassait !

Six ans, qu'en posant sur son front la couronne de sainte Soignitte, fondatrice de l'Ordre des Bleuets, l'aumônier s'agenouillant ensuite pour lui baiser le genou et la cuisse nus, lui dit :

— Des cuisses de la femme sort la perpétuation de l'humanité, dans les cuisses de la femme règnent le bonheur et la volupté.

Abbesse des Bleuets, je baise ton genou, je baise ta cuisse, et les proclame sources de félicité et de plaisir pour la Communauté.

Alors, tandis qu'il la montrait troussée, les jupes ramassées sur le côté où il s'était placé, deux par deux, les prêtres et les moines de la Communauté défilèrent, saluant son ventre et ses poils par une courte génuflexion, leur permettant de la contempler dans ses charmes ; puis les sœurs de toutes catégories, les nobles et belles dames de retraite, les servantes laïques, et enfin les représentants laïcs de l'Ordre au dehors. Tout ce monde ensuite rangé en cercle, on la fit monter sur une estrade élevée au milieu du salon de cérémonie, et d'où elle-même elle put se trousser et se montrer nue, de la ceinture aux pieds, à tous les regards avides, acclamant chaque partie de son corps.

Sur l'estrade, on installa un trône, et par groupes on vint lui présenter ses hommages, lui prêter serment de fidélité et d'obéissance. Rayonnante de grâce et d'émotion, elle en descendit pour se mêler à tous, permettre toutes les licences et tous les plaisirs, et se retira enfin avec son amant, l'abbé Hermal.

Toute sa vie d'abbesse se retraçait à sa mémoire, et elle n'y relevait aucun excès de pouvoir, autorisant des inimitiés.

L'abbé Hermal ne resta certes pas longtemps son amant, et comme ses devancières, elle se porta surtout sur le saphisme. N'était-ce pas fatal avec toutes ces jeunes, belles et ardentes nonnaines, qui se surpassaient pour attirer son attention !

Déjà lancée dans le mouvement par les trois ans de claustration qui précédèrent son élévation à l'abbétiat, elle ne s'y précipita qu'avec plus de furie, lorsque ses caprices devinrent comme une faveur pour celles qu'elle choisissait.

Elle eut du moins à cœur de ne pas priver les moines des délices de ses amours, et parut de temps en temps à leurs fêtes particulières, y prenant un amant de passage. Elle honora ainsi Victor-Étienne.

Victor-Étienne ! Elle le revit à son arrivée au Couvent, il y avait à peu près trois ans, beau et robuste jeune homme de vingt-cinq ans, de peau blanche et fine, s'éprenant de suite d'elle, à leur première entrevue, lui faisant une cour très assidue, et si heureux lorsqu'elle l'accueillit, qu'il faillit jurer de ne plus jamais approcher d'autre femme.

Approcher d'autre femme ! La loi des Bleuets ne l'ordonnait-elle pas pour dissiper les réticences et les jalousies ! Elle le passa à ses amies, à Espérandie entre autres, qui voulut le lui enlever d'une façon définitive, et qu'elle dut punir, malgré l'affection qui les liait, pour sa prétention à la dépasser dans son cœur.

Victor-Étienne fut un excellent conseiller, qui lui fit décréter de très bonnes mesures : la scène du paradis, dans le jardin des Délices, pour les novices ; les accouplements de sœurs cloîtrées avec des moines ; la tolérance des visites féminines chez les frères, choses qui n'existaient pas avant elle, et qu'elle dut cependant interdire quelques semaines auparavant, à cause de certaines sœurs qui y séjournaient un peu trop longuement.

Antonine effaça peu à peu le charme qui la liait à Victor-Étienne, et elle fit avec celle-ci autant de folies dehors que dans les murs du Couvent.

Son rôle d'abbesse l'enchaînait à deux fins : celle de la direction des sœurs et des moines, et celle de la représentation de

l'Ordre et de ses mœurs, devant le monde religieux et devant le monde politique.

Avec le premier, elle traitait par les prêtres, les évêques, les légats, et obtenait ses franches coudées. Avec le second, elle luttait par ses complaisances, celles de ses femmes, celles des belles et grandes dames du monde, se rattachant à la Communauté par l'asile de retraite qu'elle leur offrait, par ses alliances avec les femmes de tous les mondes dont elle pouvait disposer.

Car elle commandait réellement à tout un petit peuple.

Cette autorité dont elle était investie, on ne la lui ravirait pas. On pouvait la paralyser à l'intérieur du Couvent pour un temps déterminé, on ne pouvait rien contre elle au dehors.

Il ne se passait pas de mois où elle ne fût appelée à causer avec quelque grand personnage de l'État, avec de puissantes notabilités étrangères, et son influence hors du Couvent s'affirmait encore plus considérable que son autorité sur le personnel des Bleuets.

La Communauté des Bleuets rendait toutes sortes de services qu'ignorait le vulgaire, que ne soupçonnait même pas la majeure partie de ses membres. Il fallait bien payer la tolérance dont elle jouissait auprès des pouvoirs publics, la protection occulte qui assurait le silence autour de la puissance qu'elle représentait !

Quelques jours auparavant, dans le cabinet d'un des grands directeurs de l'Administration, où elle avait été mandée pour recevoir un don princier d'un étranger, le directeur la plaisantant sur cette merveilleuse compréhension de l'amour et de ses plaisirs, lui dit :

— Pour nous, ma sœur (il m'est impossible de vous appeler ma mère), vous êtes une ressource sans pareille et qui nous aideriez à vaincre bien des difficultés, si la routine et la sottise qui règnent dans les esprits de nos gouvernants, ne les empêchaient de renoncer aux préjugés et aux idioties voulus par l'esprit clérical. Votre maison est le bordel par excellence pour les souverains et leurs représentants, et vos sœurs nous ont valu plus d'un triomphe secret, mais important.

— Le mot sonne mal, Excellence, nous pratiquons la religion et la charité d'amour. Vous nous méconnaissez en nous classant dans le monde qui se vend.

— Vous ne vous vendez pas, certes non, et ce n'est pas ma faute si notre langue manque d'un mot propre pour désigner votre Communauté.

— Communauté religieuse.

— Oui, oui, mais sachant faire ses affaires.

— Et celles du pays.

— Je n'en disconviens pas. Le prince de X... qui vous envoie ces cinq cent mille francs, est parti charmé, enthousiasmé de vous, tout reconnaissant pour nous, enchanté du pays, attestant que nulle autre part pareille institution existe. Vous l'avez empaumé.

— Le mérite n'est pas grand, et mes sœurs n'ont pour ainsi dire pas donné. Installé dans notre annexe, dit le Déversoir, il a fêté la duchesse de V..., la femme d'un sénateur, et votre servante. Sa satisfaction témoigne de nos bontés, non de notre vénalité. Le Couvent seul profitera de cette bonne aubaine.

— Et nous, ma sœur, pour le traité signé.

De ce directeur, lui remettant une aussi forte somme, elle obtint autorisation de passage sous une des rues latérales d'un des établissements des Bleuets, pour se relier à une immense maison particulière, achetée depuis peu.

Elle luttait au dehors, au dedans, dans l'intérêt du Couvent, et la sotte rebellion d'un moine, marchant sur ses brisées, risquait de compromettre la bonne renommée de l'organisation des Bleuets.

Elle en revenait à ses noires idées.

Marthe apparaissait à son tour, dans son souvenir, et elle regrettait de ne pas l'avoir menée avec elle dans son entrevue avec l'aumônier. Dépucelée, perdait-elle de son charme ? Elle réfléchissait et ne savait que répondre. Le fruit n'avait plus la même saveur ; elle voyait en Marthe un petit homme, ayant beaucoup de la femme, et à ce titre, pouvant mieux lui convenir pour une union presque maritale.

L'abbesse mariée à une hermaphrodite, voilà ce à quoi elle tendait, au milieu d'un cérémonial imaginé par un des esprits inventifs de l'Ordre, cérémonial dont la légende demeurerait éternelle.

Pour épouser dans l'Ordre, malgré sa toute-puissance d'abbesse, malgré la latitude laissée par la tolérance religieuse à tout ce qui se rapportait aux choses de l'amour, derrière les murs des Bleuets, il fallait au moins le pucelage féminin du mari. Elle le comprenait et se rendait compte que l'aumônier, déjà rétif à une consécration laïque dans les salons d'un pacte d'union avec l'her-

maphrodite, regimberait fortement du moment où elle émettrait la prétention d'aller devant l'autel demander la sanctification de cette union.

Elle l'avait rêvé ce mariage avec l'hermaphrodite, mariage qui scellerait sa renommée d'abbesse d'un fait mémorable.

Elle s'endormit sur le matin d'un lourd sommeil, que ne troubla pas la nouvelle visite d'Antioche apportant son déjeuner.

Le moine se retira sans bruit, et ce fut le tapage d'une porte de fer, refermée plus loin, qui la secoua. Elle consulta sa montre dont on ne l'avait pas privée, et vit qu'il était onze heures du matin. Elle sauta à bas du lit et resta un instant toute pâle, interdite, regardant partout autour d'elle avec effarement, cherchant… une issue quelconque, révélant un ajout indispensable à la pièce.

Cette loge de l'Ermite, si elle la connaissait de nom, elle ne la connaissait pas de fait, ne s'étant jamais aventurée dans la partie des souterrains dépendant des bâtiments des moines.

Une crispation la saisit, elle tourna par la pièce et eut un éclair de joie. Un loquet se montrait sur un mur, elle le souleva, et par une porte qui s'ouvrit, aperçut un petit escalier ; elle le monta et arriva à un local, d'où on distinguait la clarté du jour.

Elle ne pouvait en croire ses yeux.

Une fenêtre existait à sa disposition ; elle étudia autour d'elle : elle se trouvait dans un long cabinet, assez étroit, mais offrant d'un côté un cabinet de toilette muni des ustensiles et de l'eau indispensables, de l'autre un water-closet assez confortable.

Une croisée en demi-lune, barrelée de fer, donnait le jour, et elle se rappela alors que le grand mur des moines s'étendait sur une ruelle isolée, et était construit sur une sensible élévation par rapport aux établissements des sœurs.

Regarder dans la ruelle, elle ne s'en priva pas ; la solitude la plus complète y régnait ; elle s'en convainquit en ouvrant la vitre, située comme un hublot de cave à hauteur de la chaussée. Elle n'apercevrait les passants que par les jambes.

Cette croisée, si infime qu'elle fût, la remit entièrement d'aplomb, elle avait la délivrance à sa portée, peut-être pas pour une évasion, mais certainement pour une communication avec le monde extérieur par l'obligeance de quelque promeneur qu'elle interpellerait.

Tout à fait à l'aise, tout désordre réparé, elle réintégra la loge de l'Ermite, toujours éclairée par des lampes, pour y réfléchir sur les événements et sur la manière dont elle invoquerait l'aide du dehors.

Tome 2 · 02

Àtrois heures, Antioche entra, accompagné d'une sœur, vêtue de noir, le visage masqué par la cagoule. Elle tressaillit à cette vue et s'écria :

— La rebellion se propagerait-elle, qu'une sœur se prête à ton abomination !

— Il n'y a de rebellion que par ton entêtement a oublier ton rôle de mère et à ne pas vouloir pardonner.

— Depuis quand, aux Bleuets, pardonne-t-on sans que le châtiment ait suivi son cours ?

— Le châtiment est sur ta tête, orgueilleuse abbesse, non sur la nôtre ! J'ai mené une de nos sœurs pour te démontrer le chemin fait dans une nuit. La lutte s'ouvre inexorable entre toi et moi. Tu n'as pas voulu pardonner, ton absence est justifiée, je suis le maître du Couvent.

— Cette fille, traîtresse à son abbesse et à l'Ordre qui autorise notre Communauté, est si peu sûre de ta maîtrise, qu'elle cache son visage !

— D'un geste rapide, Espérandie lança sa cagoule à terre et se découvrit.

— Toi ! s'écria l'abbesse.

— Elle est ici, reprit Antioche, pour te dicter et te faire écrire la formule d'investiture du pouvoir, que tu lui confères par l'entremise de Marthe.

— Vraiment !

— Nous te marquons ainsi notre désir de traiter plus tard et en paix, quand tu seras revenue à la saine notion de ta faiblesse actuelle.

— Lis la lettre.

L'abbesse, assise sur un fauteuil, les jambes allongées, écouta en silence cette lecture :

« Obligée de m'absenter, sans avoir fait reconnaître Marthe comme une moitié de ma personnalité, je ne veux pas qu'il soit sursis à cette reconnaissance, et je délègue notre sœur Espérandie pour me représenter auprès d'elle et auprès des sœurs dans toutes les circonstances qui se produiront dans la manifestation de l'Abbétiat. Salut et amour à nos sœurs et à nos frères. »

Au grand étonnement d'Antioche et d'Espérandie, l'abbesse ne se récria pas et dit :

— La lettre est bien telle que je l'eusse écrite ; elle est dans nos traditions.

— Rentrons-y, dit Antioche ému, oublions tout de part et d'autre.

— Non, répliqua l'abbesse, mais je ne refuse pas, pour la hauteur de la tâche qui m'incombe, d'écrire et de signer cette lettre. Je demande seulement jusqu'à cette nuit.

— Je la veux tout de suite, dit Espérandie.

— Tu parles trop vite, ma fille, pour une femme qui se pâmait à l'abandon de mes charmes ! C'est moi qui ordonne et non toi.

— Il me faut cette lettre pour ce soir.

— Tu ne l'auras pas.

— Antioche, je te l'ai répété, nous n'obtiendrons rien, agis.

— Ce n'est pas mon avis, Espérandie ; notre mère demande jusqu'à cette nuit, je lui accorde le délai, et je pense que nous trouverons la lettre prête et signée. Nous reviendrons à minuit,

accompagnés, et nous emploierons les grands moyens si elle n'a pas cédé.

— Les grands moyens ! dit avec dédain l'abbesse.

— Voici du papier, de l'encre, tout ce qu'il faut, au revoir, Josépha.

L'abbesse se leva, vint à Espérandie, sur l'épaule de qui elle posa la main et dit :

— Tu es plus fautive que lui, ma fille, tu es criminelle ; Josépha ici n'est rien, mais tu atteins en la personne de l'abbesse, la Communauté et toutes tes sœurs.

— Avec ou sans ta lettre, Josépha je représente l'autorité, les principes qui nous régissent ne sont pas violés.

— Folle, folle, folle, dit l'abbesse lui frappant le front de l'index.

— Elle me frappe, Antioche ! s'écria Espérandie.

Antioche saisit le bras de l'abbesse ; elle le fixa dans les yeux et dit :

— C'est moi qui t'ai élevé, serpent, bas la main.

— Frappe-la donc, commanda Espérandie, elle ne cédera jamais, donne-lui un acompte de ses futures joies.

D'un mouvement brutal, Antioche jeta Josépha contre le lit, et avant qu'elle ne fût revenue de sa stupeur, il la saisissait à bras-le-corps, la troussait, et criait à Espérandie :

— Tu as le martinet, tape toi-même.

De dessous sa robe, elle sortit en effet l'instrument répressif, et Antioche maintenant l'abbesse qui, du reste, opposait l'impassibilité la plus méprisante à cette nouvelle violence, Espérandie cingla son cul de plusieurs coups, le zébrant et disant :

— Voilà pour t'assouplir, le titre d'abbesse n'implique pas le droit de méchanceté : tu fus méchante, Josépha.

— Je ne te fis jamais que du bien, Espérandie.

— Scrute ta conscience.

Les coups pleuvaient, tapant le gras des cuisses, et Josépha, malgré sa fermeté, faiblissait sur les jambes.

Antioche, qui la sentit trembler, intervint :

— Assez, Espérandie, elle réfléchira, et elle comprendra qu'il vaut mieux céder que de nous pousser à employer les pires moyens.

Les coups s'arrêtèrent, Antioche lâcha l'abbesse qui se laissa aller sur un fauteuil, les dents serrées, toute pâle, mais indomptable.

Enlaçant Espérandie, Antioche la baisa sur la bouche et dit :

— Merci de ton appui, Espérandie, retournons près de Marthe.

Ils ne virent pas couler une larme sur les joues de l'abbesse, ils l'enfermèrent et elle les entendit s'éloigner.

Elle souffrait terriblement aux fesses ; elle se tenait sur un côté pour éviter la cuisson que provoquait le frottement contre le siège.

En appelant à toute son énergie, elle grimpa au cabinet, se mit de la poudre adoucissante sur les chairs, et déchira une chemise pour s'en faire un bandage. Elle se porta alors à la fenêtre, guettant avec patience le passage du premier inconnu.

Plus d'une heure, elle demeura ainsi ; un pas enfin la fit tressauter. On venait de son côté ; elle distingua un pantalon, puis la silhouette d'un homme, et retint un cri de joie ; elle appela doucement :

— Maillouchet.

Le jeune homme était devant la croisée, il ne crut pas tout d'abord que le cri sortit de là, il regarda devant et derrière lui.

— Maillouchet, répéta-t-elle.

Il se pencha, eut un grand étonnement en la reconnaissant.

— Notre mère ! dit-il.

— Chut, ne perdons pas de temps, tu m'es dévoué ?

— Jusqu'à la mort.

— Tiens, ce mot chez M. Dollemphe, sans retard, tu m'apporteras la réponse ici.

— Je suis envoyé pour chercher une voiture, que dois-je faire ?

— M'obéir à moi.

— Vous obéir, oh, je le veux de tout mon cœur ; mais n'est-ce pas vous exposer à un danger que je pressens, en révélant que vous m'avez parlé et en m'empêchant d'accomplir mon ordre. Ne

vaut-il pas mieux que je l'exécute et que je cherche une occasion de sortir. Vous savez que je puis le demander.

— Tu as raison, mais passe ici cette nuit vers dix heures, il faut que nous causions.

— Je vous jure d'y être, ma chère maîtresse, et votre commission sera faite d'ici là.

Maillouchet s'éloigna rapidement, tout en inspectant si personne ne l'avait vu, et en se promettant d'éclaircir cette mystérieuse affaire qui rendait l'abbesse prisonnière, justifiant ainsi les craintes de Suzanne et d'Eulalie.

Tome 2 · 03

Dans le Couvent, cet après-midi, la paix la plus profonde ne fut troublée par rien de discordant, et permit aux sœurs et aux moines de se reposer des fatigues de la nuit.

Marthe dormit comme une bienheureuse jusqu'à onze heures du matin, rêvant qu'elle commandait à un peuple d'esclaves, et que les hommes comme les femmes lui couraient après.

Au mouvement qu'elle fit en se soulevant sur un coude, Espérandie, qui causait à voix basse sur le seuil de la chambre, accourut toute nue, sauta sur le lit, la prit dans ses bras, et la bouche sur la sienne, murmura :

— Place vite ton petit machin sur mon petit bouton pour nous porter bonheur pendant cette journée.

Pelotant les seins de la sœur, qui en était assez bien munie, Marthe s'empressa de se caser sur le ventre satiné qu'on lui présentait, et de chatouiller délicatement le clitoris avec son hermaphrodisme.

Espérandie se tortilla, simula la grande extase, s'exclamant :

— Ah, ah, ah, oui, toujours, oh, ma chérie, oh, mon adorée, tu es mon amant, tu me fais jouir, oui, oui, pelote-moi bien, ah, que c'est bon ! le sens-tu ? ah oui, tu brûles aussi, nous jouissons toutes les deux.

Espérandie prenait possession de la fillette par cette habile luxure du réveil, et, l'entraînant ensuite au cabinet de toilette, elles se vêtirent, riant comme des enfants, à des bêtises, à d'inoffensives farces.

Le personnel, attaché à la personne de l'abbesse, avait repris ses services, et, avec le jour, les soupçons de la sœur Eulalie, très satisfaite de sa nuit avec Suzanne et l'abbé Hermal, s'étaient dissipés. Elle fit bon visage, comme de coutume, à Marthe, qui déjeuna avec les sœurs, occupées dans les appartements de Josépha.

Antioche ne survint que vers les une heure et demie, amenant cinq moines qui s'installèrent dans les bureaux de l'Économat, sous le prétexte de travaux laissés par l'abbesse. Il ne fêta pas Marthe qui en parut surprise, et s'enferma avec Espérandie pour conférer sur les événements.

Àdeux heures et demie, une cérémonie religieuse réunissait les deux sexes dans la chapelle ; Espérandie et Antioche en profitèrent pour se rendre à la loge de l'Ermite.

Sortis de la loge, marchant dans une demi-obscurité, Espérandie lui dit :

— L'ai-je secoué son cul, hein ?

— Elle en tremblait sous mon bras.

— Moi, la jouissance m'en venait aux plis qui couraient sur la peau, touche.

— Si je touche, on s'arrête.

— C'est ce que je veux, Antioche.

Il envoya la main sous sa jupe, saisit la motte, caressa le bouton et dit :

— Tu n'as pas mouillé !

— Tu vas me le faire.

— On ne sera pas à l'aise par ici.

— Que si, tiens, contre ce tonneau.

Elle s'appuya à une barrique, offrit la croupe toute troussée, magnifique paire de fesses, aux chairs blanches et rebondies, ressortant attirantes dans ce faux-jour et cette solitude des caves ; le moine bandant ferme, en approcha la queue dont il les flagella d'une douzaine de gros coups retentissants, qui les firent se tortiller voluptueusement, et l'enfila en levrette, la patouillant avec passion.

— Ce que c'est tout de même meilleur que la biquette de Marthe ! dit-elle. Quel drôle de goût Josépha peut-elle trouver à cette bécassine ?

— Et toi, tu es bien le meilleur morceau du couvent ! C'est gringalet, cette fillette, il n'y a pas de l'étoffe comme à ton cul et à tes nénés.

Sa queue était sortie du con et furetait le cul dans la fente.

— Tu n'es pas adroit, Antioche, dit tout à coup Espérandie, tu cherches trop au-dessus. Là, il est là, le trou, petit cochon, pousse, encule-moi, les coups de martinet dont j'ai régalé le cul de l'abbesse, l'ont mis en chaleur ! Tu vas trop vite, c'est étroit, tu sais, eh là, là, pousse doucement, ça mord, tu entres, mon chéri, tu prends le cul de la jolie sœur Espérandie, n'est-ce pas que je suis jolie, dis-le tout de suite ou je chie ta queue.

— T'es jolie, t'es jolie comme un cœur, comme un cul, Espérandie, là, là, ne me décavale pas, je te tiens bien maintenant, ton trou a tout avalé et voudrait me manger les couilles.

— Parle plus, pousse, pousse, manœuvre, mon enculeur !

Toute enculée et toute enfiévrée, elle l'arrêta encore un instant, et en riant lui dit :

— Hein, si on entrait comme ça cette nuit chez l'abbesse, elle en ferait une tête ! Une idée, pour qu'elle cède et pardonne, pour qu'elle se soumette, il y aurait un truc.

— Cochonne, tu dis de ne pas parler, et tu bavardes, nom d'un chien, ton cul me pompe, me pompe, et ça va venir.

— Oui, va, va, ah, ah, chatouille-moi en même temps, ah !

Les soupirs se succédaient, les jambes trépignaient, il la fit presque danser sous ses coups de queue, lui chatouillant le bou-

ton, lui cherchant les seins sous le corsage, il éjacula une fois de plus.

— Si ça continue, dit-il, j'userai toute ma marchandise.

— Ferme ton magasin et écoute-moi. Dans ce que tu portes à manger à l'abbesse, mets des choses, tu sais, des cantharides par exemple, des choses qui excitent ; elle aura envie, et quand on a envie, on tuerait ses père et mère.

— Quelles garces, les femmes ! Tout de même c'est bien trouvé, on verra demain, si elle n'a pas marché.

— Pourquoi attendre demain ?

On sortait de prière et on regagnait les cellules, quand ils apparurent dans les appartements de l'abbesse. La sœur Félicia, venue pour donner sa leçon à Marthe, avait été renvoyée, et celle-ci, sachant que Raymonde se trouvait chez Izaline, se disposait à s'y rendre.

Espérandie la calma et lui dit :

— Pourquoi aller chez notre sœur novice, donne l'ordre qu'on t'amène Raymonde.

— Envoie-les chercher toutes les deux, je veux leur parler seule.

— Tu veux, Marthe !

— Oui, je veux. Josépha m'a dit que j'étais gentille, lorsque je disais : je veux.

— Dans ce cas, je m'incline, et moi aussi je te trouve gentille !

Il y avait une nuance d'ironie dans la réplique qui n'échappa pas à Marthe, pas du tout naïve, et depuis longtemps femme pour l'art de la parole.

Elle ne laissa cependant rien voir de sa perspicacité, et attendit l'arrivée d'Izaline et de Raymonde.

Cette dernière se présenta seule, et les deux enfants se jetèrent au cou l'une, de l'autre.

— Et la sœur Izaline ? interrogea Marthe.

— L'abbé Hermal l'emmène dehors pour une affaire particulière, à ce qu'il paraît.

— Elle t'abandonnait ?

— On allait me conduire chez l'aumônier jusqu'au retour de l'abbesse.

— Tu resteras avec moi.

Les deux fillettes se tenaient par la main, se regardaient, se souriaient ; Raymonde dit :

— Ah, Marthe, qui aurait pensé à ce qui nous arrive, quand nous étions en classe !

— Pas moi, pour sûr ! Tu sais que je suis la bonne amie de l'abbesse qui veut se marier avec moi, comme si j'étais un petit homme, à cause de ma petite machine.

— Tu l'as toujours, ce machin ?

— Vois, et ça éprouve beaucoup de plaisir en s'amusant avec.

— C'est drôle, ce n'est pas une chose d'homme et on dirait presque que c'en est une.

— Tu sais donc ce que c'est qu'un homme ?

Raymonde devint toute rouge, se pencha sur les cuisses de son amie, lui baisa l'hermaphrodisme et murmura :

— Oui, et toi ?

— Moi aussi ! Ah, ma petite Raymonde, que c'est gentil de me caresser comme tu caressais la sœur Izaline en étant sa mignotte !

— Je l'ai revue, la sœur Izaline, et je l'aime toujours ; il me semble que sous ses jupes, je ressens un bonheur sans fin ! Tu as vu un homme, quand ?

— Hier, on m'a dépucelée.

— Tiens, comme moi.

— Tu n'es plus pucelle ?

— Non.

— Montre ton petit trou, pour voir si tu as été bien percée !

— Le trou est couvert, ma chérie.

— Montre vite, Raymonde.

— Tiens, le voilà.

— Que c'est bizarre, d'avoir été dépucelées toutes les deux le même jour ! Dis, veux-tu être ma petite bonne amie ?

— Et l'abbesse ?

— Elle est absente ; puis, ç'a n'empêcherait pas, pas plus que toi pour Izaline ! Toutes les sœurs s'en fourrent entre elles, et cette nuit j'ai couché avec l'une d'elles et celui qui m'a dépucelée ; il nous a quittées très tard.

— Qui t'a dépucelée ?

— Un moine. Et toi ?

— Un jeune homme.

— Un jeune homme dans le couvent !

— Que ta machine est jolie, Marthe !

— Approche-la de ton petit trou, il te le fera jouir.

Raymonde écarta les cuisses, se poussa sur l'arrière du divan, et Marthe l'attaqua, comme l'eût fait un cavalier.

— Ça n'entrera pas, murmura Raymonde.

— Un tout petit peu, si ; mais ne languis pas, laisse-moi te chatouiller le bouton avec, tu commenceras à jouir et ça ira tout seul.

— Marthe, ma petite Marthe !

Tome 2 · 04

Leur douce intimité fut troublée par l'entrée subite d'Antioche, qui s'écria en les voyant s'essayer au plaisir.

— Eh bien, eh bien, déjà en train, mes poulettes ! Elles vont bien les jeunesses de notre temps.

— Comme les sœurs des Bleuets, répondit Marthe sèchement, ennuyée d'être dérangée. Avec Josépha, il est défendu de pénétrer ici, dans ma pièce, sans que j'appelle ou sans frapper.

— Je croyais, ma petite chérie, dit Antioche avec une voix plus caressante, que j'étais pour ton cœur un peu plus que tout le monde.

— Hier, possible ! Aujourd'hui, je n'en sais rien.

Prêt à s'irriter de la boutade, Antioche considéra avec plus d'attention la fillette, et fronça les sourcils devant l'air décidé qu'accusait son visage.

Patelin, redoutant que l'auxiliaire dont il avait le plus besoin pour le moment, ne lui manquât, il se glissa près des deux fillettes enlacées et les jambes à demi-collées, les pelota en disant :

— Pourquoi me rudoyer, ma petite adorée, parce que je t'ai aimée et que je ne te l'ai pas prouvé aujourd'hui ? Ne fallait-il pas que je m'occupe de te préparer de belles distractions pour la soirée !

— De belles distractions !

— Sans doute ! Puis, on n'est pas égoïste aux Bleuets, le plaisir de l'un augmente le plaisir de l'autre, et tu es un morceau si rare, que te garder pour soi seul serait commettre un crime aussi bien à ton égard qu'envers nos frères et nos sœurs, désireux de te fêter.

— Tu penses très juste, Antioche, dit Marthe quittant sa position au-dessous de Raymonde pour s'asseoir à son côté et faire face au moine.

Antioche, agenouillé devant les fillettes, les pelotait, Raymonde se laissant entraîner par l'exemple de son amie et ne protestant pas davantage ; il se releva et reprit :

— Je pensais bien que j'aurais ton approbation, et en attendant les fêtes de la soirée qui, j'en suis certain, te charmeront, si tu consentais à venir te montrer à quelques-uns de nos moines, réunis ici tout près pour veiller sur ta sécurité et t'éviter des ennuis, tu jugerais encore mieux qu'Antioche, malgré l'amour qu'il t'a voué, ne demande qu'à passer au second plan pour te favoriser dans tes joies.

— Me montrer à des moines, Antioche, es-tu fou !

— Ignores-tu que presque toutes les fêtes des Bleuets se célèbrent dans l'état de nudité pour les deux sexes, et que pour s'y accoutumer, les sœurs novices recherchent les moindres occasions de marcher devant les moines, sans aucun voile sur le corps ! Ne mérites-tu pas l'admiration des hommes ?

— Si tous me touchent, ils me brutaliseront.

— Je serais là pour arrêter ceux qui dépasseraient les bornes ; d'ailleurs, ton amie Raymonde peut t'accompagner, et certainement des sœurs se joindront à nous pour attirer les plus entreprenants.

— Je ne voudrais pas non plus qu'ils n'osassent rien.

— Allons, venez, on s'amusera.

Raymonde affichait moins de résolution que Marthe, elle ne recula néanmoins pas, et on se rendit à l'Économat où s'étaient enfermés les cinq moines menés par Antioche, des hommes carrés des épaules, aux visages gais et émerillonnés par la bonne vie, ayant devant eux, sur une table, des carafes d'un vin doré qu'ils consommaient avec forces délectations.

Àl'apparition des fillettes, ils se dressèrent tous les cinq d'un même mouvement, croisèrent les bras sur leur poitrine, s'inclinèrent et dirent :

— Gloria Domine, les chérubins nous visitent !

— Et viennent trinquer à votre concupiscence, fratres mei, répondit Antioche.

— Ostende culum tuum, dit le plus près à Marthe, et Dominus erit in nobis.

— Dans son patois de latin, le frère Lupinius te demande de lui montrer ton cul, pour que le Seigneur soit parmi nous.

Marthe pouffa de rire et cria :

— Si je ne le montre pas, il n'y sera donc pas ?

— N'est-il pas en toi pour te former une digne et belle fille ! Et toi, n'es-tu pas ici pour la joie de nos yeux, de nos mains, de nos pines !

— Il faut le montrer, Antioche ?

— Puisqu'il te le demande.

Marthe se troussa sans plus d'embarras, et présenta la vue de son cul aux cinq moines qui, toujours mûs de la même impulsion,

tombèrent à genoux, levèrent les mains en l'air et dirent :

— Benedie nos, Domine.

Une main agrippa les mollets de la fillette, l'attira contre un visage, et un gros baiser se plaqua sur ses fesses. Elle vit une queue devant elle, qui, sortie de dessous la robe d'un moine, paraissait la magnétiser ; elle aperçut Raymonde assise sur les genoux d'un moine. Une main lui tendit un verre de vin, elle but et murmura d'une voix émue :

— Ouf, il commence à faire chaud par ici !

La langue de Lupinius lui farfouillait à grandes léchées tout le cul, la secouant de ses chatouilles ; elle porta la main sur la queue qu'on lui approchait, elle ne refusa pas de sucer Antioche, assis sur le dossier d'une chaise, pour avoir les cuisses à portée de son visage.

Raymonde, sur les genoux d'un moine réjoui, le frère Constantin, se voyait avec un peu d'effroi trousser par devant, et sentait un audacieux index lui grattouiller le bouton.

Elle gigottait, essayait de se défendre du moine en forçant des bras sur sa poitrine ; Constantin riait, accentuait son pelotage, s'emparait des mains de la fillette, lui baisait tous les doigts et disait :

— Tourterelle, ne fais pas la cruelle ; tu es dépucelée, donc tu es mûre.

Les mains jointes sur l'estomac, un autre moine regardait, le rire épanoui sur des lèvres lippues, suivait avec attention cette scène et criait :

— Sois sage, ma belle, ou on fessera ton petit cul.

— Tu entends, dit Constantin, on me conseille de te fesser.

Marthe, se détachant du trio auquel elle tenait tête, intervint avec ces mots :

— Si on la touche, si on la frappe, je m'en vais et je l'emmène.

Antioche lui appliqua le bout de la queue sur les lèvres, lui colla la tête sur ses cuisses en disant :

— Tais-toi et laisse faire.

Tout en grattant le clitoris de Raymonde, Constantin la maintenait troussée ; un autre moine, le dernier, ayant posé son verre, parce qu'il continuait à boire durant ces préliminaires de plaisir, s'abattit entre les cuisses de la fillette et se lança dans les minettes.

La scène s'amplifiait : trois moines par fille s'accordaient à merveille pour se faciliter dans leurs ivresses sensuelles.

Lupinius ne léchait plus le cul de Marthe, mais lui faisait minettes, ayant passé par devant entre ses jambes. Le moine qui montrait la queue, était venu derrière elle et remplaçait les feuilles de roses par de légers coups de queue, flagellant doucement le cul, avec promenades de plus en plus longues dans la raie, le gland se hasardant à coqueter avec l'anus qui ne le repoussait pas.

Marthe s'échauffait et ne s'effrayait pas ; elle se troussait elle-même pour mieux s'offrir à Lupinius dans ses minettes ; elle arrondissait le cul pour répondre à la fantaisie de celui qui s'apprêtait à l'enculer.

Raymonde tressaillait sous les larges sucées du frère Ovide, et apprenait l'art de la masturbation par celui qui menaça de la fesser, le frère Nestorien.

Marthe poussa un cri et échappa par une violente secousse à son trio de moines ; le frère Babylas ayant appuyé son gland sur le trou du cul, essayant de le franchir, et cette pression n'avait pas été heureuse. Le cul, un peu resserré de la fillette, pas assez préparé pour l'acte sodomite, se refusait à sa tentative.

Le cri de Marthe arracha Raymonde à l'engourdissement voluptueux qui la gagnait, elle se précipita vers son amie, et toutes les deux, face aux moines dont les yeux s'allumaient de lueurs luxurieuses, résolues à se disputer, les menacèrent du poing, criant :

— Non, non, plus rien, vous êtes trop nombreux.

— Les sales garces, dit Babylas, il faut qu'elles y passent toutes les deux ; on risque gros jeu pour l'hermaphrodite, il faut qu'elle soit raisonnable, n'est-ce pas, Antioche ?

— Bah, les frères, c'est trop jeunet pour de vaillantes pines comme les vôtres ! Ne les tourmentez pas et buvons ensemble, on fera la paix et on recommencera la manœuvre, quand on sera mieux disposé.

— Il y en a assez comme ça, dit Marthe, je retourne dans mon salon, avec Raymonde.

— Ton salon ! cria Constantin. Elle est à se tordre, cette poule, on va t'y mener à ton salon !

Antioche se plaça devant lui comme il se dirigeait sur Marthe, et voulant l'arrêter, lui dit :

— Ne fais donc pas l'animal, Constantin, on prépare les petits oiseaux avant de les croquer.

— Il ne nous croquera pas, et toi, tu ne me croqueras plus, répliqua Marthe. C'est une indignité de nous avoir conduites ici, Raymonde et moi ! Tu n'es pas amoureux de moi comme tu le prétendais !

Constantin avait repoussé Antioche qui, du reste, ne s'opposa plus à sa marche en avant. Marthe entraînant Raymonde, elles se réfugièrent derrière une table.

Ce fut un gros accès d'hilarité chez tous les moines, qui, se tapant sur les genoux et le ventre, crièrent :

— Ah, bonus Deus, qu'on va rire ! Les tourterelles qui se défendent ! Santa Maria, videte.

Antioche, se tenant à l'écart, les cinq moines entourèrent la table, Ovide parlementa :

— Cochonnettes de mon cœur, pas de sotte bégueulerie, on ne vous veut pas de mal, on ne vous veut que du bien ! De la complaisance comme tantôt, mes poulettes, tout se passera en douceur, ou sinon, foi de ma pine, de cette jolie pine que vous voyez, nous vous enculons toutes les deux et passons tous dans votre cul.

— Essaye, sale bête, répliqua Marthe saisissant un couteau qui se trouvait sur la table.

Qu'allait-il arriver ? Une lutte où les deux enfants eussent fini par succomber. Une porte s'ouvrit et Suzanne apparut.

Stupéfaite, elle dit :

— Que signifie ce désordre ?

Il y eut du désarroi chez les moines ; ils reprirent instantanément une attitude convenable, et Antioche répondit :

— Rien, on plaisantait avec Marthe et son amie.

— En se menaçant ! Explique-moi. pourquoi nos frères sont ici, sans que j'en ai été informée.

— Espérandie les a requis pour un travail urgent.

— Ce n'est pas dans les usages du Couvent.

— J'en avais été moi-même avisé par notre mère avant son départ, et mon titre joint à l'autorité de la sœur couvrant Marthe, suffit pour justifier cette exception aux règlements. Le cas n'est pas unique.

— Je veux bien l'admettre, mais la complaisance, que nous témoignons en toute occasion à nos frères, méritait la courtoisie de ne pas oublier les égards qui sont dus à la fonction que j'occupe.

— Je t'en aurais prévenue dès ce matin, Suzanne, si la fête de cette nuit ne nous eut pas éparpillés un peu partout.

— Le travail urgent, Antioche, n'est pas dans la violence qu'on s'apprêtait à commettre sur ces enfants.

— On riait et on plaisantait, il n'y aurait pas eu de mal.

— Est-ce bien vrai, Marthe, et consens-tu à rester avec nos frères ?

— C'est vrai, ma sœur, mais je tiens à me retirer.

Suzanne jeta un regard ironique sur les moines et dit :

— Travaillez, mes frères, je ramène les deux fillettes.

Ils n'osèrent pas s'opposer à leur départ, et le calme, un calme apparent, succéda au commencement d'orage qui avait grondé dans cette partie du Couvent.

Tome 2 · 05

Suzanne avait été mandée par Espérandie ; il était indispensable qu'elle sanctionnât les mesures que celle-ci décidait.

L'entrevue des deux sœurs, cependant jusqu'alors très amies, se revêtit d'une froideur instinctive, difficile à définir.

Accourue à l'appel de celle qui se proposait de culbuter son abbesse, Suzanne tressaillit en constatant le changement qui s'opérait dans la personne et dans le visage d'Espérandie.

Les yeux si doux se coloraient d'un air de résolution inaccoutumée ; la physionomie marquait l'empreinte de pensées réagissant sur les nerfs et les muscles, le corps affichait une attitude saccadée et hautaine.

Saisie de cette transformation, Suzanne ne put s'empêcher de dire :

— J'ai été heureuse du choix de Marthe te désignant pour la couvrir ; je désirerais cependant avoir communication de la lettre de notre mère, relative à son départ.

— Notre mère a ordonné que cette lettre restât secrète deux à trois jours ; je ne la montrerai donc que demain soir ou après-demain dans la journée.

— Le secret recommandé ne s'étend pas jusqu'à ma personne.

— Je pense différemment, et nous ne discuterons pas à ce sujet. Des événements se préparent qui étonneront notre maison, aie donc la patience d'attendre, et témoigne-moi la confiance que je te témoignerais si les rôles étaient renversés.

Suzanne ne jugea pas à propos d'insister davantage et accepta le programme pour la soirée que lui communiquait Espérandie.

C'est en sortant de cette entrevue, qu'elle délivra des entreprises des moines, Marthe et Raymonde.

Les deux fillettes, revenues dans le boudoir de Marthe, celle-ci appela Bottelionne et lui exprima quelques craintes sur ce qui s'ensuivrait de l'attentat commis envers l'abbesse.

— Nous avons été des folles, répondit Bottelionne, le mal est irréparable, Marthe, tirons-en le meilleur parti possible, et demeure l'amie d'Espérandie, crois-moi.

Demeurer l'amie d'Espérandie, elle ne lui conseillait là rien que de très agréable. Cependant, Marthe remarqua ce soir même, dans le dîner qu'elle prit en tête-à-tête avec la sœur et Raymonde, le même changement observé par Suzanne.

Espérandie ne soumettait pas ses idées à l'approbation de l'hermaphrodite, elle les indiquait et les imposait.

Étrange fête que celle qu'elle lui servit !

Sur les dix heures du soir, dans une galerie aux longues draperies de velours rouge, Marthe vint occuper un petit trône, ayant à sa droite Espérandie et à sa gauche Raymonde, sur sa volonté, toutes les deux installées sur des fauteuils. Derrière elles, et en demi-cercle, prirent place une quinzaine de sœurs et autant de moines. Au son de clochetons jouant une fantaisie musicale, elle vit entrer la sœur Félicia dans sa toilette de Requéreuse, la robe noire, le grand manteau, le béret, la canne à la main dont elle frappait le sol.

Derrière Félicia, marchaient six femmes, les épaules et les seins nus, un bonnet phrygien sur la tête, avec une blouse de velours noir, serrée à la taille par une ceinture à trois rangs d'or, les jambes nues, les pieds dans des babouches ; elles tenaient à la main un long jonc.

Àleur suite s'avançaient dix autres femmes en toilette de ville, toilette sévère et montante de soie noire ; puis, six femmes nues, avec un chapeau cornette sur la tête, les cheveux détachés flottant par devant sur chaque épaule, un martinet à la main.

Après les femmes, venaient douze moines dans leur robe religieuse, nouée à la ceinture par une grosse corde, et ensuite, pour terminer cette procession, des sœurs cloîtrées, novices, professeurs, des abbés, des moines, des dames et des messieurs.

Tout ce monde s'installa sur des fauteuils contre les tentures murales des galeries, tout en laissant un espace libre devant le

trône où siégeait Marthe.

Des servantes laïques apportèrent six prie-Dieu, et devant ces meubles, six des dames habillées de soie noire se placèrent comme pour prier, tournant le dos à Marthe. Soudain elles se troussèrent et exhibèrent leur cul, cul blanc et rondelet, bijou de chairs jeunes et fraîches, ressortant sous le cadre de la jupe et de riches jupons, par les bas grimpant jusqu'au gras des cuisses, cul qui se tortilla en mille grimaces lascives, et les six femmes nues s'approchant, en choisirent chacune un sur lequel elles passèrent d'abord délicatement le manche de leur martinet.

Les culs parurent accepter la proposition de flagellation qu'on leur soumettait ainsi, les raies dans un frissonnement semblèrent même vouloir s'emparer de l'instrument de supplice ; les femmes nues levèrent en l'air le martinet et brusquement en frappèrent les fesses rebondies qui les narguaient. Celles-ci ne s'en troublèrent pas. Les atours féminins remontèrent plus haut dans le dos, les rotondités se développèrent plus largement, une nouvelle cinglée de coups répétés les secoua. Puis les flagellantes prirent sous un bras la taille des flagellées, les éloignèrent des prie-Dieu, les martinets se levèrent et s'abaissèrent, frappant sans interruption, provoquant des tourbillonnements chez les flagellées, qui murmurèrent des mots entrecoupés :

— Encore, encore, plus fort, oh, que c'est bon ! Frappe, frappe, chérie, je te chatouillerai le bouton, je te mangerai ta motte, je boirai ton pissat, frappe, frappe !

Les martinets tapaient et tapaient ; les flagellantes s'animaient, leur teint se colorait ; elles tremblotaient sur les jambes, contorsionnaient leur cul, jetaient des regards d'invite sur l'assis-

tance. Elles soupirèrent, se balancèrent sur les hanches, et leur corps accusa des défaillances ; elles tombèrent sur les genoux, et ne frappant plus, se mirent à lécher les culs flagellés, tandis qu'avec rage, elles se grattaient le bouton.

Survinrent les six premières apparues avec le jonc. Elles touchèrent à l'épaule les flagellantes qui se redressèrent, leur firent vis-à-vis, passèrent la main sur leurs poils, leur clitoris, les invitant à les honorer. Loin d'y consentir, celles-ci les repoussèrent contre les flagellées, ventre contre leurs fesses, et à leur tour les frappèrent à coups de jonc.

Sous les tressauts provoqués par les coups, elles frottèrent leur ventre contre le cul de celles qu'elles avaient flagellées, s'essayant à grimper par-dessus les croupes, et les douze culs s'agitant de plus en plus frénétiquement, on ne distingua plus que chairs blanches et dodues se tordant dans la raie du derrière avec des allures furibondes d'érotique jouissance.

Les clochetons reprirent un air musical, flagellantes et flagellées crièrent :

— Vive le cul !

Les contorsions de ces femmes excitaient une attraction magnétique sur toute l'assistance, il courut des frissons à travers les rangées des fauteuils, des jupes se soulevèrent, des mains s'égarèrent vers les cuisses, les femmes se chatouillaient elles-mêmes, les hommes massés derrière elles n'intervenaient pas encore.

Cependant les douze moines qui étaient entrés à la suite des femmes nues, s'approchèrent du groupe des flagellantes, détachèrent la corde leur servant de ceinture, corde munie de trois

nœuds serrés à l'extrémité, et en distribuèrent de violents coups indistinctement aux flagellantes et aux flagellées.

Il y eut un sauve qui-peut général parmi ces femmes, les coups atteignant plus durement les fesses, et elles se précipitèrent vers le milieu de la galerie, défense leur étant faite de franchir les rangs de curieux et de curieuses, assemblés tout autour.

Tournant et retournant, s'élançant à droite, s'élançant à gauche, allant et venant du haut au bas de la galerie, poursuivies par les moines, elles se saisissaient entre elles, et de la main se fouettaient impitoyablement, ne se séparant que sous les coups de corde des moines, coups bruyants sous lesquels rebondissaient les chairs.

Les moines, en pleine érection, se débarrassèrent de leur robe et, nus dessous, continuèrent encore quelques instants la flagellation terrible dont ils pourchassaient le cul des femmes ; puis, peu à peu, ils les attirèrent sur le sol où le fornicage s'accomplit avec une sauvage frénésie.

Bien des culs empourprés par les coups reçus, éraflés même par les exploits de la corde, furent enculés, sans que nulle protestation de la part de leur sémillante possesseuse ne s'élevât contre la fantaisie du rut masculin.

Les grandes draperies tentures qui pendaient sur les murs, s'ouvrirent de distance en distance, démasquant des salons brillamment éclairés ; on abandonna les sièges, on s'éparpilla par ces luxueuses pièces, Marthe et Raymonde suivirent Espérandie qui les mena par les groupes et les couples, afin qu'elles s'inspirassent de l'ardeur générale et se mêlassent à l'orgie qui commençait à se dérouler.

Étourdies de ce qu'elles avaient vu, enveloppées par la luxure qui s'étalait de toutes parts, entraînées par le pressentiment des débauches raffinées, elles regardaient tout avec de grands yeux effarés, qui provoquaient les apostrophes licencieuses des hommes comme des femmes.

Elles étaient maintenant seules, noyées dans un flux et reflux d'êtres des deux sexes, vêtus, demi-vêtus ou nus, et elles ne savaient que voir, écouter, observer et rire.

De gros moines paillards avaient déjà porté la main sur les fesses et les cuisses de l'une et de l'autre, elles avaient esquivé une attaque plus directe, en se jetant sur des hommes plus calmes ou sur des femmes plus curieuses de l'hermaphrodisme de Marthe que de lascivités excessives, et elles ne se décidaient à rien qui pût les séparer.

Se tenant par le bras, elles marchaient droit devant elles, s'arrêtaient pour examiner, ou étaient arrêtées par une audace passagère s'exerçant sur leur personne, Espérandie, Antioche, Bottelionne, n'étaient plus près d'elles, on les abandonnait à leur inspiration.

Une femme nue, superbe incarnation de la beauté, une main sur la hanche, l'œil libertin, la lèvre dédaigneuse, heurta Marthe et lui dit :

— Hé donc, petite qui nous commande aujourd'hui, es-tu fille, es-tu femme, es-tu homme, qu'es-tu ? Moi, on le voit, on le sait. Baisée par devant, baisée par derrière, je donne tout de ma personne pour faire jouir un sexe fort, un sexe faible, la bouche pour sucer, la main pour masturber, les yeux pour exciter, la langue pour engluer, tout, tout, et toi, mets-tu ou te met-on ?

Sur ces mots, un doigt sur son clitoris, elle parut attendre que la fillette lui manifestât une intention de minettes ou de chatouillage ; comme elle ne répondait pas, elle la prit par les épaules, pencha la tête vers la sienne, et les yeux dans les yeux lui cria :

— Elle te mange donc tout, l'abbesse, que ton œil ne sait pas me voir, que tes sens ne s'émeuvent pas par instinct de la cochonne que je suis, et que tu ne me montres pas ta quiquine !

Un abbé saisit par la taille la magnifique créature, l'attira à quelques pas de Marthe en disant :

— Sœur Geneviève, le diable n'est pas de ce côté.

— Crois-tu, mon petit prêtre ? Je pensais, moi, que cette nouveauté en avait un au cul !

Le flot de luxure montait et montait.

Àleurs pieds, Marthe et Raymonde contemplèrent, le cœur ému, une des dames en toilette de ville, roulée comme un saucisson par deux hommes nus, agenouillés chacun d'un côté, se l'envoyant et se la renvoyant, pour se faire happer d'un coup de langue adroitement lancé vers leur queue, tandis que d'une main crispée ils lui attrapaient la jupe ou le corsage, les fripant, les déchirant, sans encore parvenir à la mettre en lambeaux.

Soulevée sur les coudes, la jeune femme aspirait avec délices une queue ; l'autre cavalier, à quatre pattes, la saisissait, l'attirait vers lui, en la roulant, et essayait de la dévoiler dans ses parties sexuelles ; elle se retrouvait la tête sous ses cuisses, près de sa queue, elle se relevait sur le coude pour la prendre des lèvres, et le même jeu recommençait avec le premier.

La robe craquait, les jupons s'enroulaient, les mains masculines touchaient les chairs, les queues bandaient de plus en plus, les yeux de la suceuse s'égaraient sous le charme de l'extase sensuelle, Marthe et Raymonde pouvaient-elles se fixer au spectacle d'un seul épisode ? À trois pas plus loin, une femme nue, penchée en avant, les bras croisés sur la poitrine, tendait les fesses en relief à un laïc d'une quarantaine d'années, vêtu d'une sévère redingote, une bonne tête de bourgeois aisé, qui lui appliquait une magistrale fessée sur son invitation réitérée.

— Fouette, fouette, Beaurain, marche, mon cher, tes claques me plaisent, puis ça te fout en train et tu baises en enragé.

Soudain, deux jolis pieds féminins saisirent Marthe à la taille, par derrière, l'entraînèrent sur le sol, où elle tomba sur les cuisses largement ouvertes de la sœur Georgette qui, la main sur son clitoris et ses poils, lui dit :

— Je t'enlève au passage, ma belle poulette, fais-moi minettes.

Elle retira la main pour présenter son con si laborieusement travaillé la nuit précédente par Ribourdin et Hilaire ; la Georgette était enragée, et une telle effervescence se dégageait de toute sa personne, que Marthe, le visage collé sur l'entre-cuisses, se hâta d'accorder les minettes sollicitées, pelotant les fesses, les chairs de cette nouvelle conquête.

Raymonde, indécise, suivait le jeu de son amie ; Beaurain l'aperçut, vint à elle, la saisit par un bras, puis l'attira derrière la femme qu'il fouettait et lui dit :

— Lèche-lui le cul, cela me le préparera pour l'enculage.

Raymonde agenouillée ne pouvait refuser ; d'ailleurs, la jeune femme qui s'était retournée pour l'examiner, le lui plaquait en plein visage, riant et disant :

— Il paraît que tu as du talent pour la chose, ma jolie morveuse, lèche bien mon cul, le cul de la princesse de Hautesikolle, Adélaïde pour ses amis.

Que leur était-il possible de distinguer encore à ces deux fillettes, emportées par la luxure qui s'épanouissait de tous côtés ! Agissant et affolées, elles ne voyaient plus que dans un brouillard les attouchements qui se multipliaient entre les sexes pour raviver les désirs, redonner des forces aux faiblissants. Il semblait que dans ces salons et ces galeries, une population sans cesse renouvelée de bacchantes et de faunes, apportât une fièvre voluptueuse inassouvissable et invincible, et les corps dépouillés de tout vêtement ne cachaient plus leurs attraits et leur attirance séductrice.

Les femmes jeunes formaient la grande majorité des représentantes du sexe féminin : une quinzaine tout au plus accusaient la quarantaine, un peu franchie pour quelques-unes, aucune ne perdait de son charme voluptueux. Les visages, illuminés par la passion, éclairaient d'une beauté plus parfaite les corps aux proportions plus amples, et par cela même aux chairs plus appétissantes, plus absorbantes. Rien de disgracieux ne choquait dans des hanches plus accentuées, dans des gorges plus fournies. La gentille allure féline de la femme leur donnait au contraire une saveur de plus.

Tombée entre les jambes de Georgette, Marthe y laissa toute raison et se trouva, sans s'en rendre compte, dans la chambre de

la sœur, en face de son lit, sur lequel dormaient les deux pupilles Ribourdin et Hilaire.

Georgette grimpa sur le lit, lui ouvrit les bras, et d'un tour de main, jeta à terre les deux garçons, avachis de l'excès dans lequel elle les entraîna.

— Ils n'ont pas cessé de gigoter sur moi depuis hier, dit-elle en riant, il ne sortait plus rien de leur gourde d'amour, ils se remplaçaient pour essayer de jouir et de me faire jouir, et ce qu'ils m'ont énervée ces gosses ! Tu m'as remis du baume dans le sang avec tes minettes, tu es bien gentille de m'avoir suivie à travers les salons et de n'avoir pas voulu me quitter ! Marthe, est-ce bien vrai que tu pourrais me baiser avec ta machine, montre vite, tire-moi, l'idée m'en chavire l'âme.

Déjà l'hermaphrodite était sur elle, déjà elle lui dardait au conin l'appendice dont la nature la gratifia, déjà elles se suçaient les lèvres, la main de Ribourdin, debout dans la ruelle, se posa sur le cul de Marthe, et d'une voix éraillée le pupille cria :

— Ah, ben non, on ne me lâche pas comme ça, qu'est-ce que cette olive, une fille et un garçon en même temps ? Veine des veines, j'en mangerai un morceau.

Hilaire, allongé en travers sous le lit, geignait :

— Il parle de manger, ce bougre merde, je ne veux que du sommeil, moi, ou je crache tout ce que j'ai dans le ventre.

— Soulard, lui dit Ribourdin, dors et ne chouine pas ; dirait-on pas qu'on l'a avalé ! Eh, la sœur, je bandouille, je te donnerai mieux que la seringue de cette garcette ! Je préfère ton con à son cul.

Marthe, que gênait son intervention, se tourna brusquement vers la ruelle où il restait debout, lui envoya un coup de pied en pleine poitrine et dit :

— Sale pourceau, roule à terre, mon cul n'est pas pour ton nez, et son con est pour me faire jouir !

— Attends que je t'apprenne à vivre, moucheronne, répliqua Ribourdin, furieux du coup de pied.

Il saisit la jambe de Marthe, l'attira et la fouetta vigoureusement, sans qu'elle pût se défendre.

Georgette, amusée, n'intervint pas.

Était-elle fixée sur le peu de possession dont elle jouirait avec Marthe ? Pensait-elle à une nouvelle escapade dans les salons ? Les bras sous la tête elle murmura :

— Que vous êtes bêtes, les petits, vous allez vous battre, ne vaudrait-il pas mieux que vous vous accordiez ! Ne fais pas le dégoûté, Ribourdin, tu as presque une pucelle sous la main, je suis sûre que cette pucelle ne se plaindrait pas si tu lui agrandissais le trou avec ta queue.

De fouetter la fillette et de lutter avec elle, le garçon se retrouvait en bonne disposition, il envoya la main au conin et cria :

— Vrai de vrai, si elle le veut, je lui bouchonne son ouverture.

Il lui branla avec douceur l'hermaphrodisme, Marthe se tortilla, replaça la tête dans les cuisses de Georgette pour lui faire minettes, et sur un signe de celle-ci, Ribourdin, montant sur sa croupe, l'attaqua en levrette.

Bientôt les efforts du jeune garçon aboutirent ; Marthe enfilée se trémoussa, négligea ses minettes à Georgette, aplatit le cul contre le ventre de Ribourdin pour qu'il enfonçât davantage la queue dans son conin.

Georgette se souleva pour assister aux péripéties de la fête, et constata que Ribourdin avait un restant de virilité. Elle éprouva un regret de ne pas se l'être réservé, mais il était trop tard. Les soubresauts s'accentuaient, Marthe répondait aux secousses un peu courtes et sèches de son amant, elle ne jouit pas, elle prit néanmoins un vif plaisir à la chose.

Des sonnettes retentirent, Georgette sauta à bas du lit, arracha Marthe, toute surprise, à l'étreinte de Ribourdin et dit :

— Vite, vite, lave-toi et suis-moi ; c'est le banquet qu'on annonce, le banquet qui termine la veillée de cette nuit, le banquet où l'on s'amusera encore davantage, viens, viens, le plaisir est maintenant à table, allons vite en profiter.

Comme une somnambule, Marthe répara le désordre de sa toilette, quitta la chambre avec Georgette qui y laissa les deux pupilles.

Les sonnettes s'agitaient toujours, et partout, des couples, même des groupes, regagnaient les salons et les galeries qui avaient été abandonnés un instant pour les joies discrètes de l'alcôve, joies recherchées par les dilettanti de la volupté et aussi par les amateurs de l'amour intime.

Tome 2 · 06

La table du festin apparut immense à la jeune Marthe, dans une salle où des glaces interposées la développaient à l'infini, avec un luxe inouï de fleurs et de lumières.

Avant de s'asseoir, chaque convive revêtait une fine tunique de soie et se ceignait le front d'une couronne, à l'instar des vieux Romains.

— Marthe, Marthe, cria une voix, celle de Suzanne.

— Me voici, répondit la fillette.

— Viens donc, c'est en ton honneur, tu dois présider.

Suzanne la fit installer au milieu de la table et prit place à son côté, tandis que Félicia occupait l'autre.

Marthe remarqua que les sexes se trouvaient séparés, les femmes encadrant les hommes assis à la suite les uns des autres. Étonnée des deux voisines qu'on lui donnait, elle s'informa d'Espérandie, et Suzanne la lui montra à l'extrémité de la ligne féminine, ayant à sa gauche Antioche avec lequel elle causait à voix basse, sans plus se soucier d'elle que si elle n'eût jamais existé ; à l'autre extrémité des deux sexes, Eulalie voisinait avec Victor-Étienne.

Une soixantaine de femmes et une quarantaine d'hommes étaient réunis à cette table que servaient les servantes laïques, très court vêtues.

Malgré les orgies charnelles commises aux heures précédentes, malgré l'animation de certaines femmes, parmi lesquelles

Georgette, toujours dans les infatigables, il régnait une espèce de contrainte qui pesait sur chacun des convives et arrêtait les élans qui, d'habitude, faisaient de cette partie du programme, le digne couronnement de la fête.

Des mets succulents et des vins généreux alternaient, on ne s'apostrophait pas d'un sexe à l'autre, et les colloques particuliers semblaient l'emporter.

Suzanne et Félicia, de chaque côté de Marthe, affectaient de la gravité et répondaient brièvement aux questions que leur adressait l'hermaphrodite.

Celle-ci interrogea pour savoir ce qu'était devenue Raymonde ; on lui apprit qu'elle avait dû se retirer dans la chambre d'Izaline.

Que se passait-il donc pour étouffer cette joie si naturelle qu'on goûte à une table bien servie, surtout avec la conscience de pouvoir, après comme avant le repas, se livrer à toutes les jouissances de la chair ! Avaient-ils trop forniqué, ces hommes et ces femmes, qu'ils ne se défiaient plus aux doux combats de Cupidon, et que parfois des regards furtifs s'échangeaient où se lisait toute autre préoccupation que celle de la volupté !

Espérandie et Antioche, seuls dans cette assemblée, affichaient une attitude de triomphe et d'entente parfaite ; ils ne cessaient de babiller et de rire, se disaient quelques mots à vois basse qui les amusaient sans doute beaucoup, car leurs yeux s'irradiaient d'une expression d'orgueilleuse satisfaction.

Certes le silence ne régnait pas absolu ; des éclats de voix retentissaient, tantôt sur un point, tantôt sur un autre ; mais ces

éclats de voix ne trahissaient que des faits isolés et perdus dans l'ensemble du festin.

Marthe éprouvait-elle de la fatigue ? Elle se laissait aller à la quiète félicité de gourmandise et ne songeait plus à la lancinante ivresse de la luxure. Elle mangeait, buvait, ne manifestait d'étonnement que parce qu'elle constatait une affluence de gens bien moins grande que dans les salons.

La centaine de personnes festoyant ne représentaient pas les trois à quatre cents qu'elle avait croisées en quittant la salle de flagellation.

Continuait-on l'amour dans les salons ? S'était-on enfui dans les chambres ? Elle le demandait à Suzanne ainsi qu'à Félicia qui répondaient invariablement :

— Cela se peut.

Le dessert circulait, dessert copieux et savamment combiné ; des vides se produisirent à table, des hommes, des femmes sortirent. Il en résulta de la détente et un éveil charnel chez les restants.

On abandonna sa place pour s'accoupler entre amoureux et amoureuses ; les baisers recommencèrent, et voilà que tout à coup on entendit un chant d'église, un De Profundis, entonné au loin, et qui, par ses sons allant crescendo, annonçait l'approche d'un cortège.

Les portes étaient grandes ouvertes ; la stupeur remplaça les caresses qu'on s'apprêtait à se faire ; à toutes les portes, au nombre de six, apparurent des pénitents noirs, les yeux luisants derrière la cagoule, et ces pénitents clamaient le De Profundis.

— Lugubre plaisanterie, cria Antioche lâchant Espérandie qu'il avait enlacée, et sur les lèvres de qui il croquignollait une praline.

Les pénitents pénétrèrent dans la salle et entourèrent les convives ; sur le seuil des portes, d'autres hommes, vêtus de velours rouge, le masque sur le visage, se montrèrent ; leur costume se composait d'un haut-de-chausse, d'un veston, de longues bottes, d'un grand chapeau ; ils avaient un bâton à la main surmonté d'un globe traversé par une flèche. Des femmes masquées survinrent derrière, et les festoyeurs se trouvèrent noyés dans cette invasion de gens continuant à chanter à tue-tête le De Profundis.

Àla porte principale, un vide s'opéra, on s'écartait, et le même cri sortit des lèvres d'Antioche et de celles d'Espérandie, en apercevant l'abbesse Josépha dans sa toilette rouge, froide et impassible qui, levant la main vers le ciel, suspendit instantanément le chant funèbre.

Elle s'avança lentement, et déjà deux hommes vigoureux avaient saisi Antioche et le garrottaient, tandis qu'on agissait de même avec Espérandie.

Parvenue près de ces deux coupables, l'abbesse dit :

— Sœurs et frères, la trahison est entrée dans notre maison par ces renégats ; il sera statué à leur égard, ils ne sont pas les seuls.

Elle se tourna vers la place où, muette et tremblante, se tenait encore Marthe, la désigna et reprit :

— Celle-ci fut la cause du trouble, jetez-la sur cette table, Félicia, et qu'on la fouette pour débuter.

Avant qu'elle n'eût proféré une parole, Marthe, brutalement saisie par Félicia et par Suzanne, était couchée sur la table où elle se garait tant bien que mal des verres et des bouteilles renversés, se voyait retrousser la légère tunique qui la recouvrait, et plus de vingt mains se précipitaient pour la frapper, au milieu des hurlements d'épouvante qu'elle poussait.

— Frappez, ordonna l'abbesse, et vous, chantez le De Profundis, que ses beuglements ne s'entendent pas !

Les moines amis d'Antioche qui l'entouraient, opérèrent prestement volte-face, puis s'agenouillèrent pour que l'abbesse les bénit, ainsi qu'elle allait le faire à tous ceux qui lui étaient restés fidèles.

Scène comique et grandiose en même temps ; dans cette foule d'éléments religieux et laïques, dans cet assemblage d'êtres d'allure sévère et d'allure libertine, dans ce cadre riche et somptueux, avec les services de table éparpillés, l'abbesse apparaissait grandie, se détachant en relief, dominant tout son monde, et bien telle qu'il la fallait pour commander, s'imposer.

De nouveau elle leva la main, l'étendit par-dessus les têtes, et dit dans un arrêt du De Profundis.

— Les responsabilités seront limitées : la tête qui conçut le viol de mon autorité, le bras qui commit l'attentat, seront seuls punis ! Que tout rentre dans l'ordre, emmenez cette chiffe de fille dans la Salle de punition des enfants, elle n'est pas encore d'âge à mériter notre colère.

Deux hommes au costume de velours rouge s'emparèrent de Marthe et l'emportèrent ; l'abbesse vint alors près d'Antioche et

d'Espérandie, garrottés et étendus sur le sol.

Elle les contempla quelques secondes, hocha la tête et murmura :

— La pitié serait de la faiblesse et la faiblesse tuerait l'Ordre des Bleuets. M Dollemphe, retournez sur le ventre cette femme. Vous, Messieurs les Lunaires, mettez cet homme sur les genoux, et maintenez-le, afin qu'il assiste à la première punition de sa complice.

Espérandie, couchée sur le ventre, les fesses nues, exposées aux regards de tous, entendit l'abbesse ordonner :

— La pelote.

Prise d'un tremblement nerveux, la révoltée supplia :

— Non, non, pas ça, grâce !

Dollemphe, un des pénitents noirs qui avait retiré la cagoule, sortit d'une poche une petite et étrange boule, dont il dévissa une moitié ; ces deux parties de la boule présentèrent deux pelotes d'où s'élançaient des pointes d'épingles.

Il jeta un regard sur ceux qui l'entouraient, fit un signe, et deux des hommes costumés de rouge s'approchèrent : l'un se pencha pour maintenir l'immobilité du haut du corps d'Espérandie, l'autre s'agenouilla sur les jambes de la jeune femme pour les lui contenir.

— Pas de grâce, dit l'abbesse, toi qui fus de mes amies, n'as-tu pas agi en implacable ennemie ?

Dollemphe s'accroupit près du cul d'Espérandie, appliqua la première moitié de la pelote sur une de ses fesses, les pointes d'épingles piquant la chair, et d'une brusque pression de main enfonça, déchirant les blanches chairs.

Un hurlement de douleur s'échappa des lèvres de la patiente, hurlement qui fut couvert par toute l'assistance entonnant un chant religieux.

Impassible aux gouttelettes de sang qui perlaient, coulaient sur la fesse meurtrie, Dollemphe planta de même la seconde moitié sur l'autre fesse.

Les deux hommes rouges cessèrent de retenir Espérandie, Dollemphe se releva, sur le parquet on vit la sœur se replier sur elle-même, se convulsionner, s'agiter quelques secondes, puis ne plus bouger, elle avait perdu connaissance.

Tout pâle, Antioche cria :

— La force appartient toujours aux bourreaux.

— Serpent, répondit l'abbesse, ne l'as-tu pas prouvé le premier ! Ta femelle ne hurle plus, elle n'étale plus son insolente fierté, ton tour viendra.

Elle se tourna, et d'un simple geste, ordonna qu'on emportât les deux corps hors de la salle.

— Frères et sœurs de ce Couvent et d'au-delà de ces murs, dit-elle alors, allons prier pour ces deux grands coupables et implorer Dieu pour qu'il nous inspire dans la tâche qui nous reste à remplir.

Elle marchait pour prendre la tête du cortège, elle aperçut Maillouchet, timidement debout à l'encoignure d'une porte et observant ce qui se passait. Elle se dirigea vers lui, lui tendit la main et dit :

— Maillouchet, si dans un passé lointain, tu eus des torts, et si tu ne vins pas au monde dans les hautes sphères de la société, tu as effacé ces torts et tu as agi en cœur loyal et chevaleresque, te rendant digne de frayer avec ceux qui semblent tes supérieurs. Accompagne-moi à la chapelle, nous causerons ensuite.

Maillouchet passait par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; toutes ses timidités renaissaient devant cette femme en qui il personnifiait la puissance et la divinité, il balbutia :

— Vous accompagner, notre mère, marcher près de vous, je n'ose pas.

— Tu osais davantage tout à l'heure, dit-elle en souriant, et tu as couru du danger, viens, viens.

Elle lui prit la main et l'entraîna.

Àla chapelle, l'aumônier Hermal et des abbés, en grands costumes sacerdotaux, attendaient l'arrivée de l'abbesse.

Àson entrée, un Hosannah fut entonné.

Contraste extraordinaire avec le précédent aspect du Couvent ; à la débauche la plus outrée succédait la dévotion la plus caractérisée, de telle manière qu'il eût été impossible d'admettre la pensée qu'on se trouvait en présence des mêmes personnages.

Les costumes légers, comme par un coup de baguette de fée, s'étaient transformés en costumes religieux, chacun et chacune ayant facilement sous la main ce qu'il fallait pour cette métamorphose : les pénitents noirs, les hommes rouges, se complétaient de pénitents blancs et gris, de moines et d'abbés, la plupart nus un quart d'heure auparavant ; les sœurs des Bleuets, revêtues d'une robe uniforme bleue jetée sur leur nudité, et les femmes du monde assistant à la fête sensuelle arrangées de même ; aussi dans la chapelle rien ne trahissait l'orgie qui emportait tout le personnel du couvent et ses invités, il y avait à peine quelques minutes, ni le scandale qui la termina.

Les chants religieux retentirent, le jour bleuissait les vitraux de l'église.

Àson banc abbétial, Josépha agenouillée, priait, la tête dans les mains. Elle priait et se remémorait l'affreuse journée qu'elle venait de vivre.

Prévoyaient-ils que leur triomphe serait de courte durée, Antioche et Espérandie, s'excitant mutuellement à leur félonie, ne laissèrent passer un instant sans la torturer.

Elle se croyait tranquille jusqu'à la nuit ; ce fut pour son repas que cela commença.

Antioche le lui servit plus tôt, et goguenard, lui dit :

— Mange et dors, ma chère mère, le couvent est en fête pour cette nuit, fête d'amour et de volupté, il te serait pénible d'en entendre les échos, dors et repose-toi.

Elle ne répondit pas ; elle avait hâte qu'il fut parti pour rêver à l'espoir de sa prochaine délivrance.

Écoutant le conseil donné par le moine, elle mangea pour tuer le temps.

Oh, ce repas ! Certes les mets étaient soignés et délicats, mais quel feu la dévora de suite dans les veines !

Elle se sentit devenir la proie des plus violents désirs, elle ne put résister à la folie de déchirer ses vêtements, de se rouler sur le tapis, de s'emparer de toutes sortes d'objets pour satisfaire les idées lubriques qui voltigeaient par son cerveau, qui lui détraquaient les nerfs.

Elle monta au cabinet de toilette, s'inonda d'eau de la tête aux pieds, éprouva un calme momentané, redescendit au bruit de sa porte qu'on ouvrait, faillit mourir de honte et de douleur, à la vue d'Espérandie et d'Antioche, déboutées robes relevées et se pelotant.

Leurs paroles vibraient à ses oreilles.

— Ton sang, Josépha, murmura Espérandie, est donc changé en lait que le spectacle de nos caresses de la main et de la bouche te laissent insensible et froide !

— Tu t'es foutue dans l'eau, notre mère, ajouta Antioche, ça ne suffira pas, Nous ne sommes pas méchants ; elle te permet de sucer ma queue pour apaiser ta soif. Dans tes yeux luisent les instincts les plus cochons.

Elle ferma les yeux, s'adossa tremblante à son lit ; Espérandie masturba avec forces grimaces de chatte en chaleur Antioche et susurra :

— Elle préférerait peut-être me faire minettes ou feuilles de roses ! Tiens, Josépha, regarde mon petit con, regarde mon joli cul, tu les connais déjà, c'est vrai, mais c'était plutôt moi qui t'encensais ! Je suis certaine qu'aujourd'hui ta langue se délecterait à me farfouiller, et avec un plaisir d'autant plus vif, qu'Antioche m'a baisée deux fois, que tu sentirais aussi sur mon con les lèvres de ta petite Marthe. Ne ferme donc pas les yeux.

La main d'Antioche la toucha en cet instant ; elle fit l'effet d'une pile électrique lui redonnant des forces, elle appliqua une paire de gifles à l'homme, sauta au cou de la femme, manqua de l'étrangler.

Antioche la lui arracha avec beaucoup de peiné ; ils se précipitèrent tous les deux sur elle et la battirent avec une rage folle. Elle ne se défendit pas, elle crut à la mort. Ils la quittèrent enfin.

Une vigueur surhumaine était née en elle ! Ses désirs excités embellissaient sa captivité ; elle entr'apercevait dans un rêve des légions d'amants et d'amantes qui chantaient sa gloire, qui l'honoraient dans ses charmes, et l'ivresse sensuelle, loin de l'énerver, la magnifiait, la rendait infatigable.

Il n'était pas encore dix heures, elle grimpa au cabinet pour y attendre Maillouchet et elle l'entendit :

— Maillouchet, murmura-t-elle dans l'obscurité, est-ce toi ?

— C'est moi, notre mère ; je suis étendu contre la fenêtre, approchez que nous parlions bas.

Àtravers les barreaux, elle reconnut le jeune homme couché sur le sol, et son visage près du sien, il lui raconta le résultat de ses courses.

Il avait remis son billet à monsieur Dollemphe qui, dans une colère épouvantable, s'était mis en campagne pour convoquer au couvent vers les minuit tous les éléments étrangers, affiliés à l'Ordre. Il l'avait accompagné et il agissait dans ce moment même, participant à la fête, triant les bons d'avec les mauvais, étudiant le moyen de la délivrer sans secousse, d'étouffer autant que possible cette sotte histoire, pour qu'il n'en subsistât pas des germes de discorde.

Àmesure qu'elle écoutait ce jeune garçon, son âme s'était dilatée ! Elle se revoyait maîtresse et souveraine, elle savourait les avant-goûts de la vengeance, et, son souffle se mélangeant à celui de Maillouchet, sa chaleur commençait à la pénétrer, avec d'autant plus de force qu'elle distinguait ses yeux extasiés fixés sur les siens.

Sa fièvre se réveillant, elle sentait l'homme jeune et ardent à sa portée ; et, malgré les barreaux de fer qui les séparaient, elle approcha la bouche, l'approcha tant et si bien qu'à travers leur entrecroisement, ses lèvres se rencontrèrent avec la bouche du jeune homme.

Il poussa un cri plaintif et murmura :

— Oh, notre mère, si vous me touchez ainsi, je ne pourrai plus rien vous apprendre !

— Tu m'as appris tout ce qu'il importait, mon ami ! Je te devais un baiser en remerciement, je l'ai fait avec plaisir.

Elle comprenait le sentiment délicat qui s'imposait à Maillouchet, elle cherchait à lui inspirer de la confiance.

Un court silence régna entre eux, puis elle reprit :

— Maillouchet, tu assisteras à ma délivrance et ce que tu me demanderas, je te l'accorderai.

— Ce que je vous demanderais ! Que puis-je vous demander, sinon de me garder toujours sous votre autorité.

— Je t'y garderai, et tu vivras plus près de ma personne ! As-tu donc peur que tu te recules !

— Peur de vous, jamais ! Peur de moi, oui.

— Pourquoi peur de toi ?

— Votre baiser m'attire, et je ne voudrais pas risquer de perdre votre amitié.

— Je t'ai donné le baiser, Maillouchet, et tu ne me l'as pas rendu.

— Quoi, vous y consentiriez !

— Je te le commande.

— Au milieu de la prière qu'elle adressait au ciel pour sa délivrance, dans les chants qui unissaient à cette heure matinale tout le personnel de son couvent, le cœur de Josépha battait de doux émoi à cette scène du baiser rendu.

Le visage collé contre les barres de fer, ils approchèrent l'un et l'autre la bouche, leurs lèvres se rejoignirent, et comme à cette réunion Maillouchet se disposait à se reculer, elle murmura :

— Laisse-les.

Ce fut une lutte de délices où la bouche, se déplaçant par instant, à cause de la difficulté de la pose, ils cherchaient vite à se

reprendre, et où saisissant les battements de plus en plus violents du cœur du jeune homme, elle lui dit :

— Es-tu bienheureux, Maillouchet ?

— Heureux à perdre le souffle.

— Conserve-le pour me défendre contre mes ennemis, et je te le jure, ce soir comptera dans notre existence à tous deux.

La patricienne qui vivait sous la peau de l'abbesse des Bleuets descendait vers le plébéien, elle savait qu'elle pourrait l'élever jusqu'à elle, jusqu'à son monde.

— Il comptera éternellement dans mon souvenir, répondit Maillouchet.

— Pour l'éternité, enfant, il faut qu'on aime vraiment. M'aimerais-tu… d'amour ?

— Pardon, pardon, si je vous l'ai laissé supposer, je suis fou, je le sens, mais depuis que je vis dans votre couvent, depuis que je vous vois, je ne pense, je ne rêve que par vous.

— Malgré la volupté où tu m'as vue sacrifier ! Malgré la volupté que j'ai voulu qu'on te donnât, à toi et aux autres pupilles !

— Je ne suis qu'un humble ver de terre, notre mère, et le ver de terre sait distinguer l'éclat particulier des étoiles, malgré l'entrecroisement de leurs rayons.

Un bruit de pas les rejeta loin l'un de l'autre ; elle demeura anxieuse contre la croisée. Maillouchet s'était pelotonné comme s'il dormait.

Deux individus se penchèrent sur lui, le secouèrent, dirent :

— Qu'est cet os !

— Un macchabée.

— Un soulaud.

— Les poches sonnent.

— Ramasse.

— Si y rechigne, ce fragot ?

— Troue-le.

— Merde ! On a les clochantes.

— Combien ?

— Dans les vingt-deux, chic !

— Des verres pour l'aspiratoire, frérot.

— Filons.

— Si on lui fourrait du rêve.

— Lâchons le récif.

On avait fouillé le jeune garçon, simulant l'endormi, on l'avait dévalisé, on le laissait.

Les pas s'éloignèrent, il se retourna de son côté ; elle avait suivi la scène avec une vive émotion ; elle avait cru son jeune amoureux perdu, assassiné, il murmura :

— Notre mère, nous voici seuls.

— Rentre au couvent, ne cours plus de danger.

— Je me serais défendu.

— Je ne veux pas qu'on te tue. Tu m'as dit que tu m'aimais. Je mettrai à l'épreuve ton amour.

— Vous me permettez donc de vous aimer ?

— Ne t'ai-je pas donné le baiser de gage !

— Un baiser de remerciement, notre mère, un baiser de pitié.

— Eh bien, je vais te donner un autre baiser qui, celui-là, sera un baiser de gage, et qui t'enhardira, mon jeune chevalier, approche ton ventre.

— Oh, que me voulez-vous ?

— Donne à ma bouche le bout de ce qui est dans ta culotte, j'y ferai le baiser et ce sera le baiser de gage.

— Vous me feriez ce baiser ?

— Obéis et sauve-toi ensuite.

Avec beaucoup d'adresse, entre les barreaux, Maillouchet glissa sa queue, et sur le bout, elle déposa un rapide baiser. Puis, elle recula et dit :

— Va-t-en, et à bientôt.

Telle était la vision que Maillouchet avait voulu oublier en se tenant discrètement sur le seuil de la porte, d'où elle l'appela, appréciant cette délicate réserve qui le portait à ne pas s'imposer.

Tome 2 · 07

La cérémonie religieuse se termina. Un abbé monta en chaire pour, en quelques mots, recommander le calme, le silence, le repos, pendant la journée qui commençait, le recueillement pour la semaine, la reprise de l'harmonie monastique.

Peu à peu on évacua la chapelle pour regagner les cellules, les chambres, les appartements, le justicier Dollemphe se chargea des deux coupables.

Lentement, l'abbesse, après s'être inclinée devant le maître-autel, sortit à son tour, suivie de Suzanne, Félicia, de plusieurs autres sœurs, et s'arrêta sur le seuil pour chercher Maillouchet.

Elle l'aperçut, pâle et tremblant, à l'entrée de la galerie qu'elle devait prendre pour revenir dans ses appartements, et lui fit signe d'approcher.

— Mes sœurs, dit-elle aux femmes qui l'entouraient, repos toute la journée ! Vous veillerez néanmoins sur votre mère, selon votre habitude, mais après avoir pris jusqu'à cet après-midi le sommeil dont vous avez besoin. J'ai à causer avec mon jeune sauveur.

Dans sa toilette rouge, seule en face du jeune homme vêtu de sa blouse, elle apparaissait la déesse, heureuse de faire le bonheur d'un pauvre mortel.

La fiction pouvait être dans la réalité ; toute femme n'est-elle point déesse quand elle le veut ! Souriant à Maillouchet, elle lui dit :

— Agenouille-toi devant la femme, mon doux amoureux, et révèle-lui tout ce qui est le fond de ton cœur, de ton âme.

Il tomba sur les deux genoux, enveloppé déjà de ce fluide subtil et extasiant qu'est le sourire de la femme aimée, prête à vous aimer ; vivant quelques secondes la profonde émotion qui le dominait, il ne sut que la regarder et non parler.

Elle plana sur cette adoration silencieuse, le laissant savourer le bonheur qu'il éprouvait, maîtresse-femme dans l'art des nuances délicates de la sentimentalité et de la volupté ; elle approcha les deux mains de ses lèvres, il les saisit dans les siennes pour les maintenir contre sa bouche, et enfin il balbutia :

— Est-il possible que parfois le ciel descende sur terre, est-il possible qu'on conserve le souffle lorsque tout vous pousse à mourir aux pieds de la femme trop bonne, trop belle, trop divine, pour qu'on ose espérer l'effleurer d'une caresse, et votre voix, ma mère, me commande le courage et l'audace ? Oui, je vous aime, je vous aime depuis longtemps, depuis toujours et pour toujours. Agenouillé devant votre surhumaine beauté, je doute d'atteindre une plus exquise ivresse. Votre personne, votre supériorité, me tiennent subjugué, anéanti, vous pouvez seule discerner ce qui est dans mon âme, dans mon cœur.

Il parlait et il couvrait de petits baisers les mains qu'elle ne retirait pas de ses lèvres ; elle savourait elle-même cette effervescence d'amour qui, malgré son expérience de femme aimée et capricieuse, la pénétrait d'un charme qu'elle ne connut jamais encore, elle se pencha pour parler à son oreille et murmura :

— Enfant, puisque tu aimes d'un amour surpassant la volupté celle qui est ta souveraine, ta mère, derrière les murs de ce

Couvent, celle qui reconnaît te devoir les joies de la sensualité, pour te récompenser de la transformation que tu sus accomplir dans ton être, pour te remercier de ton dévouement, de ton sentiment d'exaltation, puisque tu aimes celle qui aspire à cette heure à vibrer de la même ardeur que la tienne et que tu ne peux définir, apprends d'elle le catéchisme d'amour des temps de demain, et jure d'être croyant, de le respecter.

Dans la solitude du vaste vestibule qui précédait la chapelle et d'où partaient des galeries desservant les divers bâtiments, avec le jour matinal croissant lentement, la vue de cette femme très belle, encore pâle des émotions ressenties durant sa claustration, somptueusement habillée dans sa toilette rouge, coupée de la croix d'or, de cette femme que l'amour idéal caressait de ses ailes, contenant les désirs charnels surexcités par les ingrédients mélangés à ses aliments, de cette femme debout devant ce jeune adolescent extasié de sa beauté et de sa grâce, le tableau revêtait une grandeur inconnue où se révélait tout un nouveau monde d'impressions et de sensations.

Àsa douce voix, Maillouchet cessa de baiser les mains qu'il garda néanmoins dans les siennes et répondit :

— Parle, apprends-moi, fais de moi l'homme qu'il te faut pour demain, pour toujours.

— La femme, tu aimeras et serviras : tu la voudras toujours belle et amoureuse pour toi et pour tes frères, me comprends-tu ?

— Je te comprends. Je t'aimerai et te servirai toujours.

— La femme, ce n'est pas seulement l'abbesse Josépha ; c'est la femme en général, sans quoi, demain tu trahiras pour la vio-

lenter et l'empêcher de remplir sa mission d'éducatrice de civilisations. Tu aimeras la femme dans Josépha, mais tu l'aimeras aussi dans les sœurs de Josépha, et tu sauras respecter le bonheur de tes frères, si la femme, si Josépha, ne veut pas qu'ils souffrent du désir qu'elle leur inspirerait. Tu comprends ?

— Je sais ce qui est dans ce Couvent, et faible vermisseau, je n'en changerai point les lois.

— Ici et ailleurs, si je t'emmène au loin, m'entends-tu ?

— Ta volonté est et restera ma loi.

— Aimant et servant la femme, tu croiras en un Dieu d'amour et de paix, voulant les femmes belles et les hommes sains.

— Je croirai tout ce que tu m'ordonneras de croire.

Elle sourit et reprit :

— Moi aujourd'hui, hier Izaline, demain une autre.

— Toi, toujours toi, derrière les autres femmes.

— Tu nuances, mon amoureux, soit, j'accepte ta nuance. Croyant en un Dieu d'amour et de paix, tu suivras les prescriptions des initiés du temple, et tu subordonneras ta volonté à celle des supérieurs féminins et masculins qu'on te fera connaître.

— Je vivrai dans ce couvent sous ta loi, sous celle des sœurs et des frères, je pratiquerai la religion que vous m'enseignerez, j'obéirai aux ordres de mes chefs.

Elle était de plus en plus penchée sur lui ; il s'était à demi redressé sur les genoux, un de ses bras avait glissé sous sa taille, la chair reconquérait ses droits, les paroles sortaient plus brèves,

elle sentit son souffle à sa ceinture, une chaleur voluptueuse l'envahit, elle murmura :

— Plus tard, plus tard, nous continuerons, viens, mon doux amoureux, viens, que tes désirs nous unissent, viens tâcher d'être et de demeurer l'élu, viens, je te prends pour demain, pour toujours.

Elle se laissa aller dans ses bras, ils se trouvèrent agenouillés l'un contre l'autre, elle lui tendit les lèvres, il y posa les siennes. Le baiser qu'ils échangèrent parut ne devoir jamais se terminer ; l'abbesse disparaissait derrière la femme ; elle sentit autour de sa taille ses mains qui tremblaient, la pressant avec plus de passion ; elle dégrafa la grande croix d'or qui fermait le corsage et le haut de la jupe, elle lui guida la main vers les seins ronds et fermes, elle lui dit :

— Je vis ton amour, tes désirs, mon amant, mon sauveur, nous sommes des insensés de nous attarder ici ; que ma chair t'inspire la patience nécessaire, tu es fort, tu es puissant, emporte-moi, ne restons pas davantage dans ce vestibule, je te le commande, tu as assez touché.

D'un bond, il fut debout, la prit dans ses bras comme si elle eût été une petite enfant, et courut à travers une longue galerie, atteignit rapidement avec son cher fardeau l'appartement abbétial.

Elle appuyait la tête sur son épaule, et à son tour lui couvrait le cou de petits baisers.

Ils arrivèrent ainsi dans sa chambre, où, dès qu'il l'eut posée à terre, elle s'élança vers un meuble-secrétaire où se trouvait un

agenda ouvert, lut le nom du saint du jour et dit :

— C'est aujourd'hui la saint Hugues, je te nomme Hugues au lieu de Maillouchet, et je te ferai comte de Maillouchet d'ici cinq ans, je te le promets.

— Permets-moi de t'aimer, ô ma mère, de te le dire, de te le prouver.

— Je te le permets.

Bientôt elle fut toute nue devant ses yeux ravis, non qu'il ne l'eût déjà vue ainsi, mais parce que cette fois elle l'était pour lui tout seul ; et nue, encore plus magnifiquement belle que dans sa toilette d'abbesse, elle le contempla se roulant à ses pieds, la mangeant de caresses depuis le bout de ses ongles roses à la divine entrée du paradis terrestre que les femmes ont entre les cuisses, à ce conin, fruit exquis et dont on rêve, même quand on en médit.

Elle avait soif de la possession après ces secousses ; elle l'arracha à ses caresses pour l'entraîner sur le lit où, le serrant dans ses bras, elle se livra avec une fougue qu'elle n'eut jamais. Il palpitait d'allégresse et de volupté, elle le favorisait dans ses élans, et les éternels cris des amants, s'échappant de leurs lèvres, unirent cette femme de trente ans à ce garçon de dix-huit ans, cette femme de haute aristocratie à ce garçon de naissance douteuse, tiré des bas-fonds de la société.

L'équilibre s'établissait ; l'intelligence masculine percevait l'affinement féminin ; à quelque chose malheur est bon, l'acte d'Antioche et de Marthe remettait dans leurs aspirations naturelles les sens de l'abbesse Josépha.

Adorée par Maillouchet, Joséphа, dans cette poussée d'amour délicat, où elle s'abandonnait avec toute l'ardeur de sa féminité, n'en étudiait pas moins les fines attaches du corps de son amant, trahissant un sang dévoyé plutôt qu'un sang perdu. Elle écoutait avec émotion les exclamations délirantes que lui provoquait son bonheur ; elle reconnaissait avec joie la réalité et la profondeur du culte qu'elle inspirait, et elle s'amollissait, s'amollissait, à mesure que le contact de plus en plus intime, non repu d'une station à Vénus, se renouvelait presque sans désemparer pour fondre les corps en un seul, reculant la séparation, obligeant les moindres mollécules charnelles à se coller dans une ivresse infinie.

Il restait entre ses cuisses, la queue dans son con, l'érection se prolongeait au-delà de la sensation, il ne cherchait pas à se retirer, elle n'avait nul besoin de le retenir en elle, leurs lèvres se poursuivaient de caresses, leurs mains ne se lassaient pas de pelotages. S'il glissait, c'était pour poser la bouche sur un de ses seins, où il suçait une nouvelle force qui les rejetait dans les spasmes. Elle l'attirait, l'attirait, et il se pâmait à noyer ses yeux sous le flux de ses regards au voluptueux velouté ; il implorait alors le dard de sa petite langue, se plaquant à ses lèvres pour pénétrer dans sa bouche, en ressortir, tandis qu'elle disait :

— Hugues, mon Hugues, tu seras ma création, Je ferai de toi un homme puissant, un grand seigneur.

— Ton amant, ton esclave.

— Mon amant, mon bien ! Quelle folie me poussa à penser à cette gamine de Marthe.

— Tu lui pardonneras.

— Le veux-tu ?

— Si tu m'autorises à vouloir.

— Je te l'autorise, mon petit amant.

— Oui, je voudrais que tu pardonnasses ! C'est une enfant. Je l'étais quand on m'amena dans ce couvent. Le ciel s'y est dessiné à mes yeux.

— Elle sera pardonnée, grâce à toi. Demande-moi ce qui te plaira, je te l'accorderai. T'ennuies-tu dans notre maison ? Désires-tu mener la vie d'un jeune homme riche dehors, jeter l'argent par les fenêtres, tu le peux. J'ordonnerai qu'on te loue un appartement, tu auras autant d'argent qu'il t'en faudra.

— Non, non ! Vivre pour toi, près de toi ! Travailler pour mériter mon bonheur, te sentir toujours disposée à m'aimer, le rêve devient la réalité.

— Tu ne parles pas là en enfant, mon chéri, tu parles en homme et tu me rends fière de ton amour. Tu m'aimeras donc toujours ?

— Toujours ! N'est-ce point dans le catéchisme d'amour ?

— La femme en général, pas Josépha.

— La femme est dans celle qui, par ses regards, nous apporte la joie de vivre, l'espérance du bonheur.

— Je suis vieille par rapport à toi.

Il eut un sursaut d'indignation, s'agenouilla sur le lit entre ses cuisses, et murmura :

— Vieille, avec tant de merveilles !

— Vite, vite, veux-tu reprendre ta place, petit fuyard.

La vue, la seule vue de tant de beautés, après déjà deux joutes consécutives, n'en finissant plus, le fit rebander, et il réenfila le conin de sa queue, entrant toute droite, pour la fêter de ses plus tendres tressaillements.

Leurs lèvres se ressaisirent. Ivresse des ivresses, ils parlèrent la bouche sur la bouche, leur salive se mélangeant, il dit :

— Ce n'est pas moi qui te prends, Josépha, c'est toi, toi qui m'attires tout en toi.

— Tu m'as appelée Josépha, jamais cela ne retentit aussi doucement à mon oreille. Répète, répète mon nom.

— Josépha, l'ange du Seigneur ! Josépha, l'idole du temple d'amour ! Josépha, ma Josépha, en cette céleste minute !

— Ta Josépha ! Josépha à toi, à toi, délice des délices !

Elle jouissait et elle se tordait dans des convulsions de volupté qui auréolaient son visage d'une joliesse inoubliable, qui donnait à ses chairs un satiné encore plus attrayant ; ils parurent bien mourir dans une succession de baisages ininterrompus ; une cloche sonna qui les arrêta au milieu d'une pamoison plus vigoureuse, sans que cependant leurs bras se détachassent, leur bouche se séparât. Elle murmura :

— Cette cloche m'annonce une visite importante. C'est extraordinaire. Il est vrai qu'au dehors on ignore ce qui s'est passé dans ce couvent, sauf Dollemphe et les renforts qu'il a menés. Passe dans la ruelle et attendons.

On frappa à la porte de la chambre, l'abbesse cria d'entrer, sachant que c'était la sœur Eulalie, seule autorisée à la prévenir de ce qui survenait.

Eulalie apparut en effet, s'approcha du lit, n'éprouva aucun étonnement en apercevant Maillouchet dans la ruelle et dit :

— Je te demande pardon, ma mère, de te déranger en aussi agréable moment ; mais on vient du ministère. Il y a urgence à ce que tu prennes connaissance d'un pli qui doit t'être remis en mains propres.

— As-tu dit que je dormais, que j'étais indisposée ?

— Les ordres sont précis. Je l'ai dit.

— Bon, passe-moi ma robe de retraite. Je recevrai ici, ce ne sera pas long.

Elle se tourna vers Maillouchet, le baisa sur le front en disant :

— Ne remue pas trop, je serai vite de nouveau à ton côté.

Sautant à bas du lit, elle laissa retomber les tentures qui le dérobaient, chaussa des mules et endossa rapidement sur une chemise une longue robe noire qu'elle noua à la ceinture d'une cordelette en or.

Eulalie introduisit un monsieur très bien mis et très distingué, d'une quarantaine d'années, qui salua et dit :

— Je vous présente mes hommages, ma mère, mais ma venue vous révèle déjà l'importance de ma visite.

— Vous, comte !

Elle fit signe à Eulalie de sortir, et seule en apparence en présence de l'importun qui la troublait dans ses amours, elle lui tendit néanmoins la main et demanda :

— Qu'y a-t-il, parlez ?

— Voici une lettre du ministre, je dois transmettre votre réponse.

— C'est si pressé ?

— Très, très.

Elle décacheta le pli, le lut avec un froncement du front et murmura :

— Cela se présente mal à propos, mon cher comte.

— Pourquoi cela ?

— Êtes-vous au courant de ce qu'on me demande ?

— Oui, un voyage à Berne pour vous y rencontrer avec le grand duc.

— Je suis dans de tristes dispositions pour une telle conquête.

— Vous retrouverez votre liberté d'esprit en route ; d'autant plus que vous nous devez bien cette corvée. On a signalé un mouvement inaccoutumé dans votre couvent et ses dépendances ; on soupçonne qu'un événement important s'y est accompli ; on ferme les yeux, vous pouvez seule assurer le succès de nos démarches.

— Je partirai.

— J'en étais assuré. Avez-vous besoin d'un coup de main de l'Administration pour quelque difficulté… de discipline ?

— Nullement. On s'est réuni plus qu'à l'habitude. Le calme règne dans le couvent. On ne me fixe pas de jour pour mon départ ?

— On le laisse à votre convenance.

— D'ici trois à quatre jours, cela suffira-t-il ?

— Tout à fait. Le ministre vous attendra la veille du jour que vous aurez choisi pour ce voyage.

— Je me rendrai à son cabinet. Qu'il m'envoie la lettre d'audience nécessaire.

Le comte s'inclina, et Joséphа ayant sonné, Eulalie se présenta pour le prendre et le reconduire.

L'abbesse demeura pensive et rêveuse, debout au milieu de la chambre, relisant la lettre suivante :

« Ma mère, nous négocions avec la Finlande un traité commercial très important. Ce traité dépend beaucoup de la bonne volonté du grand duc de Vlosbourg, qui se montre rétif à nos ouvertures. Il est enragé coureur de femmes, de femmes… dans votre genre. Il réside à Berne pour quelques jours. Cette conquête s'offre à vos hauts talents de femme et de diplomate. Nous vous serions très reconnaissants de votre aide, et j'y compte personnellement. Bien à vous. »

« Le comte de Pontoillet vous remettra cette lettre et rapportera votre réponse. »

— Encore, encore l'engrenage ! murmura-t-elle. Cela m'eût amusée il y a huit jours, cela me pèse aujourd'hui, pourquoi ?

Elle poussa un soupir, se tourna du côté du lit, aperçut la tête de Maillouchet qui apparaissait entre les plis du milieu, lui sourit, et d'un signe de tête l'appela.

Il se précipita à ses genoux.

— Mon chéri, déshabille-moi vite et reporte-moi sur le lit. Je vois que tu n'as pas fini tes dévotions amoureuses, il faut les hâter et puis dormir. Il fait grand jour. Je te nomme mon secrétaire et tu m'accompagneras en voyage.

La robe et la chemise gisaient sur le sol, elle riait comme une enfant aux baisers qui lui couraient sur le corps, elle murmura :

— Petit cochon, ce que nous devons sentir l'amour ! Mais bast, c'est odeur sainte quand on aime, et je crois que je t'aimerai comme tu m'aimes !

Les amants, vraiment amants, ne font pas les dégoûtés ; ils s'adorent dans les mille inconvénients de l'amour glouton et vorace, ne permettant pas le plus léger répit aux actes de la chair ; Josépha et Maillouchet se retrouvèrent sur le lit, tête bêche, avant de repartir pour un nouvel assaut.

Tome 2 · 08

L'abbesse dormit jusque vers les trois heures de l'après-midi, sans que nul ne la dérangeât. Se réveillant, ses regards tombèrent

sur son jeune amant, plongé dans le sommeil, sommeil bien gagné après les exploits amoureux accomplis.

Se soulevant avec précaution sur un coude, pour ne pas le troubler dans son repos, elle le contempla dans sa nudité et dans son calme, l'admira, s'étonnant de ne pas l'avoir remarqué plus tôt.

L'avoir remarqué plus tôt ! Pensait-elle aux hommes quelques jours auparavant ! Elle revécut la folie qui l'entraînait vers l'hermaphrodite, et avant cette folie, les toquades qu'elle eût pour les femmes de son couvent, les rares sacrifices qu'elle fit à l'amour naturel, à l'amour du mâle, depuis sa rupture avec Victor-Étienne.

Il était vraiment beau, ce jeune Maillouchet, Hugues, comme elle l'avait appelé ! Beau, avec une peau blanche et fine, avec son visage aux traits réguliers, que soulignait une légère moustache naissante, avec son corps aux formes sveltes et masculines, sans rien de grossier.

Ses yeux examinèrent sa queue au repos, d'une bonne moyenne, très prometteuse par son bout pointu, et elle sentit son cœur s'émouvoir d'une flamme toute nouvelle, d'une joie comme jamais elle n'en ressentit.

Il dormait encore, ce chérubin, ce cher amour, qu'elle ignorait et qu'elle eût dédaigné la semaine précédente ! Il l'aimait depuis longtemps, et elle ne s'en doutait pas ! Maintenant bien des faits lui revenaient en mémoire !

Elle l'apercevait toujours à sa suite, l'escortant d'une façon plus ou moins discrète, suivant les circonstances, tenant les yeux

baissés lorsqu'elle le regardait, se lançant à des hardiesses sur les sœurs si son regard pesait trop lourdement, comme s'il eût voulu échapper à l'attraction exercée.

Soupçonnait-elle cette attraction ? Non. Elle s'intéressait cependant à ses histoires voluptueuses, plus qu'à celles des autres, par la crainte de le voir perdre le fil des études entreprises, dans l'appréhension de ne pas le voir atteindre le progrès moral et physique dont elle le reconnaissait capable, avec l'effroi d'une chûte possible qui le rejetterait au niveau des autres pupilles.

C'est qu'il travaillait avec ardeur, ce jeune garçon qui faillit devenir un bandit, qui le fût même puisqu'il viola et assomma une fille ! Il travaillait et se formait, révélant une nature d'essence supérieure et délicate ! Il travaillait, se formait, poussé par l'amour, par le culte qu'il lui vouait, et, il était enfin son amant !

Son amant !

Elle, Josépha de Frochement, elle, l'abbesse souveraine des Bleuets, elle, la grande, noble, belle et puissante dame, qui traitait d'amour avec les plus hautes personnalités du monde ; elle, la voluptueuse sirène qui se délectait aux ivresses de la chair avec ses femmes et ses moines, elle, dont on vantait l'irrésistible charme au dehors, elle, elle avait pour amant Maillouchet.

Les lèvres du jeune homme s'entr'ouvrirent dans un sourire, comme s'il eût pressenti l'étude que sa maîtresse faisait de son individualité, et ce sourire pénétra le cœur de la jeune femme. Elle se pencha pour le cueillir sur sa bouche, elle s'arrêta, se recula, murmura :

— Ne l'éveillons pas.

Debout au pied du lit, elle lui envoya un baiser où toute son âme vola, puis se réfugia dans son cabinet de toilette, où Bottelionne s'occupait de préparer tout ce qui lui était nécessaire.

En la voyant apparaître, la complice de Marthe se laissa aller sur les genoux et balbutia :

— Il n'y a pas de ma faute dans ce qui s'est passé, notre mère, je le jure !

Joséphа plongea les yeux dans les siens, garda un moment le silence, puis dit :

— Je suis en veine de clémence ! Je te pardonne, tu es trop bête pour être dangereuse. À ta prochaine défaillance, tu ne sortiras pas vivante de ce couvent. Mon bain est-il prêt ?

— L'eau coulait comme vous sautiez du lit.

— Bien, accompagne-moi,

Quand elle fut dans l'eau, elle ordonna à Bottelionne d'aller lui chercher Eulalie et celle-ci, accourue, s'écria :

— Que je suis heureuse de te revoir !

— À quoi sert d'être entourée d'amies dévouées, pour qu'un attentat aussi stupide puisse se commettre sur ma personne !

— N'avais-tu pas donné la consigne de respecter tes solitudes avec Marthe ?

— Respecter cette consigne ne vous interdisait pas de vous inquiéter de ma disparition !

— Suzanne et moi, nous nous en sommes inquiétées sur le champ et en avons causé avec Maillouchet, pensant que l'état de son esprit le porterait à s'alarmer plus que nous. Il a discuté notre inquiétude.

— Vous saviez donc ce qui était dans son cœur.

— Il eût fallu être aveugle pour l'ignorer.

— Je l'ignorais, moi ! Il n'a donc pas cru, lui, à un danger ! Son état d'esprit, comme tu dis, ne s'est pas inquiété !

— Malgré ton mouchoir déchiqueté que je lui avais montré.

— Le cœur subit donc d'étranges aveuglements ! Je pardonne à tout le monde, autour de moi, à cause de lui, de Hugues, tu entends : Maillouchet s'appelle Hugues, à partir de ce jour.

— Tu pardonnes à Antioche, à Espérandie ?

— Non, pas à ceux-là ! Je prononcerai cette nuit à leur sujet. Communique-moi ton rapport quotidien. Y a-t-il des demandes d'entretien ?

— L'aumônier désire te parler avant de retourner en ville.

— Il est là ?

— Oui.

— Amène-le moi. Je ne veux pas le retarder. Nous reprendrons ensuite notre conversation.

Ses nerfs se détendaient dans l'eau ; elle reçut l'aumônier Hermal, qui lui embrassa la main, lui fit compliment sur sa beauté,

toujours aussi absolue et lui communiqua ses actes, depuis sa disparition jusqu'à la réunion de Raymonde et d'Izaline.

— Ah, dit-elle, tu as rendu cette petite à sa grande-amie !

— N'ayant pas tes instructions nouvelles, je me suis déchargé de ma mission sur notre sœur novice.

— Izaline ! N'est-elle pas sortie hier !

— Oui, pour aller chez les Lunaires, avec qui elle est revenue, lorsqu'ils ont été appelés pour concourir à ta délivrance.

— Ma délivrance, murmura-t-elle, il en était temps ! Si je n'avais pas eu le bonheur d'apercevoir Hugues ; qui sait, l'abbesse Josépha n'existait plus.

— Hugues !

— C'est le nouveau nom de Maillouchet.

Leurs regards s'entrecroisèrent, Hermal reprit :

— Tu l'as élevé jusqu'à toi !

— Il est mon amant.

— Bien jeune pour le rôle, Josépha !

— Préfères-tu que je conserves Marthe.

— Non, non pas ! Il te fait revenir aux hommes, on lui devra toujours cela.

— Parle-moi de sa visite à Dollemphe et ce qu'il en résulta.

— Ton avis à Dollemphe le jeta dans la colère que tu conçois. Il accourut chez moi et nous y décidâmes le plan de campagne qui a si bien réussi. Nous convoquâmes les Lunaires, les membres étrangers au couvent, afin qu'ils assistassent la fête que nous savions avoir lieu le soir ; nous visitâmes dans le couvent les sœurs et les frères que nous jugions les plus fidèles et les plus disciplinés, adressâmes de violentes observations à Victor-Étienne pour avoir cédé à Antioche. Il montra un tel chagrin de cette rebellion inattendue qu'il demanda à se placer à la tête du mouvement destiné à te rendre la liberté et à t'assurer de la personne des félons. Il t'a rejointe de bonne heure ?

— À minuit et demie. J'étais couchée, m'attendant à une nouvelle brutalité d'Antioche et d'Espérandie pour mon refus de lettre expliquant mon absence.

— Ils t'ont frappée !

— Hélas.

— Ils avaient donc perdu l'esprit ! Comme conséquence du concours des Lunaires, qui ont renoncé à leur réunion d'hier soir, il leur a été promis que l'hémicycle du couvent leur serait ouvert aujourd'hui à dix heures, et qu'avec une vingtaine de femmes, tu figurerais dans tous les exercices qui enivrent leurs sens.

— Moi !

— Toi, et c'est bien juste. Deux de leurs délégués attendent du reste que tu veuilles bien les recevoir pour emporter ton consentement à notre promesse. Tu ne peux refuser ; ils te désirent à l'autel et ils ont été les plus forts soutiens de ta cause. Je ne dois

pas te le dissimuler, il y avait déjà beaucoup de désordre dans la maison.

— Cette méchante affaire ne laissera-t-elle pas de traces ?

— Nous y travaillerons par les pratiques religieuses pendant plusieurs jours, par une sévérité momentanée. Tout rentrera dans l'harmonie avec le châtiment des coupables.

— Après la réunion des Lunaires, le Conseil de l'Ordre tiendra séance pour prononcer à leur sujet. Tu t'y trouveras, tu te reposeras ensuite.

— Tu agrées donc notre promesse ?

— Ne le faut-il pas ? Envoie-moi les deux délégués, je la confirmerai avant de sortir du bain.

L'abbé Hermal se retira, et Eulalie introduisit deux des hommes habillés de rouge.

Ils s'inclinèrent devant la jeune femme, elle leur sourit et dit :

— Grand merci à vous, mes frères, d'avoir mis votre force et votre intelligence au service de mon autorité. Je vous suis profondément reconnaissante du sacrifice de vos plaisirs d'hier à ma cause, et ce soir, je monterai à votre autel pour y favoriser vos jeux. Allez et voyez.

Elle se dressa debout dans sa baignoire, leur tourna le dos, et l'un après l'autre, ils promenèrent l'annulaire dans la fente de son cul ; puis elle se rassit et ils sortirent.

Bottelionne prévenue par Eulalie, survint, la sécha, la poudra, la parfuma, et quand elle fut habillée, elle se rendit à son cabinet

de travail.

Un volumineux courrier était entassé sur une merveille de table-bureau : elle s'installa pour en prendre connaissance et dit à Eulalie qui l'avait suivie :

— Hugues est mon secrétaire ; dès qu'il sera éveillé et costumé, tu me l'amèneras.

— Il est éveillé, tu le verras dans quelques minutes.

Restée seule, elle s'accouda sur sa table et rêva, les yeux perdus dans le vague. Elle ne pensait plus à son courrier.

Le bruit de la porte qui s'ouvrait la secoua, et elle accueillit avec un sourire Hugues, fort bien habillé de noir, qui la rejoignait.

— Mon cher secrétaire, dit-elle, voici un monceau de lettres qu'il faut m'aider à parcourir. Vous entrez et fonction. Il y a là une petite table, installez-vous et travaillons. Toi, Eulalie, transmets à nos sœurs l'ordre de retraite et de méditation. Tu assisteras Messieurs des Lunaires pour la convocation des femmes qu'ils désirent : elles dîneront avec moi à six heures, va.

Les deux amants se retrouvèrent en présence, Hugues assis à la table désignée par l'abbesse, attendant qu'elle lui fixât sa besogne.

Elle prit un paquet de lettre, vint occuper un fauteuil près de sa chaise et lui dit :

— Allons, décacheté, et résume-moi le contenu de ces missives.

Des demandes de secours, des demandes d'audience, demandes d'admission au couvent, formaient la plus grande partie de cette correspondance.

Hugues parcourait les lignes, en signalait l'objet à l'abbesse qui indiquait une annotation, et les classait ensuite dans un dossier.

Plus d'une heure ils travaillèrent ainsi, goûtant du plaisir à cette occupation, et le courrier fut dépouillé sans qu'on y relevât rien de trop particulier.

Debout, elle posa les mains sur ses épaules, se pencha, l'embrassa en disant :

— Es-tu content de ton sort, mon chéri ?

Il se remit à ses genoux ; dans le même regard extatique que la veille, il balbutia :

— Vrai, vrai, tu me gardes près de toi ; vrai, tu m'aimerais ?

— Je t'aime, je le crois, j'en suis sûre ! Aime bien de toutes tes forces et tâche de cultiver cet amour que tu me fais entrevoir ! N'oublie pas que je suis l'abbesse des Bleuets et que je me dois à ma haute situation dans la volupté et aussi dans l'orgie.

— La femme, tu aimeras et serviras ; la femme, j'aimerai et servirai en toi.

— Dans mes sœurs, si je sacrifie ailleurs que dans tes bras.

— Je penserai à ton charme.

— L'ivresse des sens, Hugues, cache parfois l'amour de sentiment. Il ne s'éteint pas ce pur amour, si l'amant vit comme la

maîtresse, en communion de volupté avec le monde qui entoure. Ce soir, je présiderai les plaisirs des Lunaires, et j'aurai ensuite à déterminer la punition des traîtres ; nous ne nous verrons pas avant demain. Tu dormiras dans la cellule qu'on va te donner, et tu apprêteras tes forces.

Sous sa longue robe rouge, il avait passé la tête, et ses lèvres, en baisers frénétiques, en suçons ardents, couraient dans les cuisses et sur les fesses. Elle tremblait sur ses jambes, le feu des désirs la ressaisissait, elle eut l'énergie de s'arracher à la folie sensuelle qui l'entraînait, elle le repoussa avec douceur, et d'une voix mi-empreinte de sévérité, lui dit :

— Je ne t'ai pas autorisé à ces caresses, et si dans le travail tu t'oublies si vite, comment pourrai-je te conserver au poste que je te confie.

— Pardon, pardon.

Elle lui tapota les joues et répondit :

— Oui, je te pardonne, mais je tiens à ce que nous n'abusions pas de si doux bonheurs ! Il faut que tu complètes ton instruction, il faut que tu répondes à ces lettres, il faut que j'entre en communication avec ceux et celles qui m'attendent dans mon salon d'audience. À demain, mon amour, Eulalie te guidera dans ce qui te reste à faire.

Maillouchet, devenu Hugues, succédait à l'hermaphrodite Marthe, qui avait si mal récompensé l'abbesse de l'empire qu'elle lui accordait.

Il travailla avec ardeur à la tâche fixée, puis descendit vers ses anciens compagnons, pour se rendre compte s'ils avaient tous ré-

intégré leur local, et dans quel état ils se trouvaient.

Tous, attablés et à demi-saouls, buvaient encore, se racontant des histoires plus que graveleuses.

Ribourdin, les traits décomposés par les excès, piaillait :

— J'ai foutu plus de vingt fois dans le con et le cul de la sœur Georgette ; elle ne voulait plus d'un autre homme. J'ai baisé la petite Marthe, la bonne amie de l'abbesse, et je baiserai l'abbesse quand ça me plaira.

— Toi, s'écria Maillouchet, tu baiseras le cul de cette bouteille et tu ne baiseras plus autre chose.

Il levait la bouteille pour la lui aplatir sur la tête. Aldour se cramponna à son bras, empêcha le coup et cria :

— Mouche, touche pas le camaro, ou on te fait ton affaire.

— Mouche, tu m'appelles mouche, toi, sale avorton.

Tu somellailles toujours dans les appartements de l'abbesse, pour narrer ce qu'on mijote par ici ! Ton abbesse, elle bousigue sa poire et elle embête tout le couvent. On s'amusait pendant qu'elle s'astiquait le cul avec les pines du dehors.

— Ne dis pas d'imbécillités, intervint un long maigre de dix-sept ans, Cocarrac Justin, et ne vous engueulez pas entre copains : Maillouchet n'est pas une vache ; il cherche à le foutre à l'abbesse, bravo s'il la tire ou l'encule. Moi, ce matin, j'ai enculé la sœur Eulalie et elle m'a promis qu'on s'amuserait encore bougrement si on était bien avec Maillouchet. Je suis ton ami, moi, pas vrai !

— C'est bon, c'est bon, je suis l'ami de tous, mais pas de boucan ou on ne rigolera plus.

— Est-ce toi qui m'empêchera de baiser Georgette, cria encore Ribourdin ?

— Je n'empêcherai rien du tout, mais tu me ficheras la paix.

Il les laissa continuer de boire, et revint auprès de la sœur Eulalie.

Tome 2 · 09

Le salon, appelé salon de l'hémicycle, était, ainsi que l'indiquait son nom, un salon en demi-cercle ; dans ce demi-cercle, s'étageaient jusqu'au plafond des divans capitonnés, à des hauteurs les uns des autres d'un demi-mètre. Sur le milieu de ces divans, une large niche présentait une couche matelassée, couverte de velours noir aux franges d'or, une glace très épaisse en garnissait le fond.

La première ligne des divans était coupée de distance en distance par des trous dans lesquels, en se plaçant debout, on arrivait à hauteur de la deuxième ligne, non coupée celle-là, mais ayant en face de ces trous et au-dessus, des rebords descendant en pente, la reliant en plan incliné à la troisième ligne.

Au plafond, un lustre voilé sous des verres de couleur, lançait un jour tamisé.

Vers les neuf heures, dans ce salon, s'assemblèrent autour de l'abbesse une vingtaine de femmes et une douzaine d'hommes,

les femmes, en longues robes sans tailles, tombant sur le corps en plis amples, à partir des seins qu'elles laissaient découverts.

L'abbesse et les hommes étaient nus.

Sur la deuxième rangée des divans, les femmes s'étendirent sur le ventre au-dessus des trous, et l'abbesse Josépha prit place sur la couche de velours noir.

Un homme s'approcha de cette couche, située à mi-hauteur entre la première et la deuxième rangée de divans, s'agenouilla, frappa du front le sol recouvert d'un épais tapis, se redressa, appuya le visage sur le ventre de Josépha et dit :

— Amen, que la lune se lève et que ses fidèles serviteurs la voient et l'adorent.

L'abbesse instantanément se tourna sur le ventre, présenta le cul à son cavalier, dont le visage ne quitta pas son corps, durant son évolution.

En même temps, toutes les femmes se troussèrent pour exhiber le leur, et dans les trous des divans se placèrent les hommes, le visage à hauteur de leurs fesses, entre leurs jambes pendant de chaque côté des rebords rembourrés.

Il y avait plus de femmes que d'hommes, mais une certaine partie d'entre elles étaient grimpées sur la troisième rangée des divans, mettant leur croupe au-dessus de la tête de leurs compagnes.

Le servant de l'abbesse, tout le monde se trouvant en place, se prosterna de nouveau, se redressa, de ses deux mains entr'ouvrit

la raie du cul, en parcourut toute la longueur avec un pouce en disant :

— Voie secrète, voie sainte, voie mystérieuse, voie de l'infini, tu cèles et révèles la beauté, tu es la félicité, tu es la joie du regard, l'ivresse des sens ; en vain la nature cherche à t'outrager, tu restes la pureté ; tu as la ligne qui perce les immensités, tu possèdes le cercle et la courbe qui ne finit pas.

L'abbesse se recroquevilla sur les jambes et les bras, bombant le cul ; l'homme y appliqua un long, long baiser.

Dans les trous des divans, les hommes pelotaient le cul des femmes placées devant eux, en approchaient le visage, les embrassaient, se reculaient ensuite pour admirer les fesses étalées au-dessus des têtes féminines ; ces fesses se balançaient de droite et de gauche, accusaient la lascivité par la main de leurs possesseuses s'y égarant de façon plus que polissonne.

Deux femmes, qui étaient demeurées debout au milieu de la salle, vinrent près de l'abbesse, et l'une d'elles s'agenouillant derrière le servant, le fouetta de trois claques en disant :

— Comte Armstang, les astres sont levés, unis l'acte à la parole et à la pensée.

Armstang posa une main sur le cul de l'abbesse, se tourna vers les deux femmes et répondit :

— Que vos divinités brillent devant nos yeux, et cette lune sacrée sur laquelle s'appuie ma main vous conviera aux caresses sans fin, où tout s'oublie.

Les deux femmes, debout, soulevèrent leurs légers voiles jusqu'à la ceinture, se cambrèrent sur les reins, jetèrent le ventre pour développer les fesses qu'elles tortillèrent, invitant du regard le comte aies peloter ; celui-ci plaça le corps de l'abbesse en travers du lit, sur lequel elle resta à quatre pattes ; il écarta ses jambes, s'assit sur le rebord du lit entre elles, de manière à appuyer l'épine dorsale contre le cul de Josépha, il prit dans la main sa queue en érection, et les deux femmes, le ventre en avant, continuant à tortiller le cul, il leur fit signe d'approcher leurs fesses de ses genoux.

Elles s'empressèrent d'obéir, glissèrent à cheval sur ses cuisses, et se balançant, s'appliquèrent à donner chacune à leur tour un coup de cul à sa queue, qu'elles finirent par agripper de leurs doigts, lui leur pelotant les fesses. L'abbesse se levant droite sur le lit, appuya le cul contre sa tête, ce qui le fit s'écrier :

— La lune monte, gloire aux femmes !

Toujours dans les trous des divans, les hommes avaient glissé la tête sous les jupes des femmes et leur faisaient feuilles de roses.

Les tressauts qui agitaient ces jupes, témoignaient de l'activité des caresses.

Les femmes qui étaient à la troisième rangée, descendirent près de leurs compagnes, se mirent à cheval par-dessus leur cou, et, comme elles n'étaient guère éloignées les unes des autres, se troussant, elles se pelotèrent réciproquement.

Àl'apparition du cul de l'abbesse au-dessus de la tête d'Armstang, elles se prosternèrent par-dessus leurs compagnes, les

fesses en l'air ; celles-ci se troussèrent de nouveau, les cavaliers reculèrent et saluèrent les deux lignes de culs qu'on leur présentait, en portant la main à leur queue et en frappant ensuite d'une claque chacune des deux femmes qui leur échéait. Ils grimpèrent à leur tour sur cette deuxième rangée de divans, séparèrent les femmes et revinrent avec elles au milieu de la salle.

Lentement, l'abbesse, debout sur le lit, contourna la tête du comte, de telle façon que son cul passa sur les cheveux, sur le visage, et retourna ensuite se placer face à la salle.

Les deux femmes montèrent sur le lit à ses côtés, on se groupa dans le milieu de l'hémicycle, l'homme multiplia ses caresses, ses attouchements, imité par chaque cavalier avec son couple féminin.

Une agitation indescriptible s'ensuivit où les culs dominèrent, et où il sembla qu'ils remplissaient la salle.

L'abbesse sauta à bas du lit, après toute une longue série de feuilles de roses reçues et échangées, leva les bras en l'air, toutes les femmes l'entourèrent, échappant aux hommes, toutes s'élancèrent par les gradins des divans.

Les hommes coururent après elles, une bousculade se produisit, les queues étaient en érection, un enculage monstre commença où les femmes se disputaient à qui serait la première saisie.

L'abbesse s'esquiva par une porte située au haut de la dernière rangée. Elle se trouva dans un couloir étroit, faiblement éclairé, mais sur lequel ouvraient des logettes, nids d'amour ou de repos, et aperçut Eulalie l'attendant sur le seuil de l'une d'elles.

Prestement restaurée par sa femme de confiance, revêtant la toilette abbétiale aux dessous luxueux, elle dit :

— Mène-moi où est Marthe, je lui dois sa grâce demandée par Hugues ; il faut qu'elle conserve l'impression de la faute commise, elle assistera au jugement de ses complices.

— Le spectacle ne sera-t-il pas trop fort pour une enfant de cet âge ?

— Elle n'est plus une enfant, ayant livré son pucelage.

Marthe avait été enfermée dans une pièce mi-obscure, très bien meublée ; on lui laissa la liberté de ses mouvements pour s'y diriger à sa fantaisie, se coucher sur les divans, les fauteuils… ou les tapis, le lit faisant, défaut.

Très prostrée et très effrayée sur le premier moment, la fatigue ne tarda pas à l'emporter et elle s'endormit d'un lourd sommeil.

Elle fut réveillée par la sœur qui lui apportait à manger, un repas plus que frugal. On ne lui refusa pas de la conduire à une salle voisine pour les divers soins de son corps, et on la renferma ensuite.

Elle passa cette journée dans des alternatives de peur et d'effroi, n'ayant de rapports qu'avec la sœur désignée à lui servir sa nourriture, laquelle observa un mutisme absolu pour toutes ses questions.

Les heures s'écoulèrent, la nuit survint, l'obscurité l'environna, elle ressentit une inquiétude sourde, se crut définitivement condamnée à la solitude éternelle, pleura, s'effara du silence,

n'osa plus remuer ayant entendu de violents coups frappés non loin, elle trembla de tous ses membres, en voyant apparaître Joséphа, accompagnée de Suzanne, Félicia et Eulalie.

Leurs visages marquaient une telle sévérité, que toute saisie, elle tomba sur les deux genoux et implora :

— Ne me faites pas du mal, renvoyez-moi chez mes parents, chassez-moi, ce n'est pas ma faute si on s'est servi de moi !

L'abbesse vint jusqu'à elle et lui dit :

— Petit ver de terre, quelqu'un que j'aime a demandé ta grâce. Je l'ai accordée. Te renvoyer, te chasser, est chose impossible avec ce que tu sais. Tu nous prouveras par ta conduite future ton repentir, et plus tard, quand tu seras vraiment femme, on décidera de ton sort. Jusque-là, tu nous appartiens.

Elle voulut baiser les genoux de l'abbesse, celle-ci se recula et reprit :

— Lève-toi et suis-nous auprès de tes complices.

— Mes complices ! Ce sont eux qui se sont joués de ma crédulité !

— Ne les renie pas après avoir usé de leurs plaisirs.

Un cortège composé de prêtres, de moines et de sœurs, accompagna l'abbesse dans les sous-sols.

On pénétra dans une vaste crypte, fermée par de solides portes en fer et qu'éclairaient faiblement deux lampes placées à chaque extrémité.

Un des moines alluma un lustre, et un jet de lumière permit de distinguer tous les objets.

La crypte était parquetée de dalles en pierre et soutenue par des colonnes cintrées ; contre les murs se trouvaient des sièges à hauts dossiers et divers instruments ; dans le milieu, entre deux colonnes, se dressait une cage en fer.

Dans cette cage, on avait enfermé Antioche, avec tout juste une chaise pour s'asseoir et le sol pour s'étendre et se reposer ; près de cette cage, sur un lit pliant, était couchée Espérandie, pâle, décomposée, désespérée.

Àla vue du cortège qui entrait, une folle terreur s'empara de son esprit, elle se cacha sous ses draps. Antioche se leva debout et attendit.

En face de la cage et du lit, on arrangea les sièges à hauts dossiers où s'installèrent l'abbesse avec les principaux de sa suite. Quatre robustes moines se tinrent près du lit d'Espérandie.

L'abbesse dit :

— Que la sœur Requéreuse parle.

Félicia, très émue, quitta le siège où elle s'était assise, vint à son tour près d'Espérandie, leva la main et dit :

— Je jure de parler sans parti pris et sans esprit de rancune, je le jure avec d'autant plus de sincérité que mon âme désolée doit s'élever contre des êtres chers à mon cœur. Le crime de forfaiture et de rebellion a été commis dans cette enceinte où la femme est maîtresse pour inspirer l'amour, la concorde et la joie. Il s'est trouvé un coupable, un homme, un élu, pour abuser d'une enfant

et d'une de nos sœurs, et les pousser ensuite dans la funeste voie de la révolte. Notre mère a été outragée, séquestrée et frappée.

Àces mots, un cri d'indignation s'éleva dans toute l'assistance, et une clameur retentit :

— La mort.

— Nous n'avons pas droit de vie et de mort, mes frères, mes sœurs, reprit Félicia, mais nous avons des équivalents. Cependant si, indignée et irritée, je note ce droit d'à côté, je n'en ferai pas moins appel à votre esprit de générosité, pour ne pas punir par l'irréparable ce qui peut s'expier. La cruauté n'est excusable que vis à vis des ennemis féroces et décidés, coûte que coûte à votre ruine ; elle est inutile vis à vis des membres de notre communauté, dont l'âme, aujourd'hui édifiée sur leur mauvaise action, est certainement repentante.

— Je proteste contre toute indulgence, dit un moine.

— Et moi, je demande l'indulgence la plus large, dit l'abbesse, mais en usant d'un châtiment indispensable comme exemple pour l'avenir.

Un prêtre prit Marthe par la main (Marthe encore terrifiée et ne sachant si elle pouvait compter sur une véritable clémence), et vint la faire asseoir sur un escabeau au pied du lit d'Espérandie.

— Le crime est d'autant plus grand, dit-il, qu'on s'est appuyé sur l'affection vouée par l'abbesse à cette enfant, pour le concevoir et en commencer l'exécution.

— Il n'y a qu'un seul coupable, cria Antioche, moi, et je revendique la responsabilité des événements.

— Tu n'as pas encore la parole, Judas, dit l'abbesse debout. Cette fille, pourrie de vanité, que j'adulais, a répondu à tes propositions, et unis tous les deux, vous avez entraîné cette malheureuse créature. Toi et Espérandie, vous avez alors marché la main dans la main, et vous devez vous souvenir quel est celui des deux qui commanda les violences contre ma personne.

— Moi, répondit Espérandie dans un gémissement. L'expiation corporelle que tu m'as fait infliger et qui, depuis le retrait des pelotes d'épingles, malgré les onguents, jette le feu dans mes chairs et mon sang, la torture et la souffrance dans mes esprits, ne te suffit-elle donc pas ?

— Qui a eu l'idée de m'enflammer le corps pour m'inspirer la folie de luxure, grâce à laquelle vous espériez briser l'abbesse ? Crime sur crime vous avez commis, je ne veux pas votre mort, je veux votre repentir éprouvé.

— Je requiers, dit Félicia se dressant, que monsieur l'aumônier interroge.

L'abbé Hermal apostropha Antioche en ces termes :

— Antioche, tu fus dans les élus parmi nos frères, et tu obtins droit de séjour illimité chez nos sœurs. L'abbesse te voyait avec bonté, les cellules s'ouvraient à tes moindres désirs, pas une femme n'était rebelle aux sollicitations de ta chair, quelle fut ton idée dans cette odieuse affaire ?

— Je voulais Marthe, je cherchais à l'avoir, je l'eus ; notre mère nous surprit, se montra impitoyable, je perdis l'esprit, je me jetai sur elle, je l'emportai, la descendis dans les caveaux. Le mal était commis. La folie me tua toute raison.

— Est-ce bien le désir du corps de Marthe, la cause initiale de tes fautes ?

— Qu'on le lui demande.

— Tu as entendu. Marthe, dit-il la vérité, t'a-t-il courtisée, l'as-tu écouté, encouragé, l'as-tu reçu en secret, lui as-tu livré ta virginité ?

Elle ne sut que répondre en pleurant :

— Il m'a entraînée.

— Tu n'es plus pucelle ?

— Vous ne l'ignorez pas.

— Laissez cette enfant, ordonna l'abbesse, elle n'est que comparse.

— Antioche, reprit l'aumônier, tu as commis l'acte de soustraire à ta supérieure une enfant qui lui appartenait, tu as suborné une fille vierge et inconsciente de ses actions, tu as violenté ta supérieure, tu l'as séquestrée. Pourquoi as-tu persisté dans ta folie ?

— Qui n'a pas péché peut seul me condamner.

— Nous dénies-tu le droit de te juger ?

— Vous devenez des bourreaux du moment où vous frappez sur des êtres impuissants en refusant de lire dans leur âme. Vous avez martyrisé Espérandie, vous m'avez enfermé comme une bête fauve, à quoi bon ce simulacre de justice ? Vous ne questionnez que pour allonger le supplice de ces deux êtres faibles, si vous ne voulez pas me reconnaître seul responsable de ce qui s'est ac-

compli. Les délits sont palpables, prononcez le jugement et ne perdons pas davantage notre temps.

— Je requiers, cria de nouveau Félicia : voici la sentence que je crois la plus équitable.

Elle fit circuler un papier sur lequel elle avait libellé quelques lignes, en commençant par l'abbesse et en finissant par l'aumônier. Chacun apposa au-dessous une marque, soit d'approbation, soit de refus, un oui ou un non.

La majorité fut pour l'approbation, et Félicia, venant se placer entre la cage en fer et le lit d'Espérandie, prononça :

— Par notre très aimée mère, belle et gentille dame, Josépha de Frochemont, avec avis de la majorité du Conseil, déclarons coupables de forfaiture et de trahison, le frère Antioche, la sœur Espérandie ; rejetons hors-procès l'inclassée Marthe, laquelle n'ayant pas juré ses vœux est de plein droit impoursuivible ; condamnons le frère Antioche à un emprisonnement de six mois avec privation de toute société, après quoi il sera expulsé hors de la communauté, sur son engagement signé d'oublier les jours qu'il vécut au milieu de nous ; condamnons la sœur Espérandie à un emprisonnement de trois mois, avec service pénitentiaire de travail, à un an de service parmi les sœurs converses, et ensuite à son transfert à notre maison de Lyon ; ces diverses pénalités ne commenceront qu'après un séjour d'accouplement des deux coupables dans cette crypte, séjour de quinze jours, et où ils seront soumis à une très sobre nourriture. Ils épuiseront ainsi, s'ils en ont encore la force, l'ardeur perverse qui les associa dans la volupté, contre notre très aimée mère Le Conseil a jugé.

L'abbé Hermal se leva et dit :

— Frère Antioche, jures-tu soumission à cet arrêt, contre lequel du reste, toute rebellion ne servirait qu'à aggraver ton cas ?

— Je jure soumission et sollicite l'indulgence pour qu'on me garde aux Bleuets après mes six mois de prison.

— La peine est prononcée sans appel. Sur ta soumission, tu sortiras de cette cage et jouiras d'un lit près de celui d'Espérandie.

— Pauvre femme, qui ne peut se remuer sans souffrance !

— Avec tes soins, dans trois jours il n'y paraîtra plus. Sœur Espérandie, jures-tu soumission à cet arrêt ?

— Je le jure et me repens.

— Que Dieu vous garde, dit l'abbesse se levant et donnant le signal du départ, tout en faisant signe à Félicia d'emmener Marthe.

Les quatre moines qui s'étaient placés autour du lit d'Espérandie et qui étaient restés les derniers, ouvrirent la cage d'Antioche, et lui dirent qu'ils allaient lui apporter le lit promis.

Tome 2 · 10

Le mal soulevé par la faute de Marthe était arrêté. Le jugement prononcé, l'abbesse se retira dans sa chambre, se coucha, pour goûter le repos auquel elle avait tant de droits et se préparer aux diverses charges de sa haute position. Sa pensée, sur la limite du sommeil, s'égara vers ce jeune amant dont elle se privait, mais

qu'elle savait retrouver au matin dans son cabinet de travail. Elle dormit bien cette nuit.

Rayonnante de jeunesse et de beauté, sur les dix heures, elle apparut aux yeux de son secrétaire, déjà attelé à la besogne. Elle lui tendit la main et lui dit :

— Eh bien, Hugues, t'es-tu reposé ?

— Je n'ai fait qu'un somme et tout le temps je t'ai rêvée.

— Après le travail, nous tâcherons d'effacer le rêve : la réalité est préférable, ne le crois-tu pas ?

— La réalité consacrant le rêve rend la vie trop belle !

— Ne t'en effraye pas, mon mignon.

— Après le déjeuner, lui prenant le bras, elle le conduisit aux fameux jardin des Délices, ce jardin où fauta Izaline et, s'installant sur le banc, près du tabernacle, lui murmura :

— Ici, l'amour seul est le maître : parle-moi du tien et aime-moi ; mon cœur et mes sens ne demandent que ton bonheur.

Il l'enlaça, approcha la bouche de la sienne, leurs lèvres s'unirent dans une chaude caresse.

Minute exquise où l'âme semble prête à quitter le corps, pour aller dans l'infini s'unir à celle de l'aimée ; sensation inoubliable qui rachète tous les tourments de cette terre, mais qui laisse ensuite, hélas trop souvent, le désespoir dans le cœur, le doute dans l'esprit, le chagrin dans l'existence, par les soufflets méchants et pervers qui souvent s'abattent sur les amants.

Il n'en était rien dans ce lieu enchanteur, où une femme adorable sous tous les rapports, pénétrée de l'amour de cet enfant, cherchait, par l'ardeur de ses caresses, à s'assurer l'homme qui se dessinait dans cet enfant, de la vérité, de la tendresse amoureuse.

Et, pourquoi cette vérité se discute-t-elle ? Parce que chacun voit dans l'amour le sacrifice de l'autre et que nul n'y découvre le pacte des individualités s'unissant pour poursuivre le sentiment et la poésie au-delà de l'invisible.

Les lèvres de Josépha et de Maillouchet ne pouvaient plus se quitter ; leurs yeux à demi-clos s'énamouraient ; leur haleine se confondait ; les frissons de la volupté les secouaient ; elle s'abandonna à ses mains, la dépouillant hâtivement de son peu de voiles, et de nouveau nue devant ses regards extasiés, elle le laissa, prostré à ses pieds, se repaître des fougueuses aspirations dont il honorait ses charmes.

Sur le gazon, elle tomba dans ses bras, ils se pressèrent l'un contre l'autre dans l'étreinte de la possession, ils ne se lassaient pas de goûter à la divine ambroisie qu'est la liqueur d'amour.

Les deux corps entrelacés, reposant sur l'herbe, les baisers reprirent de plus belle ; du tabernacle s'éleva un chœur d'amour, un hosannah à la volupté, qui les berça mollement et ensuite les arracha à leur vertige.

Nus, la main dans la main, ils ouvrirent la porte du tabernacle, non plus interdit, et descendirent les marches.

Dans la vaste salle, ornée d'un seul tapis, salle cette fois brillamment éclairée, Maillouchet aperçut debout, sans vête-

ments, Marthe et Raymonde, entourées par Izaline, Laurette, Eliane, Félicia, Isabelle.

Àl'approche de l'abbesse, les deux fillettes se précipitèrent à ses genoux, et les lui baisant, attendirent qu'elles les fit se relever en disant !

— Hugues, pour toi j'ai pardonné à cette petite ingrate ; mais elle doit rester dans le couvent et j'ai décidé qu'elle vivrait, unie à Raymonde, dans ce jardin, pour y apprendre à se développer en grâces et en charmes, en séductions et en savoir, sous la direction de ces jolies déesses. Tu seras le dieu de ce jardin pendant l'absence que je suis obligée de faire, et je veux que mes sœurs et ces enfants y demeurent pour t'aider à supporter le vide momentané que je te causerai. C'est donc avec elles que nous allons vivre ces quelques heures.

L'amour d'Hugues était si profond qu'il murmura :

— Je connais Izaline et aussi Laurette, Felicia et Raymonde, je te remercie, ma noble maîtresse de ce choix paradisiaque. Je te demande de me garder ces quelques heures tout à notre amour, et puis de me permettre de rêver à toi jusqu'à ton retour.

— Comme il te plaira, mignon. Sœur Izaline, tes épreuves sont terminées : tu as été la plus heurtée de nos novices ; tu prononceras tes vœux dans deux mois et tu remplaceras la sœur Espérandie.

— Sœur cloîtrée, s'écria Izaline, se jetant sur la main de l'abbesse pour la baiser.

Celle-ci la reçut dans ses bras et répondit :

— Sœur cloîtrée, et de mes amies ! Je sais que tu ne t'insurgeras jamais contre mes décisions et que tu fus des plus fidèles dans les heures de tristesse dont nous sortons !

Superbement campée sur ses hanches dodues et appétissantes, Laurette enlaçant Eliane, lui dit :

— Adam et le serpent feront la paix en elle.

— Et nous fêterons cette joie, dirent Félicia et Isabelle.

Joséphа, poussant une porte, entraîna Maillouchet dans un couloir sombre, et au bout de ce couloir, par un judas, lui montra la crypte où étaient enfermés Espérandie et Antioche.

Le moine, agenouillé devant le lit de la jeune femme, la tête sur les draps, paraissait prier : Espérandie, les reins soutenus par un oreiller, le contemplait de ilence. Elle murmura :

— Antioche, puisque tu quittes le couvent, ta peine est expirée, je solliciterai de le quitter aussi et nous nous marierons dans le monde.

— Cela ne peut-être, ma colombe, je suis de petite bourgeoisie et tu es de haute famille.

— Hors de ces murs, la sœur Espérandie qui aime le frère Antioche et qui souffrit avec lui, restera la sœur Espérandie pour être l'épouse du frère Antioche.

Il lui baisa les mains et elle poussa une légère plainte, Antioche ayant appuyé involontairement sur le bandage appliqué à ses chairs pour les guérir des plaies formées par les épingles.

— Douleur des douleurs, gémit le moine, ma tendresse te coûte un supplice.

— Oh non, mon aimé ! Souffrir par qui on vit, par qui on croit à l'amour, à la volupté, est encore un délice. Je n'ai pas été maîtresse de mes lèvres, elles t'implorent une caresse.

L'abbesse referma le judas, elle mit le bras autour du cou de Maillouchet et lui dit :

— Là aussi, on aime, on s'aime. Aimer, s'aimer, c'est tout le bonheur possible en ce bas monde, enfant. Aime-moi, aime la femme, et sois heureux.

Oui, aimer, s'aimer, vivre dans la volupté, accordée par la femme prêtresse du temple, rien ne saurait égaler les joies de cœur et d'esprit, que provoquent les sens dans l'entente des sexes.

Il n'y a plus d'âge pour les amants dignes de ce titre, l'amour établit les compensations, les voluptés accroissent les forces. Les femmes deviennent impeccablement belles, dès qu'elles sont accueillantes, les hommes conservent leur sève dès qu'ils consentent à s'incliner devant la beauté et la gentillesse des femmes.

Les lèvres de Maillouchet ressaisissaient les lèvres de Josépha,

L'abbesse semblait planer de plus en plus dans un ciel radieux : elle illuminait son amant des rayons lumineux qui auréolaient son visage et son corps ; le jeune homme se sentait enchaîné aux attraits de cette déesse qui, pour la première fois peut-être, vibrait devant un véritable amour mâle. Elle dit dans un soupir qui réunit leur souffle :

— Ah, mon amour, je suis ton aînée, mais si le rôle te revenait et que tu le fûsses de beaucoup, je t'aimerais encore et croirais que le ciel veut nos tendresses et nos félicités.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Hermaphrodite_%28Le_-Nismois%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.